HISTOIRE

DE LA CONQUÊTE

DE GRENADE.

PARIS, IMPRIMERIE DE A. BELIN,
rue des Mathurins St.-J., n°. 14.

HISTOIRE

DE LA CONQUÊTE

DE GRENADE,

TIRÉE DE LA CHRONIQUE MANUSCRITE DE FRAY ANTONIO AGAPIDA

PAR

WASHINGTON IRVING,

TRADUITE DE L'ANGLAIS

PAR

J. COHEN.

TOME SECOND.

PARIS,

TIMOTHÉE DEHAY, LIBRAIRE,

RUE NEUVE-DES-BEAUX-ARTS, N°. 9.

AOUT 1829.

HISTOIRE

DE LA CONQUÊTE

DE GRENADE.

CHAPITRE XLVII.

Comment le roi Ferdinand mit le siége devant Vélez-Malaga.

JUSQU'ICI les événemens de cette célèbre guerre n'ont été en quelque sorte qu'une succession d'exploits brillans, mais courts, tels que des incursions soudaines, des combats sans ordre dans les montagnes, ou des surprises de châteaux, de forteresses et de villes frontières. Nous arrivons maintenant à des opérations plus importantes et plus prolongées, dans lesquelles d'anciennes et puissantes villes, boulevards de Grenade, furent investies par des armées considérables, soumises par des siéges lents et réguliers, et laissèrent de cette façon la capitale seule et dégarnie.

Les glorieux triomphes des souverains catholiques avaient retenti dans tout l'Orient, et répandu l'effroi parmi les nations païennes. Le grand turc, Bajazet II, et son ennemi mortel, le grand soudan d'Égypte, suspendant pour un moment leurs sanglantes querelles, conclurent un traité pour protéger la religion de Mahomet et le royaume de Grenade contre les hostilités des Chrétiens. Il fut décidé entre eux que Bajazet enverrait une puissante flotte contre l'île de Sicile, qui appartenait alors à la couronne d'Espagne, afin de distraire l'attention des souverains castillans, pendant qu'en même temps de grands corps de troupes seraient envoyés à Grenade de la côte opposée d'Afrique.

Ferdinand et Isabelle reçurent de bonne heure avis de leurs desseins. Ils résolurent en conséquence de porter immédiatement la guerre sur les côtes de Grenade, afin de s'emparer des ports, et de fermer ainsi le pays ennemi contre tout secours étranger. Malaga devait être le principal point d'attaque. C'était le plus grand port de mer du royaume, et en quelque sorte nécessaire à son existence. Il avait été longtemps le siége d'un commerce opulent, et avait envoyé de nombreux vaisseaux aux côtes de

Syrie et d'Égypte. Cette ville était aussi le grand point de communication avec l'Afrique, par lequel arrivaient l'argent, les troupes, les armes et les chevaux de Tunis, de Tripoli, de Fez, de Tremezan et d'autres places barbaresques. Aussi l'appelait-on figurément la Main et la Bouche de Grenade.

Mais avant de mettre le siége devant cette redoutable cité, on jugea nécessaire de s'assurer de la ville voisine de Vélez-Malaga, et des lieux de sa dépendance qui, sans cela, auraient pu harasser l'armée assiégeante.

Les nobles du royaume furent de nouveau appelés pour prendre part à cette importante campagne, dans le printemps de 1487. L'invasion dont menaçaient les puissances infidèles de l'Orient avait réveillé l'ardeur de tous les vrais chevaliers chrétiens, et ils mirent tant de zèle à répondre à l'appel des souverains, qu'une armée de vingt mille hommes de cavalerie et de cinquante mille d'infanterie, la fleur des guerriers espagnols, remplit la ville de Cordoue au moment indiqué.

La nuit qui précéda le départ de cette grande armée, un tremblement de terre ébranla la ville. Les habitans, réveillés par le mouvement in-

usité de leurs demeures, sortirent dans les rues et dans les places, craignant d'être ensevelis sous les ruines de leurs maisons. Les secousses les plus fortes se firent sentir dans le quartier de la résidence royale, dite de l'ancien palais des rois maures. Bien des gens virent dans ce phénomène le présage de quelque malheur, mais il fallait bien plutôt le regarder comme l'assurance du renversement de l'empire des Maures (1).

C'était le samedi, veille du jour des Rameaux, que le roi très-catholique partit avec son armée pour se rendre utile au Ciel, en faisant la guerre aux Maures. De fortes pluies avaient grossi toutes les rivières, et avaient rendu les rambla profondes et difficiles. Le roi partagea donc son armée en deux divisions. Dans l'une, il plaça toute l'artillerie, sous la garde d'un corps considérable de cavalerie, et sous le commandement du maître d'Alcantara et de Martin Alonzo, seigneur de Montemayor. Cette division devait prendre la route des vallées, qui abondaient en pâturages pour la nourriture des bœufs qui traînaient les canons.

Le principal corps de l'armée était com-

(1) Pulgar, *Cronica de los reges catolicos.*

mandé par le roi en personne. Cette division se partageait en de nombreux bataillons, chacun desquels avait à sa tête un chevalier distingué. Le roi prit le chemin difficile et périlleux des montagnes, et il n'y en a point d'aussi périlleuses et d'aussi difficiles que celles de l'Andalousie. Les routes n'y sont que des sentiers à mulets, toujours au milieu des rochers et au bord des précipices, tantôt gravissant d'énormes hauteurs, tantôt descendant dans les plus effrayans ravins, où les hommes et les bêtes ont à peine la place de poser le pied. Quatre mille pionniers furent envoyés en avant, sous les ordres de l'alcayde de Los Donzelos, afin de vaincre, en quelque sorte, les aspérités de la route. Les uns portaient des haches et des barres de fer pour briser les rochers; d'autres, les objets nécessaires pour construire des ponts sur les torrens; tandis que d'autres encore étaient chargés de placer des pierres dans les ruisseaux, pour en faciliter le passage. Le pays étant habité par de féroces montagnards maures, don Diego de Castrillo fut envoyé avec un corps de troupes, tant à pied qu'à cheval, pour prendre possession des hauteurs et des défilés. Cependant, malgré toutes ces précautions, l'armée

royale souffrit beaucoup dans sa marche. Il y eut un moment où elle fut obligée de faire cinq lieues du chemin le plus fatigant et le plus difficile, sans trouver un seul endroit où il fût possible de se reposer. Un grand nombre de bêtes de somme se laissèrent tomber, et périrent sur la route.

On juge, d'après cela, de la joie qu'éprouva l'armée royale en sortant de ces rudes et effrayans défilés, et en jetant enfin les regards sur la vega de Vélez-Malaga. La contrée qu'elle voyait devant elle était une des plus délicieuses qui eût jamais été ravagée par une armée. Abritée contre la fureur des vents par une chaîne de montagnes, dont la pente s'abaissait lentement vers le midi, cette agréable vallée était animée par le plus beau soleil, arrosée par les eaux argentées de la Vélez, et rafraîchie par les brises de la Méditerranée. Les coteaux étaient couverts de vignes et d'oliviers, les champs ondoyaient de grains ou se décoraient de verts pâturages, pendant que la ville était entourée de jardins délicieux, retraites favorites des Maures, où leurs pavillons blancs brillaient au milieu des bosquets d'orangers, de citronniers et de grenadiers, sur-

montés de palmiers majestueux, produits du midi, et qui annoncent un climat généreux et un ciel sans nuages.

Dans la partie supérieure de cette délicieuse vallée, la ville de Vélez-Malaga élevait ses remparts belliqueux comme pour offrir un contraste avec le riant paysage. Elle était construite sur le penchant d'une montagne isolée et escarpée, et était bien fortifiée par des murailles et des tours. La crête de la montagne, à une grande hauteur au-dessus de la ville, ne présentait qu'un rocher nu, inaccessible de tous les autres côtés, et couronné par un château qui dominait sur tout le pays des environs. Deux faubourgs descendaient jusque dans la vallée, et étaient défendus par des remparts et des fossés. Les monts sourcilleux dont les sommets se perdaient dans les nuages, et qui s'élevaient du côté du nord, étaient habités par une race vigoureuse et guerrière, dont les forteresses de Comares, de Camillas, de Competa et de Benemarhorga offraient du côté de la plaine un aspect sombre et effrayant.

Au moment où l'armée chrétienne arriva devant cette vallée, une escadre, déployant les couleurs de la Castille, fendait les flots unis de

la mer, qui en baignait les côtes. Elle était commandée par le comte de Trevento, et se composait de quatre galères armées, convoyant une flotte de caravelles chargées de provisions pour l'armée.

Après avoir examiné le terrain, le roi Ferdinand campa sur le penchant d'une montagne qui descendait jusqu'auprès de la ville, et qui était la dernière d'une Sierra, chaîne qui commençait à Grenade même. Au sommet de cette montagne se trouvait une ville mauresque bien fortifiée, qu'on appelait Bentomez, et que d'après son voisinage on jugeait pouvoir donner de grands secours à Vélez-Malaga. Plusieurs des généraux firent des observations au roi, de ce qu'il avait choisi une position si fort exposée aux attaques des montagnards. Ferdinand répondit que son but était de couper la communication entre les deux villes, et que, quant au danger, c'était aux soldats à se tenir davantage en garde contre les surprises.

Le roi Ferdinand monta à cheval, accompagné de plusieurs chevaliers et d'un petit nombre de cuirassiers, pour indiquer les diverses stations du camp. Pendant qu'un détachement d'infanterie prenait possession,

comme garde avancée, d'une hauteur importante qui dominait la ville, le roi se retira dans une tente pour prendre quelques rafraîchissemens. Pendant qu'il était à table, il fut surpris par un tumulte, et ayant levé les yeux, il vit ses soldats fuyant devant des forces ennemies supérieures. Le roi n'avait d'autre armure qu'une cuirasse. Saisissant néamoins une lance, il sauta sur son cheval et courut au secours des fuyards, suivi de sa faible troupe de chevaliers et de cuirassiers. Quand les Espagnols virent de loin le roi, ils se retournèrent contre les ennemis qui les poursuivaient. Ferdinand, plein d'ardeur, se jeta au milieu des Maures. Un de ses écuyers fut tué à côté de lui; mais avant que le Maure qui l'avait abattu pût s'échapper, le roi le perça de sa lance. Ferdinand essaya pour lors de tirer son épée qui était suspendue à sa selle; mais il ne put y parvenir. Jamais il n'avait été exposé à un si grand péril. Il était entouré d'ennemis sans avoir d'armes pour pouvoir se défendre.

Dans ce moment vraiment terrible, le marquis de Cadix, le comte de Cabra, l'adelantado de Murcie et deux autres chevaliers nommés Garcilasso de la Vega et Diego Atayde, arri-

vèrent au grand galop sur le champ de bataille, et entourant le roi, lui firent un généreux rempart de leurs corps contre les attaques des Maures. Le cheval du marquis fut percé par une flèche, et ce noble chevalier fut exposé à un danger imminent; mais avec le secours de ses vaillans compagnons, il eut bientôt mis l'ennemi en fuite et le poursuivit avec une grande perte jusqu'aux portes de la ville..

Quand ces fidèles guerriers revinrent de la poursuite, ils reprochèrent au roi d'avoir exposé sa vie pendant qu'il avait tant de braves capitaines dont le métier était de combattre. Ils lui rappelèrent que la vie d'un prince appartenait à son peuple, et que plus d'une brave armée aurait été perdue par la perte de son général. Ils le supplièrent en conséquence de les protéger à l'avenir plutôt par la force de son esprit dans le cabinet que par celle de son bras dans les combats.

Ferdinand reconnut la sagesse de leurs conseils; mais il leur dit qu'il lui avait été impossible de voir le danger de ses soldats sans risquer sa vie pour les secourir: réponse qui charma toute l'armée; car elle reconnut par là qu'elle était non-seulement gouvernée par un bon roi,

mais encore protégée par un brave capitaine. En attendant, Ferdinand sentit le péril auquel il avait été exposé, et il fit vœu de ne plus se risquer dans un combat sans avoir l'épée au côté (1).

Quand cet exploit du roi fut rapporté à Isabelle, elle trembla au milieu de la joie qu'elle éprouvait de le voir en sûreté; et plus tard elle accorda pour armes, en mémoire de cet événement, à la ville de Vélez-Malaga, la figure du roi à cheval, un écuyer expirant à ses pieds et les Maures en fuite (2).

Le camp fut dressé, mais l'artillerie n'était pas arrivée, et elle n'avançait, encore était-ce avec peine, que d'une lieue par jour. De fortes pluies avaient changé tous les ruisseaux en torrens et complétement abîmé les routes. Dans l'intervalle le roi Ferdinand donna l'ordre de livrer un assaut aux faubourgs de la ville. Ils furent emportés après un combat sanglant de six heures, dans lequel plusieurs chevaliers chrétiens furent tués et blessés. Au nombre de ces derniers se trouva don Alvar de Portugal,

(1) Ilescas, *Hist. Pontif.*, liv. VI, ch. 20. Vedmar, *Hist. Velez Malaga*.

(2) *Idem*,

fils du duc de Bragance. Les faubourgs furent après cela fortifiés du côté de la ville par des tranchées et des palissades, et confiés à la garde d'un corps d'élite commandé par don Fadrique de Tolède. D'autres tranchées furent creusées autour de la ville et entre les faubourgs et le camp royal, afin de couper toutes communications entre les assiégés et le pays des environs.

Des corps de troupes furent aussi envoyés pour prendre possession des défilés des montagnes par lesquels l'armée devait recevoir ses approvisionnemens. Mais les montagnes étaient si escarpées et si difficiles, si pleines de passages et de cavernes, que les Maures pouvaient sortir et se retirer dans une sécurité parfaite, enlevant parfois des convois chrétiens tout entiers, et emportant à la fois dans leurs forteresses du butin et des prisonniers. Souvent ils allumaient la nuit des feux sur le penchant des montagnes, et ils étaient répondus par d'autres sur les tours de garde et les forts. Ces signaux leur servaient pour combiner leurs attaques contre le camp chrétien, qui en conséquence était obligé d'être continuellement sur le qui-vive et prêt à courir aux armes.

Le roi Ferdinand se flattait que le seul as-

pect de ses forces aurait suffi pour répandre la terreur dans la ville, et que des offres de clémence l'engageraient à capituler. Il écrivit en conséquence des lettres aux commandans, en leur promettant, s'ils se rendaient de suite, que les habitans auraient la permission de partir avec leurs effets; mais les menaçant du fer et de la flamme s'ils persistaient dans leur défense. Ces lettres furent envoyées par un chevalier nommé Carvajal, qui, les ayant attachées à la pointe d'une lance, les tendit aux Maures qui se tenaient sur les remparts. Les commandans répondirent que le roi était trop noble et trop magnanime pour mettre une pareille menace à exécution; que du reste ils ne se rendraient pas, parce qu'ils savaient que l'artillerie ne pourrait pas être amenée au camp, et parce que le roi de Grenade leur avait promis des secours.

Comme il recevait cette réponse, le roi apprit que dans la forteresse de Comares, située sur une hauteur à deux lieues du camp, un grand nombre de guerriers s'étaient rassemblés, venant de l'Axarquia, c'est-à-dire de ces mêmes montagnes où tant de chevaliers chrétiens avaient été massacrés au commencement

de la guerre. Des renforts plus considérables étaient encore attendus d'un jour à l'autre : car cette sauvage Sierra était en état de fournir quinze mille combattans.

Le roi Ferdinand sentit que son armée ainsi divisée et renfermée dans un pays ennemi se trouvait dans une position périlleuse, et qu'une discipline parfaite et une vigilance à toute épreuve devenaient nécessaires. Il fit d'après cela les réglemens les plus sévères pour le camp. Il défendit le jeu, les blasphèmes et les querelles de toute espèce. Il chassa les femmes de mauvaise vie et les férailleurs qu'elles traînent à leur suite, ainsi que tous ceux qui ont l'habitude de fomenter le mécontentement et les disputes parmi les soldats. Il arrêta que personne ne pourrait sortir pour tirailler sans la permission de ses chefs, que personne ne pourrait mettre le feu aux bois sur les montagnes, et que les sauve-gardes données aux lieux ou aux individus maures seraient inviolablement respectées. De fortes peines furent imposées à tous ceux qui enfreindraient ces réglemens, et leurs résultats furent si avantageux, que malgré la foule immense qui se trouvait réunie en ce lieu, on n'entendit pas prononcer une injure,

on ne tira pas une fois l'épée dans une querelle particulière. Pendant ce temps l'orage s'accumulait sur le sommet des montagnes. Une multitude de féroces guerriers de la Sierra descendaient vers les hauteurs moins considérables de Bentomez, qui dominaient le camp, et d'où ils se flattaient de pouvoir se frayer par la force une route vers la ville. On envoya contre eux un détachement qui, après un combat meurtrier, les repoussa dans leurs rochers, où il n'était plus possible de les poursuivre.

Dix jours s'étaient déjà écoulés depuis que l'armée était campée, et l'artillerie n'était pas encore arrivée. Les grosses pièces avaient été laissées à Antequera par l'impossibilité de les faire avancer; le reste roulait lentement dans les étroites vallées encombrées de caissons et de chariots de munitions. A la fin, une partie de l'artillerie de campagne arriva à une demi-lieue du camp, et les Chrétiens se sentirent animés par l'espoir qu'ils pourraient bientôt faire une attaque régulière contre les fortifications de la ville.

CHAPITRE XLVIII.

Comment le roi Ferdinand et son armée furent exposés à un péril imminent devant Velez-Malaga.

Pendant que l'étendard de la Croix flottait sur les montagnes devant Vélez-Malaga, et que chaque rocher, chaque hauteur brillait de l'éclat des armes, la guerre civile qui régnait entre les factions de l'Alhambra et de l'Albaycin, ou, pour mieux dire, entre El Zagal et El Chico, continuait à désoler la ville de Grenade.

La nouvelle que Vélez-Malaga était investie par les Chrétiens réveilla enfin l'attention des anciens et des alfaquis dont les têtes n'étaient pas échauffées par les combats qui se livraient autour d'eux. Ils se répandirent dans la ville, et s'efforcèrent d'inspirer au peuple le sentiment du danger commun.

« Pourquoi, dirent-ils, prolonger ces querelles entre des frères et des parens? Cruels combats où la victoire même est honteuse et où les vainqueurs cachent en rougissant leurs cicatrices! Voyez les Chrétiens ravager le pays conquis par le courage et le sang de vos ancêtres, habiter les maisons qu'ils ont construites, se reposer à l'ombre des arbres qu'ils ont plantés, pendant que vos frères courent çà et là sans foyers et sans espérance. Voulez-vous connaître vos véritables ennemis? Ils sont campés sur la montagne de Bentomiz. Avez-vous besoin d'une arène pour déployer votre valeur? vous la trouverez sous les murs de Malaga? »

Quand, par des discours de cette espèce, ils eurent réveillé le courage du peuple, ils pénétrèrent auprès des deux rois rivaux, et leur adressèrent des remontrances semblables. Hamet-Aben-Zarrax, le santon inspiré, reprocha à El Zagal son ambition aveugle et déraisonnable.

« Vous voulez être roi, lui dit-il avec amertume, et vous laissez perdre votre royaume! »

El Zagal se trouva placé dans un grand embarras. Il avait à la fois deux guerres à diriger, l'une contre un ennemi extérieur, et l'autre

contre un ennemi intérieur. Si les Chrétiens s'emparaient des côtes de la mer, le royaume pouvait être ruiné; s'il quittait Grenade pour marcher contre eux, le trône vacant pouvait devenir la proie de son neveu. Il se fit, d'après cela, un mérite de la nécessité, et, sous prétexte de céder aux représentations des alfaquis, il essaya de s'accommoder avec Boabdil. Il témoigna de grands regrets des pertes que souffrait journellement le pays, et qui étaient causées par les dissensions de la capitale. L'occasion s'offrait en ce moment de tout réparer par un seul coup. Les Chrétiens s'étaient pour ainsi dire ensevelis vivans dans les montagnes; il ne fallait que jeter de la terre sur eux. Il offrit de renoncer au titre de roi, de se soumettre à l'autorité de son neveu, et de combattre sous ses drapeaux. Tout ce qu'il demandait était de courir sur-le-champ au secours de Vélez-Malaga, et de venger le pays des insultes des Chrétiens.

Boabdil rejeta sa proposition, comme n'étant qu'un artifice d'un hypocrite et d'un traître.

« Comment pourrais-je, dit-il, me fier à un homme qui a assassiné par trahison mon père

et ma famille, et qui, plus d'une fois, a attenté à ma propre vie, tant par violence que par stratagème? »

El Zagal écumait de rage et de dépit; mais il n'y avait pas de temps à perdre. Il était obsédé par les alfaquis et par les seigneurs de sa cour. Les jeunes chevaliers étaient avides de combattre, et le peuple se plaignait hautement de ce que les villes les plus riches étaient abandonnées à l'ennemi. Le vieux guerrier désirait reprendre les armes, et ne voyait que trop que l'inaction mettrait en danger la couronne et le royaume, tandis qu'un coup heureusement frappé rétablirait sa popularité à Grenade. Ses troupes étaient beaucoup plus nombreuses que celles de son neveu, car il avait reçu depuis peu des renforts de Baza, de Guadix et d'Almeria. Rien ne l'empêchait donc de laisser en partant une garnison considérable dans l'Alhambra. Il prit ses mesures en conséquence, et partit subitement dans la nuit, à la tête de mille hommes de cavalerie et de vingt mille fantassins. Il suivit les routes les moins fréquentées de la chaîne de montagnes qui s'étend depuis Grenade jusqu'à la hauteur de Bentomiz, et mit tant de rapidité dans sa mar-

che, qu'il y arriva avant que le roi Ferdinand fût instruit de son départ.

Un soir, les Chrétiens furent alarmés par l'éclat soudain de grands feux, brillant sur la montagne autour de la forteresse de Bentomiz. A leur lumière rougeâtre, ils aperçurent le reflet d'armes, ils virent des troupes rangées en bataille, et entendirent le son éloigné des tambours et des trompettes mauresques. Les feux de Bentomiz furent répondus par d'autres feux sur les tours de Vélez-Malaga. Les cris de « El Zagal! El Zagal! » retentirent à la fois des rochers et de la ville, et apprirent aux Chrétiens que le vieux roi guerrier de Grenade était sur la montagne au-dessus de leur camp.

Le courage des Maures fut sur-le-champ excité à un point inconcevable, pendant que les Chrétiens étaient étonnés de voir l'orage si près de fondre sur leurs têtes. Le comte de Cabra, avec son ardeur accoutumée, toutes les fois qu'il avait un roi à combattre, aurait voulu escalader les hauteurs, et attaquer El Zagal, sans lui laisser le temps de former son camp; mais Ferdinand, qui avait plus de sang froid et de prudence, le retint. Attaquer la hauteur, serait abandonner le siége. Il ordonna en con-

séquence à tous ses capitaines de tenir une garde vigilante à leurs postes respectifs, d'être préparés à les défendre jusqu'à la dernière extrémité, mais de ne sortir pour attaquer l'ennemi sous aucun prétexte.

Pendant toute la nuit, les signaux continuèrent à brûler sur les montagnes, excitant le pays et l'appelant aux armes. Le soleil du matin éclaira sur les sommets de Bentomiz une scène de magnificence guerrière. Ses rayons, en glissant vers le bas de la montagne, dorèrent les tentes blanches des chevaliers chrétiens, que couvraient les éminences inférieures, leurs enseignes et banderolles flottant au zéphyr du matin. Le magnifique pavillon du roi, avec le saint étendard de la Croix, et avec les bannières royales de Castille et d'Arragon, dominait le camp. Au-delà était située la ville, avec son vaste château et ses nombreuses tours brillant de l'éclat des armes. Le tout était surmonté, sur le profil lointain de la montagne, par les tentes des Maures, autour desquelles on distinguait leurs têtes couvertes de turbans, et les bannières infidèles se dessinant sur l'azur du ciel. Des colonnes de fumée s'élevaient des lieux où les feux de la nuit avaient brûlé, tandis que le son

des cymbales et des trompettes, et le hennissement des chevaux, retentissaient faiblement du haut de ces sommités aériennes. L'atmosphère, dans ces contrées, est si pure et si transparente, que les moindres objets se voient à d'immenses distances; de sorte que les Chrétiens distinguèrent sans peine les formidables légions d'ennemis se rassemblant sur les sommets des montagnes environnantes.

Une des premières mesures que prit le roi maure fut de détacher des forces considérables, sous Rodovan de Vanegas, alcayde de Grenade, pour tomber sur le train d'artillerie, qui s'étendait à une grande distance dans les défilés des montagnes. Ferdinand avait prévu cette attaque, et il avait envoyé le commandeur de Léon, avec un corps d'infanterie et de cavalerie, pour soutenir le maître d'Alcantara. El Zagal, de la hauteur où il était placé, vit partir ce détachement, et rappela sur-le-champ Rodovan de Vanegas. Les deux armées restèrent après cela tranquilles pendant quelque temps, le Maure jetant des regards farouches sur le camp chrétien, semblable à un tigre qui médite de se jeter sur sa proie. Les Chrétiens, de leur côté, étaient dans une position fort cri-

tique. Ils avaient sous leurs pieds une ville ennemie; au-dessus de leurs têtes, une puissante armée, tandis que toutes les montagnes des environs étaient couvertes d'implacables adversaires.

Après qu'El Zagal eut considéré avec beaucoup d'attention le camp chrétien, et eut pris des renseignemens sur tous les passages des montagnes, il forma, pour surprendre l'ennemi, un plan qui ne pouvait manquer, à ce qu'il croyait, d'assurer sa perte, et peut-être de livrer dans ses mains le roi Ferdinand lui-même. Il écrivit à cet effet à l'alcayde de la ville une lettre, pour lui dire que, lorsqu'au milieu de la nuit, un signal lui serait donné par un feu allumé sur la montagne, il devait faire une sortie avec toutes ses troupes, et tomber avec fureur sur le camp. Pendant ce temps, il descendrait en personne de la montagne avec son armée, et tomberait sur les Espagnols du côté opposé, afin de les accabler ainsi dans l'heure du plus profond repos. Il expédia cette lettre par un renégat chrétien qui connaissait tous les chemins, et qui, dans le cas où il serait pris, devait se faire passer pour un chrétien échappé de prison.

Le féroce El Zagal, assuré du succès de son stratagème, regardait déjà les Chrétiens comme des victimes qui ne pouvaient lui échapper. Quand le soleil baissa, et que les ombres prolongées des montagnes commencèrent à couvrir la Vega, il montra du doigt, d'un air de triomphe, le camp, qui ne paraissait pas se douter du danger dont il était menacé, et s'écria :

« Allah achbar! voyez; les infidèles sont livrés entre nos mains. Leur roi et leurs plus plus braves chevaliers sont à notre merci. C'est maintenant le moment de déployer tout notre courage, et, par une seule glorieuse victoire, de recouvrer ce que nous avons perdu. Heureux celui qui périt en combattant pour la cause du prophète; il est transporté sur-le-champ dans le paradis des fidèles et environné d'immortelles houris! Heureux celui qui survivra à la victoire; il verra Grenade, ce paradis terrestre, délivrée de la présence de ses ennemis et rendue à tout l'éclat de son ancienne gloire! »

Les paroles d'El Zagal furent accueillies par ses troupes avec des acclamations; elles attendirent avec impatience l'heure où elles se répandraient du haut de leur montagne comme un torrent sur les Chrétiens.

CHAPITRE XLIX.

Résultat du stratagème d'El Zagal pour surprendre le roi Ferdinand.

La reine Isabelle et sa cour étaient restées à Cordoue, livrées à une vive inquiétude sur l'issue de l'expédition royale. Chaque jour apportait des nouvelles des difficultés qui accompagnaient le transport de l'artillerie et des munitions, ainsi que de la situation critique de l'armée.

Pendant que cette cruelle incertitude se prolongeait, des courriers arrivèrent en toute hâte des frontières, avec l'avis qu'El Zagal était parti inopinément de Grenade pour surprendre le camp chrétien. Cette nouvelle répandit la consternation dans la ville de Cordoue. On se rappela la destruction de la chevalerie anda-

lousienne dans ces mêmes montagnes, et l'on trembla qu'un pareil malheur ne menaçât en ce moment Ferdinand et son armée.

La reine Isabelle partagea l'effroi général; mais il servit à exciter toute l'énergie de son ame héroïque. Au lieu d'exprimer de vaines appréhensions, elle ne songea qu'aux moyens de détourner le danger. Elle appela aux armes tous les hommes de l'Andalousie au-dessous de soixante-dix ans, pour qu'ils courussent au secours de leur souverain, et elle se prépara à partir avec les premières levées.

Le grand cardinal d'Espagne, le vieux Pedro Gonzalez de Mendoza, chez qui la piété d'un saint et la sagesse d'un grand ministre se joignaient à l'ardeur d'un chevalier, offrit une haute paie à tous les cavaliers qui consentiraient à le suivre pour aider le roi et la cause du christianisme; puis, ceignant son armure, il se prépara à les conduire au théâtre des périls.

L'appel de la reine redoubla l'ardent courage andalousien. Des guerriers, qui depuis long-temps avaient renoncé aux combats pour y envoyer leurs fils, reprirent leurs épées et leurs lances qui se rouillaient suspendues au

mur, et sortirent à la tête de leurs serviteurs à cheveux blancs, et de leurs petits-fils imberbes. La seule crainte que l'on eût était que le secours n'arrivât trop tard. El Zagal et son armée avaient passé par les montagnes comme une tempête, et il n'était que trop probable qu'elle avait déjà éclaté sur la tête des Chrétiens.

Cependant, la nuit qu'El Zagal avait destinée à l'exécution de son plan était arrivée. Il avait vu expirer la dernière heure du jour, et tout restait tranquille dans le camp espagnol. Peu à peu les feux des bivouacs s'éteignirent; on n'entendait ni trompettes ni tambours, et les seuls sons qui montaient par intervalles du camp, étaient celui du pas pesant des soldats, celui des chevaux, ou celui des patrouilles et des factionnaires qu'on relevait. El Zagal contint sa propre impatience et celle de ses troupes, afin d'attendre que la nuit fût assez avancée, et que le camp fût enseveli dans ce profond sommeil d'où l'on se réveille si difficilement, et qui laisse toujours après lui un moment d'égarement et de confusion.

A la fin l'heure fixée arriva. Une flamme brillante, allumée par l'ordre du roi maure, se fit voir sur la hauteur de Bentomiz; mais

El Zagal attendit vainement le signal que la ville devait faire en réponse. Son impatience ne put souffrir un plus long retard : il ordonna à l'avant-garde de l'armée de descendre le défilé de la montagne et d'attaquer le camp. Le défilé était étroit et passait sous des rochers suspendus. Comme les troupes avançaient, elles arrivèrent tout à coup dans un creux ombragé, où elles trouvèrent une sombre masse de guerriers chrétiens. Un grand cri se fit entendre, et les Chrétiens s'élancèrent sur elles pour les attaquer. Les Maures, surpris et déconcertés, remontèrent en confusion la montagne. Quand El Zagal apprit que des forces chrétiennes étaient postées dans le défilé, il se douta que l'ennemi avait découvert son plan et espérait le déjouer. Il donna l'ordre d'allumer les feux des montagnes. A un signal convenu des flammes brillantes s'élevèrent de toutes les hauteurs, partant de grands amas de bois préparés à cet effet. Bientôt toute l'atmosphère ressembla à une fournaise ardente. Tous les ravins, tous les passages des montagnes furent éclairés, et la lumière tombant sur le camp chrétien en dévoila toutes les tentes, tous les postes, tous les retranchemens. De quelque côté qu'El Zagal tournât les yeux,

il voyait ses feux se réfléchir sur les cuirasses, les casques et les fers de lances. Une forêt de piques garnissait chaque passage; tous les points vulnérables étaient remplis d'hommes armés, et des compagnies à pied et à cheval, rangées en bataille, attendaient son attaque.

La lettre d'El Zagal à l'alcayde de Vélez-Malaga avait été interceptée par le vigilant Ferdinand. Le messager renégat avait été pendu, et des mesures avaient été prises en secret, aussitôt que la nuit fut tombée, pour recevoir vigoureusement l'ennemi s'il se présentait. El Zagal reconnut que son plan de surprise était déjoué. Plein de fureur et de dépit, il ordonna à ses troupes de marcher en avant et de commencer l'attaque. Ils s'élancèrent avec de grands cris dans le défilé; mais ils furent encore reçus par la masse de guerriers chrétiens qui formaient l'avant-garde de l'armée commandée par Hurtado de Mendozá, frère du grand cardinal. Les Maures furent de nouveau repoussés, et se replièrent sur les hauteurs. Don Hurtado voulut les poursuivre, mais la montée était occupée et facile à défendre. Un combat assez vif se prolongea pendant toute la nuit avec des arbalètes, des flèches et des arque-

buses. Les rochers retentissaient d'un bruit assourdissant, pendant que les feux des montagnes jetaient sur le lieu de la scène une lumière triste et incertaine.

Quand le jour parut, les Maures reconnurent que la ville ne coopérait point à leur attaque, et cette découverte diminua leur ardeur. Ils virent aussi que tous les passages étaient remplis de troupes chrétiennes, et ils commencèrent à craindre d'être attaqués à leur tour. En ce moment, le roi Ferdinand envoya le marquis de Cadix, avec de la cavalerie et de l'infanterie, pour s'emparer d'une hauteur occupée par un bataillon ennemi. Le marquis attaqua les Maures avec son intrépidité accoutumée, et les eut bientôt mis en fuite. Ceux qui étaient plus haut, voyant fuir leurs camarades, furent saisis d'une frayeur soudaine. Ils jetèrent leurs armes et se retirèrent. Une de ces terreurs paniques inexplicables, qui s'emparent parfois des grandes masses d'hommes, et auxquelles le caractère léger des Maures les rend fort sujets, se répandit pour lors dans tout leur camp. Ils furent effrayés sans savoir pourquoi. Ils jetèrent leurs épées, leurs lances, leurs cuirasses, leurs arbalètes, tout ce qui pouvait les embarrasser dans

leur fuite; et, se répandant au hasard dans les montagnes, ils se jetèrent dans les défilés. Ils couraient sans être poursuivis, tremblant à l'éclat des armes, au bruit des pas de leurs propres camarades. Rodovan de Vanegas, le brave alcayde de Grenade, fut le seul qui parvint à rassembler quelques uns des fuyards en un corps. Il fit avec eux un détour dans les passages des montagnes, et, se frayant une route à travers une partie faible des lignes chrétiennes, il galopa vers Vélez-Malaga. Le reste de l'armée maure fut complétement dispersé. En vain El Zagal et ses chevaliers essayèrent-ils de la rallier; ils demeurèrent là presque seuls, et furent forcés de chercher leur propre sûreté dans la fuite. Le marquis de Cadix, ne trouvant pas d'opposition, monta de hauteur en hauteur, reconnaissant les lieux avec la plus grande précaution, et craignant toujours de rencontrer un stratagème ou une embuscade. Mais tout était tranquille. Il parvint, avec ses troupes, à l'endroit que l'armée des Maures avait occupé. Les positions étaient abandonnées et jonchées de cuirasses, de cimeterres, d'arbalètes, en un mot, d'armes de toute espèce. Ne se sentant pas

assez fort pour poursuivre l'ennemi, il revint au camp royal chargé de dépouilles.

Dans le premier moment, le roi Ferdinand ne put ajouter foi à une défaite si miraculeuse. Il soupçonna quelque stratagème caché. Il ordonna en conséquence que la garde la plus exacte fût faite dans le camp, et que chacun se tînt prêt à combattre au premier signal. La nuit suivante, mille chevaliers et hidalgos veillèrent autour de la tente royale, ainsi qu'ils l'avaient toujours fait jusqu'alors, et le roi ne se relâcha en rien de sa vigilance, jusqu'à ce qu'il eût enfin reçu des avis certains que l'armée ennemie était véritablement en déroute et qu'El Zagal fuyait plein de confusion.

La nouvelle de cette défaite et de la délivrance de l'armée chrétienne arriva à Cordoue au moment où les renforts allaient se mettre en marche. Les inquiétudes et les alarmes de la reine et du public se changèrent en transports de joie et de reconnaissance. Les nouvelles levées furent licenciées, des processions furent ordonnées, et des *Te Deum* furent chantés dans toutes les églises pour une victoire si éclatante.

CHAPITRE L.

Comment le peuple de Grenade récompensa la valeur d'El Zagal.

La hardiesse du vieux guerrier, Muley-Abdallah-el-Zagal, en sortant pour défendre ses États, pendant qu'il laissait un rival armé dans sa capitale, avait frappé d'admiration le peuple de Grenade. Il se rappela ses anciens exploits, et ne douta point qu'il n'entendît bientôt parler de quelques nouvelles actions d'éclat. Des courriers venus de l'armée annoncèrent la position formidable qu'il avait prise sur les hauteurs de Bentomiz. Il y eut, pour un moment, une pause dans les sanglantes commotions de la ville. L'attention générale était fixée sur le grand coup qui allait être frappé contre le camp chrétien. Les mêmes considérations, qui avaient répandu l'inquiétude et la terreur à

Cordoue, remplissaient à Grenade tous les cœurs de joie et de confiance. Les Maures ne s'attendaient à rien moins qu'à un nouveau massacre, semblable à celui des montagnes de Malaga.

« El Zagal a derechef entraîné l'ennemi dans un piége! » tel était le cri universel.

« La puissance des incrédules, ajoutait-on, va recevoir un coup mortel, et nous ne tarderons pas à voir le roi chrétien amené captif dans notre capitale. »

Le nom d'El Zagal se trouvait ainsi dans toutes les bouches. On le traitait de sauveur de la patrie, du seul homme digne de porter la couronne des Maures. On reprochait à Boabdil de demeurer lâchement inactif pendant que son pays était envahi; et les clameurs de la populace devinrent si violentes, que les partisans du jeune roi commencèrent à craindre pour sa sûreté.

Pendant que les habitans de Grenade attendaient avec tant d'impatience des nouvelles de la victoire qui leur paraissait infaillible, des cavaliers épars traversèrent au grand galop la Vega. C'étaient des fuyards de l'armée maure, qui apportaient les premiers détails confus de sa

défaite. Tous ceux qui essayaient de faire le récit de cette inconcevable terreur panique s'embarrassaient eux-mêmes et semblaient raconter les visions incohérentes d'un songe effrayant. On ne pouvait en donner aucun motif; on parlait d'une bataille pendant la nuit, au milieu des rochers et des précipices, à la lueur des feux; d'une multitude d'hommes armés, remplissant tous les passages, et que l'on avait de la peine à reconnaître; de l'horreur soudaine qui s'était emparée de l'armée aux premiers rayons de l'aurore; de sa fuite et de sa dispersion. A mesure que le jour avançait, de nouveaux fuyards venaient confirmer cette histoire de ruine et d'ignominie.

L'humiliation du peuple de Grenade fut proportionnée à l'orgueil qu'il avait montré peu de temps auparavant. Il se fit une explosion générale non pas de douleur, mais d'indignation.

On confondit le chef avec l'armée; le roi fut abandonné avec ceux qui l'avaient lâchement délaissé; et El Zagal, après avoir été l'idole du peuple, devint l'objet de son exécration. Il avait, disait-on, sacrifié l'armée; il avait déshonoré la nation; il avait trahi le pays. C'était un lâche, un traître, indigne de régner.

Tout à coup, dans la multitude, une voix s'écria : « Vive Boabdil-el-Chico ! »

Et au bout d'un instant, on entendit de tous les côtés :

« Vive Boabdil-el-Chico ! vive le roi légitime de Grenade ! Mort à tous les usurpateurs ! »

Dans l'effervescence du moment, tout le monde se porta vers l'Albaycin, et ceux qui naguère assiégeaient Boabdil de leurs armes, entourèrent son palais avec des acclamations. Les clés de la ville et de tous les forts furent déposées à ses pieds; il fut conduit en cérémonie à l'Alhambra, et replacé sur le trône de ses ancêtres.

Cependant Boabdil était si accoutumé aux caprices de la multitude, qu'il ne mettait pas beaucoup de confiance dans sa fidélité. Il savait qu'il était entouré de cœurs faux, et que la plupart des courtisans de l'Alhambra étaient en secret dévoués à son oncle. Il remonta donc sur le trône comme un souverain légitime, dépossédé par un usurpateur; et il fit décapiter quatre des principaux seigneurs qui avaient montré le plus de zèle en faveur d'El Zagal. Des exécutions de ce genre ne manquaient jamais d'avoir lieu à chaque changement dans

le gouvernement des Maures, et la modération ainsi que l'humanité de Boabdil reçurent de grands éloges pour s'être contentées d'un si faible sacrifice. La terreur réduisit les factieux à l'obéissance; la populace, qui se plaît dans le changement, éleva jusqu'aux cieux le nom de Boabdil, tandis que celui de Muley-Abdallah el-Zagal ne se prononça pendant quelque temps dans la ville qu'avec mépris et opprobre.

Jamais on ne vit de général plus étonné et plus confondu par un revers soudain, que ne le fut en cette occasion El Zagal. Le soleil couchant l'avait vu à la tête d'une armée puissante, l'ennemi pour ainsi dire dans sa main; une victoire infaillible allait le couvrir de gloire, et consolider son autorité; le soleil levant le retrouvait fugitif au milieu des montagnes. Son armée, sa prospérité, son pouvoir, tout avait disparu, sans qu'il sût ce qu'ils étaient devenus, comme des ombres que le réveil dissipe. En vain il essaya d'arrêter la fuite de ses soldats. Il vit ses escadrons se rompre, et se disperser au milieu des rochers jusqu'à ce que, de toute sa nombreuse armée, il ne lui restât qu'une poignée de chevaliers. Il se retira avec eux du

côté de Grenade, le cœur rempli des plus tristes pressentimens. Quand il fut près de la ville, il s'arrêta sur les bords du Xenil, et envoya des éclaireurs en avant pour savoir ce qui se passait. Ils revinrent le visage consterné.

« Les portes de Grenade, lui dirent-ils, sont fermées pour vous. La bannière de Boabdil flotte sur la tour de l'Alhambra. »

El Zagal retourna la bride de son cheval, et s'éloigna en silence. Il se retira d'abord à Almuneçar, et ensuite à Almeria, places qui lui étaient restées fidèles. Inquiet, et tourmenté par l'idée d'être si loin de la capitale, il changea de nouveau de résidence, et se fixa à Guadix, qui n'était qu'à quelques lieues de Grenade. Il resta en cette ville, où il s'efforça de rallier ses troupes, et se prépara à profiter de tous les changemens qui pourraient avoir lieu dans les sentimens inconstans du peuple de la capitale.

CHAPITRE LI.

Reddition de Vélez-Malaga et d'autres places.

Les habitans de Vélez-Malaga avaient vu le camp de Muley-Abdallah-el-Zagal, couvrant le sommet de Bentomiz, et brillant aux derniers rayons du soleil couchant. Pendant la nuit ils avaient été inquiétés et embarrassés par les signaux brûlans sur la montagne, et par le bruit éloigné du combat. Au point du jour, l'armée maure avait disparu comme par enchantement. Ils demeuraient livrés à leur surprise et à leurs conjectures, quand un corps de cavalerie, faible débris de l'armée, sauvé par Rodovan de Venegas, le brave alcayde de Grenade, arriva au galop devant la porte de la place. Les nouvelles qu'il apportait remplirent la ville de consternation; mais Rodovan exhorta les ha-

bitans à persister dans leur résistance. Il était dévoué à El Zagal, et mettait la plus grande confiance dans ses talens et dans sa bravoure. Il se sentait convaincu que le roi ne tarderait pas à rallier ses troupes dispersées, et qu'il y en joindrait de fraîches qu'il ferait venir de Grenade. Le peuple fut consolé par les discours et par la présence de Rodovan. Il conservait d'ailleurs une faible espérance que la grosse artillerie des Chrétiens demeurerait enfermée dans les passages impraticables des montagnes. Cette dernière espérance ne tarda pas à s'évanouir. Dès le lendemain, on vit de longues files de canons et de caissons entrer lentement dans le camp espagnol. Ils étaient accompagnés de toutes les diverses machines nécessaires à un siége, et escortés par le brave maître d'Alcantara.

La nouvelle que Grenade avait fermé ses portes à El Zagal, et qu'il ne fallait point attendre de renforts, mit le comble au désespoir des habitans. Rodovan lui-même perdit sa confiance, et leur donna le conseil de capituler.

Les conditions furent réglées par l'alcayde et le noble comte de Cifuentes. Ce dernier avait été prisonnier de Rodovan à Grenade, et en avait été traité avec une courtoisie cheva-

resque. Ils avaient conçu l'un pour l'autre une estime mutuelle, et se retrouvèrent comme d'anciens amis.

Ferdinand accorda à la ville des conditions favorables; car il était impatient d'attaquer Malaga. Les habitans eurent la permission de partir avec leurs effets, et de résider s'ils le voulaient en Espagne, pourvu que ce fût loin des côtes de la mer. Cent vingt Chrétiens des deux sexes recouvrèrent la liberté par la reddition de Vélez-Malaga, et furent envoyés à Cordoue, où ils furent reçus avec beaucoup de tendresse par la reine et par sa fille l'infante Isabelle, dans la fameuse cathédrale, et au milieu des réjouissances publiques pour la victoire.

La prise de Vélez-Malaga fut suivie de la reddition de Bentomiz, de Comarez, et de toutes les villes et forteresses de l'Axarquia, dans lesquelles on mit de fortes garnisons, et dont on confia le commandement à des chevaliers sages et vaillans. Les habitans de près de quarante villes des montagnes d'Alpuxarras envoyèrent aussi des députations aux souverains castillans, et prêtèrent le serment comme mudexares c'est-à-dire vassaux musulmans.

Vers le même temps il arriva des lettres de Boabdil-el-Chico, annonçant aux souverains la révolution qui avait eu lieu à Grenade en sa faveur. Il sollicitait leurs bontés et leur protection pour les habitans qui étaient rentrés dans le devoir, ainsi que pour ceux de toutes les autres villes qui abandonneraient le parti de son oncle Il observait que, par ce moyen, tout le royaume de Grenade se déciderait bientôt à reconnaître son autorité, et qu'il la tiendrait comme fidèle vassal de la couronne castillane.

Les souverains castillans accédèrent à sa prière; ils accordèrent sur-le-champ leur protection aux habitans de Grenade, promettant de leur laisser cultiver en paix leurs terres et trafiquer avec les pays chrétiens en toutes sortes de marchandises, excepté en armes, et pourvu qu'ils fussent munis de lettres de sûreté de quelque capitaine ou alcayde chrétien. La même faveur fut promise à toutes les places qui en moins de six mois renonceraient à l'autorité de El Zagal, et reconnaîtraient celle du jeune roi. Si elles ne s'étaient pas décidées avant ce terme, les souverains déclaraient qu'ils leur feraient la guerre et s'en empareraient pour leur propre compte. Cette mesure contribua à

faire rentrer beaucoup de villes sous l'obéissance de Boabdil.

Ayant pris tous les arrangemens nécessaires au gouvernement et à la sécurité du territoire nouvellement acquis, Ferdinand tourna son attention vers le grand but de la campagne, qui était la réduction de Malaga.

CHAPITRE LII.

De la ville de Malaga et de ses habitans.

La ville de Malaga est située dans le sein d'une riche vallée, environnée de montagnes, excepté du côté qui s'ouvre vers la mer. Elle était à la fois une des plus importantes et des plus fortes villes du royaume des Maures. Elle était ceinte de murailles d'une force prodigieuse, munie d'un nombre considérable d'énormes tours. Du côté de la terre, elle était protégée par sa barrière naturelle de montagnes; et de celui de la mer, les flots de la Méditerranée venaient se briser contre les fondations de ses remparts massifs.

A l'une des extrémités de la ville, près de la mer, et sur une éminence, était placée l'Alcazaba ou citadelle, forteresse très-remarquable.

Immédiatement au-dessus s'élevait un rocher escarpé, au haut duquel il y avait eu anciennement un fanal, d'où ce rocher a pris le nom de Gibralfaro (1). A cette époque il était couronné par un immense château qui, à cause de sa situation élevée et sourcilleuse, de ses murailles épaisses, de ses vastes tours, était regardé comme imprenable. Il communiquait avec l'Alcazaba par un chemin couvert qui avait six pas de large, et qui descendait entre deux murailles le long du profil ou de la crête du rocher. Le château de Gibralfaro dominait la citadelle et la ville, et était en état de soutenir un siége, même après que l'une et l'autre seraient prises.

Deux grands faubourgs touchaient à la ville. Celui qui se trouvait du côté de la mer contenait les maisons des habitans les plus opulens, ornées de jardins suspendus; l'autre, du côté de terre, était très-populeux, et entouré de murailles et de tours.

Malaga possédait une garnison brave et nombreuse, et le peuple de cette ville était actif, vigoureux et plein de résolution; mais la cité était riche et commerçante. Une foule de mar-

(1) Corruption de *Gibel Faro*, montagne du phare.

chands opulens y jouissaient d'une grande influence, et ceux-ci craignaient les funestes conséquences d'un siége. Ils étaient fort peu zélés pour la réputation guerrière de leur patrie, et ils auraient préféré de beaucoup participer à la sécurité et aux priviléges lucratifs du commerce avec les États chrétiens, assurés à toutes les villes qui se déclaraient pour Boabdil. A la tête de ces citoyens intéressés, se trouvait Ali Dordux, négociant, dont la fortune était incalculable, de qui les vaisseaux trafiquaient avec tous les ports du Levant, et de qui la seule parole faisait loi à Malaga.

Ali Dordux rassembla les plus riches et les plus influens de ses confrères, et ils se rendirent en corps à l'Alcazaba, où ils furent reçus par l'alcayde Albozen Connexa, avec la déférence que l'on a coutume de témoigner à des gens d'une grande dignité locale, et que leur opulence rend puissans. Ali Dordux avait les formes amples et graves, le langage facile et emphatique; aussi son éloquence ne fut-elle pas sans effet sur l'alcayde, lorsqu'il représenta le peu d'espoir qu'offrait la défense de Malaga, les malheurs qui seraient la suite inévitable d'un siége et la ruine irréparable qui résulte-

rait de la prise de la ville par la force des armes. D'un autre côté, il exposa les grâces que l'on pourrait obtenir des souverains castillans en reconnaissant promptement et volontairement Boabdil pour roi, la paisible possession de leurs propriétés, et le commerce avantageux qui leur serait accordé avec les ports chrétiens. Ali fut convenablement secondé par ses confrères, et l'alcayde, accoutumé à les regarder comme les arbitres des affaires de la place, céda à leurs conseils réunis. Il partit donc en toute hâte pour le camp, chargé des pouvoirs nécessaires pour conclure une capitulation avec le monarque castillan; et dans l'intervalle son frère prit le commandement de l'Alcazaba.

Il y avait à cette époque pour alcayde, dans le vieux château sourcilleux de Gibralfaro, un Maure ardent et belliqueux, implacable ennemi des Chrétiens. C'était Hamet Zeli, surnommé El Zegri, ancien alcayde de Ronda, et la terreur de ses montagnes. Il n'avait jamais pardonné aux Chrétiens la prise de sa forteresse chérie, et il brûlait d'en tirer vengeance. Nonobstant ses revers, il avait conservé la faveur d'El Zagal, qui savait apprécier un fier guerrier comme lui, et qui lui avait confié le

commandement de l'importante forteresse de Gibralfaro.

Hamet-el-Zegri avait rassemblé autour de lui les débris de sa vaillante troupe de Gomeres, avec d'autres de la même tribu. Ces féroces guerriers demeuraient perchés comme autant d'oiseaux de proie dans leur nid de rocher. Ils regardaient avec mépris la ville commerçante de Malaga, qui s'étendait à leurs pieds; et quoiqu'ils fussent spécialement chargés de la protéger, ils ne la considéraient que comme position militaire, et pour autant qu'elle était susceptible de défense. Ils n'avaient aucune communication avec ses habitans, et regardaient même en quelque sorte la garnison de l'Alcazaba avec un sentiment de dédain. La guerre était leur but et leur passion; ils se réjouissaient dans ses scènes turbulentes et périlleuses; et se confiant à la force de la ville, et surtout de leur château, ils bravaient les menaces des Chrétiens. Il y avait aussi parmi eux plusieurs Maures apostats qui, après avoir embrassé le christianisme, étaient retombés dans leur infidélité, et avaient fui la vengeance de l'Inquisition. C'étaient des gens désespérés qui n'avaient aucune miséricorde à attendre si

jamais ils retombaient dans les mains de l'ennemi.

Tels étaient les farouches élémens dont se composait la garnison de Gibralfaro, et l'on peut facilement se figurer sa colère en apprenant que Malaga allait se rendre sans coup férir; qu'ils allaient s'abaisser au rang de vassaux des Chrétiens, sous le fantôme de gouvernement de Boabdil-el-Chico, et que l'alcayde de l'Acazaba était parti pour régler les conditions de la capitulation.

Hamet-el-Zegri résolut de détourner, par les moyens les plus violens, l'humiliation dont ils étaient menacés. Il savait que la ville renfermait un parti considérable qui était demeuré fidèle à El Zagal, parce qu'il se composait d'hommes belliqueux qui s'y étaient réfugiés des diverses villes dans les montagnes qui avaient capitulé. Leurs sentimens étaient aussi désespérés que leurs fortunes, et, de même que Hamet, ils brûlaient de se venger sur les Chrétiens. Il eut une conférence secrète avec eux, et il reçut d'eux l'assurance qu'il pouvait compter sur leur coopération dans toutes les mesures de défense qu'il prendrait. Quant aux conseils des habitans paisibles, il les regardait comme

indignes de la considération d'un soldat, et il ne daignait pas demander l'avis du riche marchand Ali Dordux dans ce qui avait rapport aux opérations de la guerre.

« Et pourtant, dit Hamet-el-Zegri, il faut que nous procédions en règle. »

Il descendit en conséquence avec les Gomeres à la citadelle, y entra subitement, mit à mort le frère de l'alcayde et tous les militaires de la garnison qui firent mine de résister. Il convoqua ensuite les principaux habitans de la ville pour délibérer sur des mesures de salut général (1).

Les opulens marchands montèrent encore une fois à la citadelle, à l'exception pourtant d'Ali Dordux, qui refusa d'obéir. Ils y entrèrent avec frayeur, car ils trouvèrent Hamet entouré de sa terrible garde africaine, ainsi que de toutes les marques du pouvoir militaire, et ils virent à ses pieds les traces sanglantes du massacre qui venait d'avoir lieu.

Hamet-el-Zegri roula un œil sombre et scrutateur autour de l'assemblée.

« Qui d'entre vous, dit-il, est fidèle et dévoué à Muley-Abdallah-el-Zagal? »

(1) Cura de los Palacios.

Tout le monde protesta de sa fidélité.

« C'est bien, reprit Hamet; et qui d'entre vous est prêt à donner à son souverain des preuves de son dévouement, en défendant cette ville jusqu'à la dernière extrémité? »

Chacun déclara encore que tel était son désir.

« Il suffit, observa Hamet; l'alcayde Albozen Connexa est un traître à son souverain et à nous; car il a conspiré pour livrer notre place aux Chrétiens. Il est nécessaire que nous choisissions un autre commandant capable de défendre notre ville contre l'ennemi qui approche. »

L'assemblée déclara unanimement que personne ne pouvait être plus digne de cette place que lui. Hamet-el-Zegri fut donc choisi pour alcayde de Malaga, et il s'occupa sur-le-champ de remplir les forts et les tours de ses partisans, et de faire tous les préparatifs d'une résistance opiniâtre.

La nouvelle de cet événement rompit les négociations entre le roi Ferdinand et l'alcayde déposé Albozen Connexa, et l'on jugea qu'un siége allait devenir inévitable. Cependant le marquis de Cadix trouva à Vélez un chevalier

maure de distinction, natif de Malaga, et qui offrit de corrompre Hamet-el-Zegri pour obtenir la reddition de la ville, ou du moins du château de Gibralfaro. Le marquis communiqua cette proposition au roi.

« Je mets cette affaire et les clés de mon trésor entre vos mains, dit Ferdinand; agissez, stipulez et déboursez en mon nom, ainsi que vous le jugerez convenable. »

Le marquis arma le Maure de sa propre lance, de sa cuirasse et de sa targe, et lui donna un de ses propres chevaux. Il équipa aussi de la même manière un autre Maure, compagnon et parent du premier. Ils étaient porteurs de lettres secrètes du marquis à Hamet, lui offrant la ville de Coïn en propriété héréditaire, avec quatre mille doublons en or, s'il voulait livrer le château de Gibralfaro. Il promettait d'y ajouter des sommes considérables pour être distribuées parmi les officiers et soldats. Quant à la reddition de la ville, il assurait que la récompense à laquelle il pourrait prétendre serait sans bornes (1).

Hamet avait l'admiration d'un guerrier pour le marquis de Cadix, et il reçut ses envoyés

(1) Cura de los Palacios, chap. 82.

avec courtoisie dans la forteresse de Gibralfaro. Il écouta même leurs propositions avec patience, et les renvoya en sûreté, mais avec un refus péremptoire. Cependant le marquis ne jugea pas qu'il le fût assez pour devoir empêcher une seconde tentative. Les émissaires furent donc renvoyés avec de nouvelles propositions. Ils approchèrent de Malaga pendant la nuit; mais ils trouvèrent les postes doublés, des patrouilles en marche, et toute la place sur le qui-vive. Ils furent découverts, poursuivis, et ne se sauvèrent que par la vitesse de leurs chevaux et par leur connaissance des défilés des montagnes.

Reconnaissant alors l'inutilité de ses efforts pour ébranler la fidélité de Hamet-el-Zegri, le roi Ferdinand envoya une sommation publique à la ville de se rendre. Il offrait les conditions les plus favorables dans le cas où elle se soumettrait sur-le-champ; mais il menaçait de réduire tous les habitans en esclavage s'ils persistaient dans leur défense.

Ce message fut rendu en présence des principaux habitans, qui néanmoins craignaient trop leur terrible alcayde pour oser dire un mot. Hamet-el-Zegri se leva pour lors d'un air

fier, et répondit que la ville de Malaga ne lui avait pas été confiée pour la rendre, mais pour la défendre, et que le roi verrait jusqu'à quel point il savait remplir son devoir.

Les messagers retournèrent avec des détails formidables sur la force de la garnison et des fortifications, ainsi que sur le courage et la résolution du commandant et de ses soldats. Le roi envoya sur-le-champ l'ordre de faire avancer son artillerie de siége d'Antequera, et, le 7 mai, il se mit en marche avec son armée pour Malaga.

CHAPITRE LIII.

Le roi Ferdinand s'avance contre Malaga.

L'ARMÉE du roi Ferdinand s'avançait, sur une large et brillante ligne, au pied des montagnes qui bordent la Méditerranée, tandis qu'une flotte, chargée de grosse artillerie et de munitions de guerre, la suivait, à peu de distance de la terre, couvrant la mer de mille voiles blanchissantes. Quand Hamet-el-Zegri vit approcher ces forces, il mit le feu aux maisons des faubourgs qui touchaient aux murailles, et fit sortir trois bataillons pour aller à la rencontre de l'avant-garde de l'ennemi.

L'armée chrétienne s'approchait de la ville du côté où le rocher et le château de Gibralfaro défendaient la grève. Directement en face du château, à la distance d'environ deux portées

d'arc, et entre ce château et la grande chaîne de montagnes, se trouvait un rocher escarpé, qui commandait un passage par lequel les Chrétiens étaient obligés de passer pour pénétrer dans la Vega, et entourer la ville. Hamet-el-Zegri ordonna à ses trois bataillons de prendre leurs postes de la manière suivante, savoir : un sur ce rocher, un autre dans le passage, près du château, et le troisième sur le côté de la montagne qui regarde la mer.

Un détachement d'infanterie espagnole de l'avant-garde, vigoureux montagnards de la Galice, s'élança en avant pour gravir la montagne du côté de la grève, pendant qu'un certain nombre de chevaliers et de hidalgos de la maison du roi attaquaient les Maures qui défendaient le passage au-dessous. Les Maures maintinrent leurs postes avec une valeur opiniâtre. Les Galiciens furent, à plusieurs reprises, forcés de redescendre la montagne; mais ils se rallièrent chaque fois, et, renforcés par les hidalgos et les chevaliers, ils retournèrent à l'assaut. Cette lutte obstinée se prolongea pendant six heures. Elle fut meurtrière. On ne combattit pas seulement avec des arbalètes et des arquebuses, mais corps à corps, avec des

épées et des poignards. On ne demandait ni n'accordait de quartier; on ne combattait pas pour faire des prisonniers, mais pour tuer. Ce n'était que l'avant-garde de l'armée chrétienne qui était engagée. Le passage était si étroit du côté de la mer, que l'armée ne pouvait avancer qu'à la file. La cavalerie, l'infanterie et les bêtes de charge étaient pressées les unes sur les autres, s'embarrassaient et bloquaient le défilé. Les soldats entendaient le bruit du combat, le son de la trompette et les cris de guerre des Maures, mais ils essayaient en vain d'avancer pour aller au secours de leurs camarades.

A la fin, un corps de fantassins de la sainte Hermandad gravit, avec beaucoup de peine, le côté escarpé du rocher qui dominait le passage, et s'avança en déployant sept bannières. Les Maures, voyant ce corps au-dessus d'eux, abandonnèrent avec désespoir le passage.

Le combat durait encore sur la hauteur. Les Galiciens, quoique soutenus par des troupes castillanes sous les ordres de don Hurtado de Mendoza et de Gracilasso de la Vega, étaient fortement pressés et bien maltraités par les Maures. A la fin, un brave porte-étendard,

Luis Mazedo, se jeta au milieu des ennemis, et planta sa bannière sur la hauteur. Les Galiciens et les Castillans, stimulés par cet acte de dévouement, le suivirent en combattant avec fureur, et les Maures furent enfin rejetés dans leur château de Gibralfaro (1).

Cette hauteur importante une fois emportée, le passage fut ouvert à l'armée; mais le jour baissait déjà, et elle était trop fatiguée pour pouvoir chercher des positions convenables pour dresser son camp. Le roi, accompagné de plusieurs grands et chevaliers, fit lui-même des rondes pendant la nuit, plaçant les postes avancés du côté de la ville, ainsi que des sentinelles et des patrouilles qui devaient donner l'alarme au moindre mouvement de l'ennemi. Les Chrétiens reposèrent toute la nuit sur leurs armes, de peur que la garnison ne songeât à faire quelque sortie.

Au point du jour, le roi contempla avec admiration la ville qu'il se flattait d'ajouter bientôt à ses États. Elle était entourée, d'un côté, par des vignobles, des jardins et des vergers, qui couvraient les montagnes de verdure, tandis que, de l'autre, ses murs étaient bai-

(1) Pulgar, *Cronica.*

gnés par les eaux tranquilles de la mer. Ses tours vastes et élevées, et ses prodigieux châteaux, témoignaient des grands travaux que les hommes avaient fait jadis pour protéger leur séjour favori. Des jardins suspendus, des bosquets d'orangers, de citronniers et de grenadiers, entremêlés de cèdres élevés et de gracieux palmiers, se joignaient aux remparts et aux tours, et indiquaient l'opulence et le luxe qui régnaient dans l'intérieur de la ville.

Cependant l'armée chrétienne traversait en foule le passage, déployant ses colonnes, étendant ses lignes, et prenant possession de toutes les positions avantageuses autour de la ville. Le roi Ferdinand examina le terrain, et confia les divers postes à des commandans choisis.

L'importante hauteur qui avait coûté un combat si sanglant, et qui était située en face de la terrible forteresse de Gibralfaro, fut remise à don Rodrigue Ponce de Léon, marquis de Cadix, qui, dans tous les siéges, réclamait le poste du danger. Il avait avec lui plusieurs nobles chevaliers avec leurs suites, et sa division tout entière se composait de quinze cents hommes de cavalerie et de quatorze mille fantassins. Elle s'étendait depuis le sommet de la

montagne jusqu'au bord de la mer, et bloquait complétement de ce côté l'approche de la ville. Depuis ce poste, une ligne de camps s'étendait tout autour de la ville jusqu'à la mer, et était fortifiée par des retranchemens et des fossés profonds, pendant qu'une flotte de vaisseaux armés et de galères croisait devant le port, de sorte que la place était complétement investie par terre et par mer. Les diverses parties de la vallée retentirent alors du bruit des préparatifs, et furent remplies d'ouvriers travaillant aux machines de guerre et aux munitions : c'étaient des armuriers et des forgerons, avec leurs enclumes, leurs marteaux et leurs fournaises; des menuisiers et des ingénieurs construisant des machines pour assaillir les murs; des tailleurs de pierre arrondissant des boulets pour les canons; des charbonniers faisant du charbon pour les forges.

Quand l'investissement fut formé, la grosse artillerie fut débarquée et conduite aux diverses parties du camp. Cinq des plus gros canons furent placés sur l'éminence commandée par le marquis de Cadix, de manière à battre le château de Gibralfaro.

Les Maures firent les plus grands efforts pour

entraver ces préparatifs. Leurs canons ne cessèrent de tirer sur les hommes employés à creuser les tranchées ou à élever les batteries, de sorte que ces derniers étaient obligés de ne travailler que la nuit. Les tentes royales avaient été placées d'une manière visible, et sous la portée des batteries maures; mais elles furent si vivement assaillies, qu'on fut forcé de les reculer derrière une montagne.

Quand les travaux furent achevés, les batteries chrétiennes ouvrirent à leur tour leur feu, qui fut terrible et continuel, pendant que la flotte, s'approchant de la terre, attaquait la ville d'un autre côté.

C'était un spectacle glorieux et magnifique de voir cette ville infidèle entourée ainsi de tous les côtés par des forces chrétiennes. Chaque éminence formait en quelque sorte une ville, avec des tentes en place de maisons, et portant le nom de quelque chef distingué. Indépendamment des vaisseaux de guerre et des galères stationnés devant le port, la mer était couverte de voiles innombrables, passant et repassant, paraissant et disparaissant, et dont l'occupation était d'apporter des subsistances à l'armée. On aurait pu s'imaginer que tout cela

n'avait été fait que pour récréer les yeux, si les tourbillons de flammes et de fumée, qui ne cessaient de sortir des vaisseaux en apparence livrés au sommeil sur une mer tranquille, et le ronflement des canons du camp, de la ville, des tours et des remparts, n'eussent fait connaître qu'une guerre meurtrière désolait cette belle perspective.

La nuit, le spectacle était encore plus terrible que le jour. La lumière du soleil avait disparu, et l'horizon n'était éclairé que par le feu de l'artillerie, par celui des matières combustibles qu'on lançait dans la ville, ou par les flammes qui dévoraient les demeures incendiées. Le feu des batteries chrétiennes était continu. Il y avait surtout sept grosses pièces de canon, qu'on appelait les Sept Sœurs de Ximenès, qui faisaient un dégât épouvantable. Les batteries maures ripostaient avec ardeur. Gibralfaro était enveloppé dans des tourbillons de fumée. Hamet-el-Zegri et ses Gomeres contemplaient avec joie l'orage qu'ils avaient fait naître. C'étaient vraiment autant de démons incarnés à qui le Ciel avait permis d'entrer dans cette ville infidèle pour l'entraîner à sa perte!

CHAPITRE LIV.

Siége de Malaga.

L'ATTAQUE de Malaga par terre et par mer continua pendant plusieurs jours avec une violence terrible, mais sans produire aucun résultat marquant, tant les anciens remparts de la ville étaient solides. Le comte de Cifuentes fut le premier qui se distingua par un exploit remarquable. Une des principales tours du faubourg avait été ébranlée par le canon, et ses créneaux avaient été démolis au point de ne plus offrir d'abri aux soldats qui la défendaient. Le comte s'en étant aperçu, rassembla un corps d'élite de chevaliers de sa maison, afin d'y livrer un assaut. Ils firent avancer des échelles, et montèrent l'épée à la main. Les Maures n'étant plus protégés par les créneaux, descen-

dirent un étage plus bas, et firent une vigoureuse résistance, en tirant par les fenêtres et les meurtrières. Ils versèrent sur les assaillans de la poix et de la résine bouillantes, et leur lancèrent des pierres et des flèches. Plusieurs chrétiens furent tués, leurs échelles furent consumées par le feu, et le comte fut obligé d'abandonner l'attaque de la tour. Mais le lendemain il la renouvela avec des forces plus considérables, et, après un combat opiniâtre, il réussit à planter sa bannière victorieuse sur les créneaux.

Alors les Maures l'attaquèrent à leur tour. Ils minèrent la partie qui regardait la ville; ils placèrent des étais de bois sous les fondations, y mirent le feu, et s'éloignèrent. Au bout de quelque temps, les étais tombèrent, les fondations s'écroulèrent, et avec elles une partie de la tour. Les Chrétiens tombèrent, ou furent exposés sans défense aux traits de l'ennemi.

Cependant une brèche avait été pratiquée dans le mur qui touchait à la tour, et des troupes y pénétrèrent en grand nombre pour porter des secours à leurs camarades. Un combat s'engagea, qui dura pendant deux jours et une nuit sans relâche, des renforts continuels

arrivant tant du camp que de la ville. La brèche fut alternativement occupée et abandonnée à plusieurs reprises, et le voisinage de la ville fut jonché de morts et de blessés. A la fin les Maures plièrent par degrés, et furent repoussés jusque dans la place, de sorte que les Chrétiens demeurèrent les maîtres de la plus grande partie du faubourg.

Ce succès partiel, quoique remporté au prix de beaucoup de sang et de fatigues, encouragea les assiégeans. Ils trouvèrent pourtant bientôt que l'attaque contre le corps de la place était une tâche bien plus difficile. La garnison se composait de vieux guerriers qui presque tous avaient servi dans les villes prises par les Chrétiens. Ils ne se laissaient plus confondre et épouvanter par les effets de la grosse artillerie et par les autres machines d'invention étrangère, et ils étaient devenus habiles dans la manière de parer au mal qu'elles faisaient, de réparer les brèches, et d'ériger des travaux contraires.

Les Chrétiens qui depuis peu étaient accoutumés à s'emparer avec promptitude des forteresses des Maures, s'impatientèrent de la lenteur du siége. Il y en eut qui craignirent

qu'on ne finît par manquer de provisions pour faire subsister une armée si nombreuse au milieu d'un pays ennemi, quand les convois ne pouvaient arriver que par les chemins difficiles des montagnes, ou par une mer sujette à l'inconstance des vents. D'autres s'effrayèrent d'une maladie contagieuse qui se déclara dans les villages circonvoisins, et quelques uns se laissèrent tellement aller à ces appréhensions, qu'ils abandonnèrent le camp et retournèrent chez eux.

Plusieurs de ces indignes parasites qui infestent toutes les grandes armées, en entendant ces murmures, ne doutèrent pas que le siége ne fût bientôt levé. Ils passèrent donc à l'ennemi dans l'espoir de faire leur fortune. Ils exagérèrent dans leurs rapports les alarmes et le mécontentement de l'armée, et représentèrent les soldats comme retournant journellement dans leurs foyers par troupes considérables. Ils déclarèrent surtout que la provision de poudre était sur le point d'être épuisée, de sorte que l'artillerie ne tarderait pas à devenir inutile. Ils assurèrent, d'après cela, les Maures que, pourvu qu'ils persistassent encore pendant quelque temps dans leur défense, le roi serait obligé

de retirer son armée et d'abandonner le siége.

Les rapports de ces déserteurs redoublèrent le courage de la garnison. Elle fit de vigoureuses sorties contre le camp qu'elle harcela jour et nuit, de sorte que l'on était obligé d'en garder tous les points avec la plus pénible vigilance. Elle fortifia les parties les plus faibles de ses remparts, avec des fossés et des palissades, et donna toutes les marques d'un esprit indomptable.

Ferdinand reçut bientôt l'avis des rapports qui avaient été faits aux Maures. Il apprit aussi qu'on leur avait donné à entendre que la reine était inquiète pour la sûreté du camp, et lui avait écrit plusieurs lettres pour le presser de lever le siége. Afin de détruire tous ces bruits et avec eux les vaines espérances de l'ennemi, Ferdinand ne crut pouvoir mieux faire que d'écrire à la reine, en la priant de venir fixer sa résidence au camp.

CHAPITRE LV.

Suite du siége de Malaga. Obstination de Hamet-el-Zegri.

L'ENTHOUSIASME de l'armée fut grand quand elle vit sa patriotique reine s'avancer avec pompe pour venir partager les travaux et les dangers de son peuple. Isabelle entra dans le camp, suivie de ses dignitaires et de toute sa cour, afin de montrer que ce n'était pas une visite passagère qu'elle comptait y faire. D'un côté, elle avait sa fille l'infante, et de l'autre le grand cardinal d'Espagne. Elle était suivie d'Hernando de Talavera, prieur de Praxo, son confesseur, et d'un cortége nombreux de prélats, de courtisans, de chevaliers et de dames de distinction. La calvacade fit le tour du camp avec calme et dignité, adoucissant l'aspect sé-

vère de la guerre par les grâces de la cour et la beauté du sexe.

Isabelle avait ordonné qu'à son arrivée au camp les fureurs de la guerre fussent suspendues, et que de nouvelles offres de paix fussent faites à l'ennemi. Le feu du camp cessa donc le jour de son entrée. Un héraut fut en même temps envoyé aux assiégés pour leur apprendre que la reine était arrivée au camp, et que les souverains avaient résolu d'y fixer leur résidence jusqu'à ce que la place fût prise. On offrit à la ville, si elle voulait se rendre immédiatement, les mêmes conditions qui avaient été accordées à Vélez-Malaga; et on menaça en même temps les habitans de la mort et de l'esclavage s'ils persistaient dans leur défense.

Hamet-el-Zegri reçut ce message avec une hauteur dédaigneuse, et renvoya le héraut sans daigner lui faire de réponse.

« Les souverains chrétiens, dit-il, n'ont fait cette offre que parce qu'ils n'ont plus aucun espoir de réussir. Le silence de leurs batteries prouve qu'on nous a dit vrai en nous annonçant que leur poudre était épuisée. Ils n'ont plus les moyens de détruire nos remparts, et, s'ils restent plus long-temps, les pluies de l'au-

tomne interrompront l'arrivée de leurs convois, et rempliront leur camp de famine et de maladies. La première tempête dispersera leur flotte, qui n'a pas de port dans le voisinage pour s'y réfugier. L'Afrique sera au contraire ouverte pour nous, et nous en tirerons à la fois des renforts et des provisions. »

Les paroles de Hamet-el-Zegri furent reçues comme un oracle par ses partisans. Quelques habitans paisibles se permirent pourtant des observations, et le supplièrent d'accepter les conditions qui lui étaient offertes. Le sévère Hamet leur imposa silence avec des menaces terribles. Il déclara que quiconque parlerait de capituler, ou aurait la moindre communication avec les Chrétiens, serait sur-le-champ mis à mort. Ses féroces Gomeres, qui ne connaissaient d'autre droit que leur épée, regardèrent la volonté de leur chef comme une loi inviolable. Ils découvrirent que plusieurs des habitans étaient en correspondance secrète avec l'ennemi; sur quoi ils ne manquèrent pas de les tuer et de confisquer leurs biens. Ces mesures répandirent un si grand effroi parmi les citoyens, que ceux qui jusque là avaient été les plus bruyans dans leurs murmures, devin-

rent tout à coup muets et montrèrent plus d'ardeur que les autres à contribuer à la défense de la ville.

Quand le héraut fut de retour au camp et qu'il eut rendu compte de la manière dédaigneuse dont le message royal avait été reçu, le roi Ferdinand montra une grande indignation. La cessation du feu à l'arrivée de la reine ayant fait croire aux assiégés qu'il manquait de poudre, il ordonna une décharge générale de toutes les batteries. Cette explosion soudaine fit connaître aux Maures quelle avait été leur erreur, et porta au comble la confusion des citoyens, qui ne savaient qui ils devaient craindre le plus de leurs ennemis ou de leurs défenseurs, des Chrétiens ou des Gomeres.

Dans la soirée, les souverains visitèrent le quartier du marquis de Cadix, d'où l'œil dominait sur une grande partie de la ville et du camp. La tente du marquis était très-vaste, tapissée en soie brochée et en draps français de la plus grande finesse. Elle était arrangée dans le style oriental, et entourée des tentes des autres chevaliers, toutes meublées avec richesse. Elle donnait à ce plateau un aspect brillant et gai, qui contrastait avec les sombres tours de

Gibralfaro. Une magnifique collation y fut offerte aux souverains, et le bruit des divertissemens, l'éclat des ornemens et les sons d'une joyeuse musique qui régnaient dans ce camp chevaleresque, contribuèrent à rendre plus frappans la tristesse et le silence qui enveloppaient le lugubre château des Maures.

Pendant qu'il faisait encore jour, le marquis de Cadix conduisit ses augustes convives sur tous les points d'où l'on pouvait distinguer le spectacle guerrier qui s'étendait à leurs pieds. Il fit faire des décharges de grosse artillerie, afin que la reine et les dames de sa cour pussent se faire une idée de l'effet de ces terribles machines. Les belles dames furent remplies de frayeur et d'admiration quand elles sentirent la montagne trembler sous leurs pieds par le tonnerre de l'artillerie, et quand elles virent de larges pans des murs de la ville rouler au bas des rochers et dans les précipices.

Tandis que le bon marquis déployait ces objets aux yeux de ses augustes convives, il leva les yeux, et vit, à son grand étonnement, sa propre bannière arborée sur la tour la plus voisine de Gibralfaro. Il rougit de colère à cet aspect, car c'était une bannière qu'il se rappe-

lait d'avoir perdue au mémorable massacre des montagnes de Malaga. Afin de mieux faire comprendre le but de cette bravade, plusieurs Gomeres se montrèrent sur le haut de la tour, couverts des casques et des cuirasses de quelques uns des chevaliers pris ou tués dans cette occasion (1). Le marquis de Cadix cacha son indignation et garda le silence; mais plusieurs de ses chevaliers jurèrent hautement de venger cette insulte sur la féroce garnison de Gibralfaro.

(1) Diego de Valera, *Cronica*, M. S.

CHAPITRE LVI.

Attaque du marquis de Cadix contre Gibralfaro.

Le marquis de Cadix n'était pas un cavalier qui pardonnât facilement une injure ou une insulte. Dans la matinée qui suivit le banquet royal, ses batteries commencèrent un feu terrible contre Gibralfaro. Pendant toute la journée le quartier fut enveloppé de nuages de fumée. Le feu ne cessa pas avec le jour, il se prolongea toute la nuit; et le lendemain matin, au lieu de se ralentir, il augmenta encore. Les remparts des Maures ne furent point à l'épreuve de ces terribles machines. En peu de jours la tour élevée sur laquelle la bannière insultante avait été arborée fut abattue; une autre plus petite dans son voisinage fut ruinée, et

une grande brèche fut faite dans le mur qui les joignait.

Plusieurs des plus ardens d'entre les chevaliers furent d'avis de livrer un assaut à la brèche, l'épée à la main. D'autres plus prudens et plus froids exposèrent la témérité d'une pareille entreprise; car les Maures avaient travaillé sans relâche pendant toute la nuit; ils avaient creusé un profond fossé dans la brèche même, et l'avaient fortifié par des palissades et par un parapet élevé. Tous s'accordèrent néanmoins à dire que l'on pouvait en sûreté rapprocher le camp du mur renversé, et que cette mesure devenait nécessaire pour répondre aux insolentes bravades de l'ennemi.

Le marquis de Cadix la regardait pourtant encore comme imprudente; mais il ne crut pas devoir refroidir le zèle de ces braves chevaliers. Ayant d'ailleurs choisi lui-même le poste le plus dangereux du camp, il ne convenait pas qu'il refusât aucun service, quelque périlleux qu'il pût paraître. Il ordonna en conséquence à ses avant-postes de s'approcher jusqu'à un jet de pierre de la brèche; mais il exhorta ses soldats à maintenir la plus stricte vigilance.

Le tonnerre des batteries avait cessé; les troupes épuisées par deux nuits de fatigue et de veilles, et ne craignant aucun danger des murs démantelés, étaient les uns endormis, les autres dispersés dans la plus négligente sécurité. Tout à coup plus de deux milles maures sortirent du château sous le commandement d'Abrahen Zenete, principal capitaine de Hamet. Ils tombèrent sur l'avant-garde avec une fureur extrême, en tuèrent une partie, et forcèrent le reste à une fuite précipitée. Le marquis était dans sa tente, à une portée d'arc des avant-postes, quand il entendit le tumulte et vit fuir ses hommes en désordre. Il s'élança en avant suivi de ses porte-étendards.

« Retournez, cavaliers! s'écria-t-il; retournez! Je suis là : Ponce de Léon! à l'ennemi! à l'ennemi! »

Les troupes qui fuyaient, en reconnaissant sa voix, se rallièrent sous sa bannière, et se retournèrent pour tomber sur l'ennemi. Sur ces entrefaites le camp avait été réveillé; plusieurs chevaliers des quartiers voisins se hâtèrent d'accourir au théâtre du combat avec une foule de Galiciens et de soldats de la sainte Hermandad. Une lutte opiniâtre et sanglante s'en-

suivit. La difficulté du terrain, les rochers, les ravins et les coteaux en firent un grand nombre de combats partiels et différens. Les Chrétiens et les Maures, combattaient corps à corps à l'épée et au poignard, et souvent, en luttant, roulaient ensemble au fond des précipices.

La bannière du marquis fut en danger d'être prise. Il se hâta d'aller la délivrer, suivi de quelques uns de ses plus braves chevaliers. Ils furent entourés par les ennemis, et il y en eut beaucoup de tués. Don Diego Ponce de Léon, frère du marquis, fut blessé par une flèche, et son gendre Luis Ponce reçut aussi une blessure; ils réussirent pourtant à sauver la bannière et à la mettre en sûreté. Le combat dura une heure, la hauteur fut couverte de morts et de blessés, et le sang coula par torrens du haut des rochers. A la fin Abrahen Zenete ayant été mis hors de combat par un coup de lance, les Maures plièrent et rentrèrent dans le château.

Ils ouvrirent après cela un feu terrible de leurs remparts et de leurs tours, et s'approchèrent si près des brèches, qu'ils déchargeaient leurs arquebuses et leurs arbalètes jusque dans les postes avancés du camp. C'était surtout à la personne du marquis qu'ils en voulaient; les

balles et les traits tombaient comme une grêle autour de lui. Il y en eut un qui traversa son bouclier et qui frappa sa cuirasse; mais sans lui faire de mal. Tout le monde reconnut alors le danger et l'inutilité qu'il y avait à camper si près du château, et ceux qui avaient d'abord conseillé cette mesure furent les plus ardens à insister pour qu'on se retirât. On reprit donc l'ancienne position que le marquis n'avait quittée qu'à regret. Sa valeur et sa présence d'esprit avaient seules empêché que cette attaque ne dégénérât en une déroute totale de cette division de l'armée.

Plusieurs chevaliers de distinction furent tués dans cette rencontre; mais la perte la plus sensible fut celle d'Ortega de Prado, capitaine des escaladors. C'était un des hommes les plus braves de l'armée : c'était lui qui avait dirigé la première action d'éclat de la guerre, la prise d'Alhama, où il avait planté les échelles et était monté à l'assaut avant tous les autres. Il avait de tout temps joui de la faveur et de la confiance du noble Ponce de Léon, qui savait apprécier le mérite et tirer un parti convenable de tous les hommes habiles et vaillans (1).

(1) Zurita, Mariana, Abarca.

CHAPITRE LVII.

Suite du siége de Malaga. Stratagèmes de divers genres.

Les plus grands efforts se firent alors, tant par les assiégeans que par les assiégés, afin de maintenir la lutte avec vigueur. Hamet-el-Zegri faisait des rondes fréquentes sur les remparts et sur les tours, doublant les postes et mettant toutes choses dans le meilleur état de défense. La garnison fut partagée en détachemens de cent hommes, chacun desquels fut commandé par un capitaine. Les uns devaient faire des patrouilles, les autres devaient sortir de la place et tirailler avec l'ennemi; d'autres encore devaient rester tranquilles et faire la réserve. Six albatozas en batteries flottantes furent équipées et armées de pièces de canon pour attaquer la flotte.

D'un autre côté, les souverains castillans

ouvrirent des communications par mer avec diverses parties de l'Espagne, d'où ils reçurent des approvisionnemens de toute espèce. Ils firent venir de la poudre de Valence, de Barcelone, de Sicile et de Portugal. Ils firent de grands préparatifs pour livrer un assaut à la ville. Des tours de bois furent construites, qui pouvaient contenir cent hommes, et qui posaient sur des roues. Elles étaient munies d'échelles qu'on devait jeter de leurs sommets contre le haut des remparts. Ces échelles en contenaient elles-mêmes d'autres qui devaient servir ensuite à faire descendre les troupes dans la ville. Il y eut aussi des gallipago ou tortues: c'étaient de grands boucliers de bois recouverts de peaux, pour protéger les assaillans et les mineurs.

Des mines cachées furent ouvertes en divers endroits: les unes devaient arriver jusqu'aux fondations des remparts, qui devaient être étayés avec du bois auquel on mettrait ensuite le feu; d'autres devaient passer sous les murs, et former une issue d'où les assiégeans pourraient pénétrer dans la ville. L'armée travailla jour et nuit à ces mines, et pendant ce temps les batteries ne cessèrent de tirer, afin de divertir l'attention des assiégés.

Dans l'intervalle, Hamet-el-Zegri déployait une vigueur et une imagination extraordinaires dans tout ce qui regardait la défense de la place, réparant et fortifiant à mesure, par des fossés profonds, les brèches faites par l'ennemi. Il prenait note aussi de tous les endroits par où le camp pouvait être attaqué avec avantage, et ne laissait à l'armée des assiégeans de repos ni la nuit ni le jour. Dans le même moment où ses troupes faisaient une sortie du côté de la terre, ses batteries flottantes attaquaient la flotte sur mer, de sorte que c'étaient des combats continuels. Les tentes, connues sous le nom d'Hôpital de la Reine, étaient remplies de blessés, et l'armée entière souffrait beaucoup par les veilles et les fatigues. Afin de se défendre contre les attaques soudaines des Maures, on fut obligé de rendre les tranchées plus profondes; on planta des palissades devant le camp et dans la partie qui regardait Gibralfaro : et dans les endroits où la nature du terrain ne permettait pas de pareilles défenses, on éleva un rempart de terre. Les chevaliers Garcilasso de la Vega, Juan de Zuniga et Diego Atayde, furent chargés de faire les rondes et de veiller à ce que ces retranchemens fussent tenus en bon état.

Au bout de quelque temps, Hamet-el-Zegri découvrit les mines que les Chrétiens avaient commmencé à creuser en secret. Il ordonna sur-le-champ des contre-mines. Les soldats travaillaient de part et d'autre jusqu'à ce qu'ils se rencontrassent, après quoi ils se battaient corps à corps dans ces passages souterrains. Les Chrétiens furent chassés d'une de leurs mines: le feu fut mis aux échafaudages et la mine détruite. Encouragés par ce succès, les Maures tentèrent une attaque générale sur toutes les mines à la fois et sur la flotte des assiégeans. La bataille dura pendant six heures, tant sur terre que sur mer, tant à la clarté du jour que dans les ténèbres souterraines, tant sur les remparts que dans les mines et les tranchées. Les Maures déployèrent une intrépidité merveilleuse, mais ils furent en définitive repoussés sur tous les points et obligés de se retirer dans la ville, où ils furent investis de près, sans qu'ils eussent aucune possibilité de recevoir des secours du dehors.

Les horreurs de la famine commencèrent pour lors à se joindre à tous les autres maux que souffrait la ville de Malaga. Hamet-el-Zegri, en homme élevé à la guerre, jugeait que tout devait plier aux besoins de ses soldats.

Il ordonna d'après cela que tous les grains qu'il y avait dans la ville fussent rassemblés et réservés pour le seul usage des combattans. Même pour ceux-ci les rations furent petites. Chaque soldat recevait quatre onces de pain le matin et deux le soir.

Les habitans riches et tous ceux qui étaient disposés à la paix, gémissaient d'une résistance qui causait la destruction de leurs maisons, la mort de leurs familles, et qui ne pourrait finir que par la ruine et l'esclavage. Aucun n'osait pourtant encore parler ouvertement de capitulation, ni même exprimer sa douleur, de peur de réveiller la colère de leur farouche défenseur. Ils entourèrent leur champion civique, Ali Dordux, le grand et opulent négociant, qui avait pris la cuirasse, le bouclier et la lance pour défendre sa ville natale, et qui était chargé, avec un corps considérable des plus braves citoyens, de la surveillance d'une des portes et d'une partie des remparts. Le tirant à part, ils versèrent en secret leurs peines dans son sein.

« Pourquoi, dirent-ils, souffrons-nous que notre ville devienne une place d'armes pour de barbares étrangers qui n'ont rien à perdre?

Ils n'ont pas de famille, pas de propriétés, pas de patrie, et n'apprécient pas leur existence. Ils combattent pour assouvir leur soif de sang et leur désir de vengeance, et ils continueront à combattre jusqu'à ce que Malaga ne soit plus qu'un monceau de ruines, et que tous ses habitans soient des esclaves. Pensons et agissons pour nous-mêmes, pour nos femmes, pour nos enfans ; faisons des conditions particulières avec les Chrétiens avant qu'il soit trop tard, et sauvons-nous de cette manière d'une destruction inévitable. »

Les entrailles d'Ali Dordux lui parlaient en faveur de ses concitoyens. Il regrettait aussi la douce sécurité de la paix et les triomphes d'un commerce profitable, triomphes qui pour ne pas coûter de sang n'en sont pas moins flatteurs. L'idée d'une négociation secrète ou d'une convention avec les souverains castillans pour le salut de sa ville natale était d'ailleurs plus conforme à ses habitudes que les armes qu'il avait prises; et quoiqu'il jouât depuis quelque temps le rôle de guerrier, il n'avait pas oublié celui de négociant. Ali Dordux se consulta donc avec les soldats citoyens qu'il avait sous ses ordres, et tous partagèrent sans difficulté son opinion.

S'étant entendus ensemble, ils adressèrent en commun une proposition aux souverains castillans, offrant d'introduire l'armée dans le quartier de la ville confié à leurs soins, pourvu que l'on promît de protéger la vie et les biens des habitans. Cet écrit fut remis à un émissaire fidèle, qui devait le porter au camp chrétien, et qui indiqua d'avance l'heure et le lieu où il reviendrait, afin qu'il pût rentrer inaperçu dans la ville.

Le Maure parvint en sûreté jusqu'au camp, et fut admis en présence des souverains. Impatiens de se rendre maîtres de la ville sans qu'il leur en coûtât plus de sang ou de trésors, ils donnèrent par écrit leur consentement aux conditions proposées, et le Maure se remit en route avec joie. Comme il approchait de la partie du rempart où Ali Dordux et ses compagnons attendaient son arrivée, il rencontra une patrouille de Gomeres, qui le regardèrent comme un espion venu du camp des assiégeans. Ils le saisirent à la vue de ses amis, qui se crurent perdus; mais les Gomerès étant parvenus avec lui jusqu'auprès de la porte, il trouva moyen de leur échapper, et prit la fuite. Ils essayèrent de le poursuivre;

mais ils étaient embarrassés par le poids de leur armure; pour lui au contraire il était légèrement vêtu, et il s'agissait de la vie. Un des Gomeres s'étant arrêté, tira sur lui son arbalète et la flèche le perça entre les épaules. Il tomba, et fut de nouveau sur le point d'être pris; mais s'étant relevé, il fit un dernier effort, et atteignit le camp des Chrétiens. Les Gomeres renoncèrent à sa poursuite, et les citoyens remercièrent Allah de les avoir délivrés de cet effrayant péril. Quant au fidèle messager, il mourut de sa blessure peu de temps après son arrivée au camp, consolé par la pensée d'avoir sauvé le secret et la vie de ceux qui l'avaient envoyé.

CHAPITRE LVIII.

Souffrances du peuple de Malaga.

Les souffrances de Malaga répandirent la douleur et l'inquiétude parmi les Maures; ils craignaient aussi que cette belle ville, naguère le boulevard du royaume, ne tombât dans les mains des incrédules. Le vieux roi belliqueux Abdallah-el-Zagal était toujours dans sa retraite de Guadix, où il rassemblait lentement ses forces dispersées. Quand le peuple de Guadix apprit le danger et la détresse de Malaga, il demanda à grands cris à être conduit à son secours, et les alfaquis exhortèrent El Zagal à ne pas abandonner une ville si généreuse et si fidèle dans l'extrémité où elle se trouvait. Son caractère belliqueux lui inspirait d'ailleurs de

la sympathie pour une place qui faisait une si belle défense. Il y envoya donc tous les renforts dont il pouvait disposer sous la conduite d'un capitaine distingué, avec l'ordre de se jeter dans la ville.

La nouvelle de cette expédition parvint à Boabdil-el-Chico dans son palais de l'Alhambra. Plein de haine contre son oncle, et jaloux de donner aux souverains castillans une preuve de sa sincérité, il envoya aussitôt un corps plus considérable, composé de cavalerie et d'infanterie, pour intercepter ces renforts. Un combat très-vif s'engagea, dans lequel les troupes d'El Zagal furent défaites avec une grande perte, et se sauvèrent en confusion à Guadix.

Boabdil, peu accoutumé à la victoire, fut enorgueilli de ce triste triomphe. Il en fit part aux souverains castillans, et saisit cette occasion pour leur envoyer des présens; il y avait de riches soieries, des boîtes de parfums d'Arabie, une coupe d'or artistement ciselée, et une esclave de Rebeda pour la reine, avec quatre coursiers arabes magnifiquement caparaçonnés, une épée et un poignard fort riches, plusieurs *albornozes* (manteaux à capuchon), et autres vêtemens somptueusement brodés

pour le roi. Il supplia en même temps l'un et l'autre de vouloir bien le regarder toujours d'un œil favorable et comme leur fidèle vassal.

Boabdil était destiné à être malheureux jusque dans ses victoires. Celle qu'il venait de remporter sur les troupes de son oncle, qui cherchaient à porter du secours à la malheureuse ville de Malaga, déplut à beaucoup de ses partisans et les refroidit à son égard. Les esprits intéressés et calculateurs pouvaient se réjouir de l'intervalle de repos qui était accordé à Grenade; mais les cœurs chevaleresques dédaignaient une sécurité qu'il fallait acheter par de tels sacrifices d'orgueil et d'affection. La masse du peuple ayant satisfait son goût pour le changement, commença à se demander s'il avait agi avec générosité envers son vieux monarque guerrier.

« El Zagal, dit-il, était à la vérité farouche et sanguinaire, mais il était incapable de trahir son pays; c'était un usurpateur, mais il maintenait l'honneur de la couronne qu'il avait usurpée. Si son sceptre était une verge de fer pour ses sujets, il était une épée tranchante pour ses ennemis. Boabdil, au contraire, sacrifie sa religion, ses amis, sa patrie à une ombre de

royauté, et se contente pour sceptre d'un roseau. »

Ces murmures séditieux ne tardèrent pas à arriver aux oreilles de Boabdil, et il craignit encore un de ces revers auxquels il était accoutumé. Il écrivit en toute hâte aux souverains castillans pour leur demander un secours de troupes, afin de le maintenir sur son trône. Ferdinand lui accorda sans difficulté une prière qui s'accordait si bien avec sa politique. Une division de mille hommes de cavalerie et de deux mille d'infanterie lui fut envoyée sous les ordres de Gonzalve de Cordoue, connu plus tard sous le nom du grand capitaine. A l'aide de ce secours, Boabdil chassa de la capitale tous ceux qui lui étaient contraires et favorables à son oncle. Il se sentait en sûreté sous la protection de ces troupes, parce qu'elles différaient de ses sujets en usages, en langage et en religion, et il parut ne pas sentir combien cet appui étranger était humiliant pour un souverain.

Mais Boabdil-el-Chico n'était pas le seul monarque maure qui réclamât la protection de Ferdinand et d'Isabelle. Une superbe galère, ses voiles latines tendues au vent, et avec plusieurs rangs de rameurs, vint un jour jeter

l'ancre sur la rade de Malaga. Elle déployait le pavillon du croissant, mais surmonté d'un pavillon blanc de parlementaire. Un ambassadeur qu'elle portait débarqua en dedans des lignes chrétiennes. Il venait de la part du roi de Tremezan, et apportait des présens semblables à ceux qu'avait envoyés Boabdil; c'est-à-dire des coursiers arabes avec des mors, des étriers et d'autres ornemens d'or, et de riches manteaux mauresques; il y avait pour la reine des châles, des robes, des étoffes de soie, des ornemens d'or, et des parfums exquis de l'Orient.

Le roi de Tremezan avait été effrayé par la rapidité des conquêtes de l'Espagne, et surtout par les descentes que plusieurs croiseurs espagnols avaient faites sur les côtes d'Afrique. Il demandait en conséquence à être considéré comme vassal des souverains castillans, et les priait d'accorder à ses vaisseaux et à ses sujets les mêmes faveurs qu'à ceux des autres princes maures qui s'étaient soumis à leur suzeraineté. Il désirait aussi qu'on lui envoyât un écusson peint à leurs armes, afin que lui et ses sujets pussent reconnaître et respecter leur étendard partout où ils le rencontreraient. Il implorait en

même temps leur clémence pour la malheureuse ville de Malaga, afin que ses habitans pussent obtenir la même faveur qui avait été accordée aux Maures des autres villes conquises.

Cette ambassade fut gracieusement accueillie par les souverains castillans. Ils accordèrent la protection qu'on leur demandait; ils ordonnèrent à leurs amiraux de respecter le pavillon de Tremezan, à moins qu'on ne le trouvât portant du secours à l'ennemi. Ils envoyèrent aussi au monarque barbaresque les écussons de leurs armes en or de la largeur de la main (1).

Pendant que les chances d'être secouru diminuaient ainsi journellement pour la ville de Malaga, la famine commençait à y exercer ses ravages; ses habitans furent obligés de se nourrir de chair de cheval, et il y en eut plusieurs qui moururent de faim. Ce qui rendait les souffrances des assiégés plus insupportables, c'était de voir la mer couverte des vaisseaux qui venaient journellement apporter des provisions aux assiégeans. Journellement aussi ils voyaient de grands troupeaux de bœufs et de moutons entrer dans le camp. D'énormes amas

(1) Cura de los Palacios, ch. 84. Pulgar, part. III, ch. 86.

de grains et de farine rassemblés au milieu des divers quartiers brillaient aux rayons du soleil, et faisaient souffrir le supplice de Tantale aux malheureux citoyens qui périssaient de faim avec leurs enfans, pendant qu'une prodigue abondance régnait à une portée d'arc de leurs remparts.

CHAPITRE LIX.

Comment un santon maure entreprit de délivrer la ville de Malaga du pouvoir de ses ennemis.

Dans un hameau des environs de Guadix vivait à cette époque un vieux maure, appelé Abraham Algerbi. Il était natif de Guerba, dans le royaume de Tunis, et il menait depuis plusieurs années la vie d'un santon ou hermite. Le soleil brûlant de l'Afrique lui avait desséché le sang et donné un caractère exalté, quoique mélancolique. Il passait la plus grande partie de son temps dans la méditation, la prière et une rigoureuse abstinence, au point que sa chair s'était consumée, que son esprit s'était égaré, et qu'il se croyait favorisé par des révélations divines. Les Maures qui ont un grand respect pour tous les enthousiastes de

cette espèce, le regardaient comme un personnage véritablement inspiré; ils prêtaient l'oreille à ses rêveries comme à des prophéties réelles, et lui avaient donné le surnom d'*El Sante* ou le saint.

Les maux que souffrait le royaume de Grenade avaient depuis long-temps exaspéré l'esprit naturellement sombre de cet homme. Il avait vu avec indignation ce beau pays arraché au pouvoir des vrais croyans et devenu la proie des incrédules. Il avait imploré les bénédictions d'Allah sur les troupes qui étaient sorties de Guadix pour aller au secours de Malaga, et quand il les vit revenir défaites et dispersées par leurs propres compatriotes, il se retira dans sa cellule, s'éloigna de toutes relations avec le monde, et demeura pendant quelque temps plongé dans la plus noire mélancolie.

Tout à coup il reparut de nouveau dans les rues de Guadix; son visage était hagard, son corps décharné; mais un feu inusité brillait dans ses yeux. Il dit qu'Allah lui avait envoyé un ange dans la solitude de sa cellule pour lui révéler le moyen de délivrer Malaga des périls qui la menaçaient, et de répandre l'horreur et la confusion dans le camp des incrédules. Les

Maures écoutèrent ses discours avec une avide crédulité; quatre cents d'entre eux offrirent de le suivre jusqu'à la mort, et d'obéir aveuglément à ses ordres. Dans ce nombre il y avait plusieurs Gomeres qui désiraient vivement aller au secours de leurs compatriotes de la garde Malaga.

Ils traversèrent le royaume par les défilés sauvages et solitaires des montagnes, se cachant pendant le jour et n'avançant que la nuit, afin d'échapper aux regards des éclaireurs chrétiens. Ils arrivèrent enfin sur les montagnes qui s'élèvent au-dessus de Malaga. En baissant les yeux, ils reconnurent que la ville était complétement cernée, les quartiers espagnols s'étendant sans interruption d'une rive de la mer à l'autre, tandis qu'une flotte rangée en ligne de bataille bloquait le port, et que le ronflement du canon et la fumée qui se déroulait ne permettaient pas de douter que le siége ne fût conduit avec une grande activité. De l'élévation où il était placé, l'ermite examina attentivement les retranchemens. Il vit que la partie du camp du marquis de Cadix qui était au pied de la montagne était la plus vulnérable, parce que le sol pierreux n'avait

pas permis de creuser des fossés ni de planter des palissades. Il demeura caché toute la journée; la nuit il descendit avec ses compagnons vers la côte de la mer, et approcha en silence des ouvrages extérieurs. Il avait donné ses instructions à tout le monde. Ils devaient se jeter subitement sur le camp, se frayer une route par la force et se jeter dans la ville.

L'aurore commençait à éclairer d'une teinte grisâtre les objets à peine devenus visibles, quand ils firent cette tentative désespérée. Les uns tombèrent à l'improviste sur les sentinelles, d'autres se jetèrent à la mer pour faire le tour des retranchemens à la nage, d'autres encore gravirent les parapets. Le combat fut vif; une grande partie des Maures furent taillés en pièces; mais environ deux cents parvinrent à pénétrer dans la ville de Malaga.

Le santon ne prit aucune part au combat; il n'essaya pas non plus d'entrer dans la ville. Ses projets étaient d'une toute autre espèce. S'éloignant de la lutte, il se jeta à genoux sur une éminence, et les mains levées au Ciel, il parut absorbé dans la prière. Les Chrétiens, en cherchant les fuyards dans les intervalles des rochers, le trouvèrent dans cet acte de dé-

votion. Il ne fit aucun mouvement à leur approche, et demeura comme une statue, sans changer de couleur et sans remuer un muscle. Pleins d'une surprise qui n'était pas sans mélange de terreur, ils le menèrent auprès du marquis de Cadix. Il était enveloppé d'un grossier albornoze ou manteau mauresque; sa barbe était longue et en désordre; il y avait dans son regard quelque chose de sauvage et de mélancolique qui inspirait de la curiosité.

Quand on l'interrogea, il dit qu'il était un saint à qui Allah avait révélé les événemens qui devaient avoir lieu pendant ce siége. Le marquis lui demanda quand et comment Malaga devait être pris. Il répondit qu'il le savait fort bien, mais qu'il ne lui était permis de révéler ces importans secrets qu'au roi et à la reine. Le bon marquis n'était pas plus superstitieux que d'autres chefs de son temps; il crut pourtant remarquer quelque chose de singulier et de mystérieux dans cet homme; il pensa qu'il serait possible qu'il eût quelque nouvelle importante à communiquer, et il se décida en conséquence à l'envoyer au roi et à la reine. Il fut conduit à la tente royale, entouré d'une multitude curieuse, criant : « El

moro santo! » car la nouvelle s'était déjà répandue que l'on avait fait prisonnier un prophète maure.

Le roi venait d'achever son dîner et faisait la sieste dans sa tente. La reine, quoiqu'elle désirât voir ce singulier personnage, par une délicatesse et une réserve naturelle, voulut attendre que le roi fût présent. On conduisit donc en attendant le Maure dans une tente voisine où se trouvaient dona Béatrix de Bovadilla, marquise de Moya, et don Alvar de Portugal, fils du duc de Bragance, avec deux ou trois courtisans. Le maure, qui ne savait pas la langue espagnole, n'avait pas compris la conversation des gardes, et crut, par la magnificence des meubles et par les draperies de soie, qu'il se trouvait dans la tente royale. Il conclut aussi, par le respect que les courtisans témoignaient à don Alvar et à la marquise, que c'étaient le roi et la reine.

Il demanda pour lors de l'eau. On lui apporta un vase, et la garde dégagea son bras afin qu'il pût le porter à sa bouche. La marquise remarqua dans ce moment un changement soudain dans sa physionomie. Son œil prit une expression sinistre, et par un mouve-

ment involontaire elle se retira dans une partie plus éloignée de la tente. Le Maure s'étant baissé comme pour porter la cruche à ses lèvres, entr'ouvrit son albornoze et saisit un cimeterre qu'il tenait caché dans ses plis. Jetant aussitôt le vase par terre, il tira son arme et en déchargea un coup si violent sur la tête de don Alvar qu'il le renversa par terre sans connaissance. Se tournant ensuite vers la marquise, il voulut la frapper aussi; mais dans son agitation, le cimeterre s'embarrassa dans les draperies de la tente; la force du coup fut rompue et ne porta que sur quelques ornemens d'or de sa coiffure (1).

Ruy Lopez de Toledo, trésorier de la reine, et Juan de Belalcazar, moine vigoureux, qui étaient présens, s'emparèrent de ce furieux et luttèrent avec lui; mais les gardes du marquis de Cadix qui l'avaient amené tombèrent sur lui et le mirent en pièces (2).

Le roi et la reine, attirés hors de leur tente par le bruit, furent saisis d'horreur en apprenant le péril éminent auquel ils venaient d'échapper. Le corps mutilé du Maure fut em-

(1) Pierre le Martyr, ch. 62.

(2) Cura de los Palacios.

porté par les soldats et jeté dans la ville de Malaga par une catapulte (1). Les Gomeres ramassèrent ces restes avec un grand respect, comme ceux d'un saint; ils les lavèrent, les oignirent de parfums et les ensevelirent avec de grands honneurs et de grandes lamentations. Ils vengèrent sa mort en tuant un des principaux prisonniers chrétiens; et après avoir attaché son corps sur le dos d'un âne, ils l'envoyèrent ainsi au camp des assiégeans.

A compter de ce moment, il y eut autour des tentes du roi et de la reine une garde supplémentaire, composée de douze cents gentilshommes de distinction des royaumes de Castille et d'Arragon. Personne ne fut admis armé dans la présence des souverains.

Un acte de trahison d'une nature si féroce donna lieu aux plus sombres appréhensions. Il y avait dans le camp un grand nombre de cabanes et de hangars construits en branches d'arbres, qui par le temps s'étaient desséchées. On craignit que les mudexares ou vassaux maures qui visitaient l'armée n'y missent le feu. Il y eut même des personnes qui pensèrent que l'on pourrait essayer d'empoisonner les

(1) Machine de guerre pour lancer des pierres.

puits et les fontaines. Afin de calmer les craintes on ordonna à tous les mudexares de quitter le camp, et l'on arrêta toutes les personnes qui n'étaient pas bien connues.

CHAPITRE LX.

Comment Hamet-el-Zegri fut endurci dans son obstination par les artifices d'un astrologue maure.

Au nombre des compagnons du santon qui étaient parvenus à pénétrer dans la ville se trouvait un sombre Africain, de la tribu des Gomeres, qui était aussi un ermite ou derviche, et qui passait parmi les Maures pour un homme saint et inspiré. A peine les restes mutilés de son prédécesseur furent-ils ensevelis avec les honneurs du martyre, que ce derviche prit sa place et déclara qu'il était doué du don de la prophétie. Il déploya une bannière blanche qui, à ce qu'il assurait, était sacrée; il l'avait, disait-il, gardée pendant vingt ans pour quelque grand projet; et Allah venait de lui révéler que sous cette bannière les habitans de Malaga feraient

une sortie contre le camp des incrédules, le mettraient en pleine déroute et s'empareraient des provisions de toutes sortes dont il abondait (1). Les Maures affamés et crédules furent ravis de cette prédiction, et s'écrièrent qu'ils voulaient être conduits sur-le-champ à l'attaque; mais le derviche leur répondit que le temps n'était pas encore arrivé; que chaque événement avait un jour qui lui était assigné, et qu'il fallait qu'ils attendissent patiemment, jusqu'à ce que le Ciel lui révélât le moment. Hamet-el-Zegri écouta les paroles du derviche avec un profond respect, et l'exemple qu'il donna influa beaucoup sur les sentimens de ses soldats. Il prit le saint homme avec lui dans sa forteresse de Gibralfaro, le consulta dans toutes les occasions, et arbora sa bannière blanche sur la tour la plus élevée, afin qu'elle servît à encourager le peuple de la ville.

En attendant, la fleur de la chevalerie d'Espagne s'assemblait par degrés sous les murs de Malaga. L'armée qui avait commencé le siége avait été épuisée par des fatigues excessives; elle avait eu à construire des ouvrages immenses, à creuser des tranchées et des mines, à monter

(1) Cura de los Palacios.

la garde par mer et par terre, à parcourir les montagnes et à soutenir des combats continuels. C'est pourquoi les souverains furent obligés de faire des appels à diverses villes éloignées, pour leur demander des renforts de cavalerie et d'infanterie. Plusieurs seigneurs aussi avaient rassemblé leurs vassaux et s'étaient rendus d'eux-mêmes au camp royal.

De moment en moment on voyait soit une majestueuse galère, soit une élégante caravelle, déployant la bannière de quelque célèbre chevalier espagnol, se diriger vers la rade et en arrivant faire tonner son artillerie, tant pour saluer les souverains que pour braver les Maures. Du côté de la terre, des renforts ne cessaient aussi de descendre, en serpentant, les montagnes au son du tambour et de la trompette, et d'entrer dans le camp couverts d'armes brillantes que n'avaient point encore ternies les travaux de la guerre.

Un matin, la mer tout entière fut blanchie par les voiles et fatiguée par les rames des nombreux vaisseaux et galères qui s'avançaient vers le lieu de débarquement. Cent bâtimens de différentes espèces et grandeurs, les uns armés pour le service de la guerre, les autres chargés

de provisions, arrivèrent à la fois. En même temps, un corps de troupes considérable entrait en longues colonnes dans le camp, au son des instrumens de guerre.

Ces puissans renforts étaient fournis par le duc de Medina Sidonia, qui régnait en petit monarque sur ses vastes possessions. Il arrivait comme volontaire joindre l'étendard royal; car il n'avait point été appelé, et il apportait en outre avec lui un prêt de vingt mille doublons d'or.

L'armée étant ainsi augmentée, Isabelle fut d'avis que de nouvelles offres d'indulgence fussent faites aux habitans : elle désirait prévenir les malheurs d'un siége prolongé et l'effusion de sang qui ne pouvait manquer d'accompagner un assaut général. On somma donc de nouveau la ville de se rendre, en promettant à la garnison la vie, la liberté et ses propriétés si elle cédait sur-le-champ, mais en la menaçant de toutes les horreurs de la guerre, si la défense était opiniâtrément prolongée.

Hamet-el-Zegri rejeta de nouveau cette offre avec dédain. Ses principales fortifications n'avaient encore que peu souffert, et elles étaient en état de tenir encore long-temps. Il comptait

sur les maux sans nombre et sur les accidens qui peuvent arriver à une armée de siége, ainsi que sur l'inclémence de la saison qui approchait. On assure d'ailleurs que ses soldats et lui mettaient une foi implicite dans les prédictions du derviche.

Ce misérable était sans aucun doute un nécromancien ligué avec le prince des puissances aériennes, pour essayer s'il ne serait pas possible d'opérer la défaite de l'armée chrétienne. Hamet l'avait logé dans un appartement élevé de la tour de Gibralfaro, qui commandait une vaste perspective sur mer et sur terre, et où il s'occupait à faire des charmes et des enchantemens avec des astrolabes et d'autres instrumens diaboliques, afin que les vaisseaux et les bataillons chrétiens fussent vaincus toutes les fois qu'ils combattraient contre les Maures.

C'est donc aux prestiges de ce puissant enchanteur qu'il faut attribuer les pertes souffertes par un détachement de cavaliers de la maison du roi, dans un combat acharné qui fut livré pour s'emparer de deux tours du faubourg, près de la porte de la ville appelée la *Puerta de Grenada*. Les Chrétiens, conduits par Ruy Lopez de Toledo, le vaillant trésorier de la

reine, prirent, perdirent et reprirent alternativement les deux tours, auxquelles les Maures finirent par mettre le feu et qui furent abandonnées aux flammes par les deux partis. C'est encore la même influence maligne qui occasiona le dommage fait à la flotte chrétienne, qui fut si vigoureusement assaillie par les albatoza ou batteries flottantes des Maures; qu'un des vaisseaux du duc de Medina Sidonia fut coulé bas, et que les autres furent obligés de se retirer.

Hamet-el-Zegri se tenait sur la haute tour de Gibralfaro, et contemplait la perte éprouvée par les forces chrétiennes; son ame fière en fut enflée d'orgueil. Le nécromancien maure était à côté de lui. Il lui montra du doigt l'armée chrétienne campée à leurs pieds; ses tentes couvraient toutes les hauteurs, toutes les fertiles vallées qui entouraient la ville; ses vaisseaux fendaient les eaux tranquilles de la mer; et il lui dit de conserver son courage et sa force d'ame, puisque dans peu de jours cette puissante flotte serait dispersée par les vents du ciel; qu'alors il sortirait, précédé de la bannière sacrée; qu'il attaquerait cette armée, la battrait complétement et s'emparerait de ses

somptueuses tentes; que Malaga triompherait et serait vengée de ses ennemis. Ainsi le cœur de Hamet fut endurci comme celui de Pharaon, et il persista à braver les souverains catholiques et leur armée de pieux guerriers.

CHAPITRE LXI.

Continuation du siége de Malaga. Destruction d'une tour par Francisco Ramirez de Madrid.

Quand les Chrétiens virent l'aveugle obstination des assiégés, ils rapprochèrent leurs travaux des remparts, gagnant une position après l'autre, en attendant qu'ils pussent livrer un assaut général. Près de la barrière de la ville se trouvait un pont de quatre arches, défendu de chaque côté par une tour forte et élevée, et par lequel il était indispensable que l'armée passât pour livrer cet assaut. Le commandant en chef de l'artillerie, Francisco Ramirez de Madrid, reçut l'ordre de s'emparer de ce pont. L'approche en était extrêmement périlleuse, tant par la situation exposée où se trouveraient les assaillans que par le grand

nombre de Maures qui garnissaient les tours. Francisco Ramirez creusa donc en secret une mine qui le conduisit sous la première tour; il pointa une pièce de gros canon, avec la bouche tournée en haut, immédiatement sous les fondations, et une traînée de poudre placée de façon à produire une explosion au moment nécessaire.

Quand ces arrangemens furent pris, il s'avança lentement avec ses forces jusqu'en face des tours, élevant des retranchemens à chaque pas, et gagnant par degrés du terrain jusqu'à ce qu'il arrivât près du pont. Il plaça pour lors plusieurs pièces d'artillerie dans ses retranchemens, et commença à tirer sur la tour. Les Maures ripostèrent vivement du haut de leurs remparts; mais au plus fort du combat la pièce de canon souterraine fut déchargée. La terre s'entr'ouvrit, une partie de la tour fut renversée, et plusieurs Maures sautèrent en l'air. Le reste prit la fuite saisi de terreur en entendant ce bruit sous leurs pieds et en voyant la terre vomir des flammes et de la fumée; car ils n'avaient jamais encore été témoins d'un pareil stratagème à la guerre. Les Chrétiens s'élancèrent en avant, et prirent possession du

poste abandonné, commençant sur-le-champ une attaque contre l'autre tour, dans laquelle les Maures s'étaient retirés. Les décharges de flèches, de balles et de pierres furent si terribles et si continuelles que personne n'aurait osé se risquer sur le pont.

A la fin Francisco Ramirez renouvela son ancienne méthode d'approcher en élevant des retranchemens à mesure qu'il avançait. Le combat fut long et sanglant; féroce de la part des Maures, tranquille et persévérant du côté des Chrétiens. Peu à peu ces derniers parvinrent à traverser le pont, poussant toujours l'ennemi devant eux, et ils finirent par rester maîtres de ce passage important.

En considération du courage et de l'habileté que Francisco Ramirez avait déployés dans cette occasion, le roi Ferdinand, après que la ville fut prise, lui conféra l'ordre de chevalerie, dans la tour même dont il s'était si glorieusement emparé (1). C'était la première fois qu'on se servait de poudre à canon dans une mine.

(1) Pulgar, part. III, chap. 91.

CHAPITRE LXII.

Comment le peuple de Malaga fit des représentations à Hamet-el-Zegri.

Pendant que le derviche trompait la garnison de Malaga par de vaines espérances, la famine augmentait d'une manière terrible. Les Gomeres parcouraient la ville comme si elle eût été une place conquise; prenant par force tous les comestibles qu'ils trouvaient dans les maisons des paisibles citoyens, forçant les caveaux et les caves, ainsi que tous les lieux où ils croyaient que des provisions pouvaient être cachées.

Les malheureux habitans n'avaient plus de pain à manger; la chair de cheval commençait aussi à leur manquer, et ils furent obligés de dévorer des peaux et du cuir grillé devant

le feu; ils n'apaisaient la faim de leurs enfans qu'avec des feuilles de vigne frites dans de l'huile. Un grand nombre périrent soit de besoin, soit de la nourriture malsaine par laquelle ils essayaient de satisfaire leur appétit. Il y en eut qui se réfugièrent dans le camp chrétien, préférant l'esclavage aux horreurs dont ils étaient entourés.

A la fin les souffrances des habitans devinrent si atroces qu'elles surmontèrent jusqu'à la crainte que leur inspiraient Hamet et ses Gomeres. Ils s'assemblèrent devant la maison d'Ali Dordux, le riche négociant dont la magnifique demeure était située au pied de la montagne de l'Alcazaba. Ils le supplièrent de se mettre à leur tête et d'aller intercéder auprès de Hamet-el-Zegri pour qu'il voulût bien se rendre. Ali Dordux n'avait pas moins de courage que de politique; il s'aperçut que la faim donnait de la hardiesse aux citoyens, tandis que sans doute elle diminuait la férocité des soldats. Il s'arma donc de pied en cap, et entreprit cette dangereuse commission auprès de l'alcayde. Il prit avec lui un alfaqui nommé Abraham Alharis, et un citoyen d'importance appelé Amar-ben-Amar, et ils montèrent à la

forteresse de Gibralfaro, suivis de plusieurs négocians tremblans.

Ils trouvèrent Hamet-el-Zegri, non pas comme autrefois entouré de ses farouches gardes et de toutes sortes d'instrumens de guerre, mais dans une chambre d'une des tours les plus élevées, devant une table de pierre couverte de rouleaux de parchemins et incrustée d'étranges caractères et de chiffres mystiques, pendant que des instrumens de formes singulières et inconnues étaient épars dans l'appartement. A côté de Hamet-el-Zegri se tenait le prophétisant derviche, qui paraissait occupé à lui expliquer les mystérieuses inscriptions. Sa présence remplit les citoyens de terreur; car Ali Dordux lui-même le regardait comme un homme inspiré.

L'alfaqui Abraham Alharis, à qui son caractère sacré donnait la hardiesse de parler, éleva pour lors la voix d'un ton solennel, et adressa ces mots à Hamet-el-Zegri :

« Nous vous implorons, au nom du Dieu tout-puissant, de ne pas persister dans une vaine résistance, qui ne peut manquer de finir par notre destruction; mais de rendre la ville pendant que nous avons encore de la clémence

à espérer. Songez au grand nombre de nos guerriers, qui sont tombés sous le fer; ne laissez pas périr le reste par la famine. Nos femmes et nos enfans nous demandent à grands cris du pain et nous n'en avons point à leur donner. Nous les voyons expirer à nos yeux dans une triste agonie, pendant que l'ennemi se rit de nos maux et déploie devant nous l'abondance qui règne dans son camp. A quoi nous sert notre défense? Nos remparts seraient-ils plus forts que les remparts de Ronda? Nosguerriers plus braves que les défenseurs de Loxa? Les remparts de Ronda ont été renversés, et les défenseurs de Loxa ont été obligés de se rendre. Est-ce du secours que nous espérons? D'où en recevrons-nous? Le temps de l'espérance est passé. Grenade a perdu son pouvoir : elle n'a plus de chevalerie, plus de généraux, plus de roi. Boabdil n'est qu'un vassal couronné dans les appartemens de l'Alhambra; El Zagal est un fugitif enfermé dans les murs de Guadix. Le royaume est divisé contre lui-même; sa force s'est dissipée, son orgueil est tombé, son existence même est terminée. Au nom d'Allah, nous te conjurons, toi qui es notre capitaine, de ne pas te montrer notre plus cruel

ennemi. Rends donc ces ruines, seuls restes de notre Malaga, jadis si heureuse, et délivre-nous de ces épouvantables horreurs. »

Telles furent les représentations que l'excès de leurs souffrances tira des habitans. Hamet-el-Zegri écouta l'alfaqui sans colère; car il respectait la sainteté de sa profession. D'ailleurs son cœur était en ce moment gonflé d'une vaine confiance.

« Quelques jours de patience encore, dit-il, et tous ces maux finiront d'une manière soudaine. Je viens de conférer avec ce saint homme, et je trouve que l'époque de notre délivrance approche. Les décrets du sort sont inévitables; il est écrit dans le livre de la destinée que nous devons faire une sortie, détruire le camp des incrédules et assouvir notre faim avec les immenses piles de grain qu'il renferme. C'est là ce qu'Allah a promis par la bouche de son prophète. « Allah achbar! qu'aucun homme « ne s'oppose aux décrets du Ciel! »

Les citoyens écoutèrent ces paroles avec un profond respect; car aucun Musulman ne se permet de lutter contre ce qui est écrit dans le livre de la destinée. Ali Dordux, qui était venu, comme le champion de la ville, avec l'intention

de braver la colère d'Hamet, s'humilia devant le saint homme, et ajouta foi aux révélations qu'il disait lui avoir été faites par Allah. Les députés retournèrent donc auprès des citoyens, et les exhortèrent à prendre courage.

« Encore peu de jours, leur dirent-ils, et nos souffrances seront terminées. Quand la bannière blanche ne flottera plus sur la mer, le moment de la sortie sera venu, et avec lui l'heure de notre délivrance. »

Les habitans rentrèrent dans leurs maisons le cœur rempli de tristesse. Il essayèrent en vain d'apaiser les cris de leurs enfans affamés. A chaque heure du jour ils tenaient leurs regards attachés sur la bannière sacrée qui ne cessa de flotter sur la tour de Gibralfaro.

CHAPITRE LXIII.

Comment Hamet-el-Zegri sortit avec la bannière sacrée pour attaquer le camp chrétien.

Le nécromancien maure demeurait renfermé dans la tour de Gibralfaro, combinant des moyens infernaux pour nuire aux Chrétiens. Il était journellement consulté par Hamet-el-Zegri, qui avait beaucoup de confiance dans ces arts noirs et magiques qu'il avait apportés avec lui du sein de l'Afrique païenne. Des personnes qui ont voulu justifier à la fois Hamet et le prophète, ont prétendu que ce dernier n'était qu'un astrologue qui calculait l'aspect des étoiles afin de découvrir par elles le moment le plus favorable pour attaquer le camp chrétien.

Cependant la famine était arrivée à un tel point, que la garnison elle-même commençait

à en éprouver toutes les horreurs, quoique les Gomeres se fussent emparés de toutes les provisions qu'ils avaient trouvées dans la ville. Leurs passions étant excitées par la faim, ils devinrent inquiets, turbulens et impatiens de combattre.

Hamet-el-Zegri tenait un jour conseil avec ses capitaines, embarrassés par les difficultés dont ils étaient entourés, quand le derviche se présenta au milieu d'eux.

« L'heure de la victoire, s'écria-t-il, est enfin arrivée ! Allah ordonne que demain matin vous sortiez pour combattre. Je porterai devant vous la bannière sacrée, et je livrerai vos ennemis dans vos mains. Rappelez-vous cependant que vous n'êtes que des instrumens dans la main d'Allah, pour le venger sur les ennemis de la Foi. Partez donc pour le combat avec des cœurs purs, et en vous pardonnant l'un l'autre toutes vos offenses passées; car ceux qui sont charitables pour leurs frères seront victorieux de leurs ennemis. »

Les paroles du derviche furent écoutées avec ravissement. Gibralfaro et l'Alcazaba retentirent aussitôt du bruit des armes. Hamet envoya dans toutes les tours et dans toutes les fortifications

de la ville, et choisit les meilleures troupes et les capitaines les plus distingués pour cet important combat.

Dès le point du jour le bruit se répandit dans la ville que la bannière avait disparu de la tour de Gibralfaro, et tout Malaga se réveilla pour être témoin de la sortie qui devait détruire les incrédules. Hamet descendit de son château-fort, accompagné de son principal capitaine Abraham Zenete, et suivi de ses Gomeres. Le derviche marchait devant, et élevait la bannière blanche, gage sacré de la victoire. La multitude criait : « Allah achbar! » et se prosternait devant la bannière quand elle passait. Hamet lui-même, malgré l'effroi qu'il inspipirait, fut reçu avec des acclamations; car la populace, espérant que son bras allait la délivrer, oubliait tout, si ce n'est sa valeur. Tous les cœurs à Malaga étaient agités à la fois par l'espérance et par la crainte : les vieillards, les femmes, les enfans, tous ceux qui ne sortaient pas pour combattre, montèrent sur les tours, sur les remparts, sur les toits, pour contempler un combat qui devait décider de leur sort.

Avant de sortir de la ville, le derviche s'a-

dressa aux troupes; il leur rappela la sainteté de leur entreprise, et les exhorta à ne pas se rendre indignes de la protection de la bannière sacrée. Elles devaient s'avancer en combattant avec courage et ne donner aucun quartier. La porte fut ensuite ouverte, et le derviche sortit, suivi de l'armée. Ils dirigèrent leur attaque contre les quartiers du maître de Saint-Jacques et du maître de Calatrava; ils tombèrent sur eux d'une manière si imprévue, qu'ils tuèrent et blessèrent un grand nombre d'hommes. Abraham Zenete pénétra dans une des tentes, et vit plusieurs jeunes garçons chrétiens qui se réveillaient en sursaut. Le cœur du Maure fut soudain touché de pitié pour leur jeunesse, ou bien peut-être méprisa-t-il la faiblesse de pareils ennemis. Il les toucha du plat de son épée au lieu de les frapper du tranchant, en leur criant :

« Allez, enfans, allez trouver vos mères ! »

Le fanatique derviche lui reprocha sa clémence.

« Je ne les ai pas tués, répondit Zenete, parce que je ne leur ai pas vu de barbe (1). »

L'alarme fut donnée dans le camp, et les Chrétiens accoururent de tous côtés pour dé-

(1) Cura de los Palacios, ch. 84.

fendre les portes des retranchemens. Don Pedro Puerto Carrero, seigneur de Moguer, et son frère, don Alonze Pacheco, se postèrent dans l'arche de la porte du quartier du maître de Saint-Jacques, et supportèrent tout le poids de la bataille jusqu'à ce qu'ils reçussent des renforts. La porte du quartier du maître de Calatrava fut défendue de la même manière par Lorenzo Suarez de Mendoza. Hamet-el-Zegri fut furieux de se voir ainsi arrêté quand il croyait remporter une victoire miraculeuse. Il recommença l'attaque à plusieurs reprises, espérant de forcer les portes avant que les renforts n'arrivassent. Il combattit avec une ardeur incroyable, mais il fut constamment repoussé. Toutes les fois qu'il revenait à la charge, il trouvait le nombre des ennemis doublé. Les Chrétiens commencèrent en outre à tirer de derrière leurs retranchemens. Les Maures ne pouvaient faire que peu de mal à un ennemi ainsi protégé, tandis que de leur côté ils étaient exposés à tous leurs coups. Les Chrétiens avaient soin de viser les personnages les plus remarquables, qui furent presque tous tués ou blessés. Cependant les Maures, toujours aveuglés par les prédictions du prophète, com-

battirent avec fureur et acharnement. Ils voulaient d'ailleurs venger la perte de leurs chefs. Ils s'élancèrent à une mort certaine en essayant d'escalader les retranchemens ou de forcer les portes, et ils tombèrent sous une grêle de traits, remplissant les fossés de leurs corps mutilés.

Hamet-el-Zegri parcourait en furieux le devant des retranchemens, cherchant une ouverture par laquelle il pût pénétrer dans le camp. Il grinçait des dents en voyant un si grand nombre de ses plus braves guerriers tomber autour de lui. Quant à lui-même, sa vie paraissait enchantée; car quoiqu'il fût sans cesse au plus fort de la mêlée, il ne fut pas même blessé. Se confiant aveuglément dans la promesse de la victoire, il continuait à pousser ses troupes, qui se battaient comme autant de victimes. Le derviche de son côté courait comme un insensé dans les rangs, agitant sa bannière blanche, et excitant les Maures au combat plutôt par des rugissemens que par des cris. Au milieu de son délire, une pierre lancée par une catapulte l'atteignit à la tête, et éparpilla sur le terrain sa cervelle égarée (1).

Quand les Maures virent que leur prophète

(1) Garibay, liv. XVIII, chap. 33.

était tué et sa bannière couchée sur la poussière, le désespoir s'empara d'eux, et ils prirent la fuite en désordre vers la ville. Hamet-el-Zegri essaya de les rallier; mais il était lui-même surpris de la mort du derviche. Il couvrit la retraite de ses troupes en se retournant plusieurs fois sur l'ennemi qui les poursuivait, et rentra ainsi lentement dans la place.

Les habitans de Malaga avaient été témoins en tremblant, du haut de leurs remparts, de ce combat désastreux. Au premier moment, en voyant les sentinelles chrétiennes mises en fuite, ils s'écrièrent :

« Allah nous a donné la victoire! »

Mais leur joie se changea en crainte quand ils virent leurs troupes repoussées dans plusieurs attaques consécutives. Ils voyaient de temps à autre des guerriers distingués tomber frappés à mort, et d'autres qu'on rapportait tout sanglans dans la ville. Lorsqu'à la fin la bannière sacrée cessa de flotter, et que les troupes se mirent à fuir en déroute vers les portes, poursuivis par l'ennemi, l'horreur et le désespoir s'emparèrent du peuple.

Quand Hamet-el-Zegri arriva, il fut accueilli par des lamentations. Les mères de qui les fils

venaient d'être tués lui lançaient des malédictions en le voyant passer; d'autres, dans l'angoisse de leurs cœurs, jetaient devant lui leurs enfans expirans, et criaient :

« Foule-les aux pieds de ton cheval; car nous n'avons pas d'alimens à leur donner, et nous ne pouvons supporter leurs cris. »

Chacun d'une voix unanime l'accusait de tous les maux que souffrait Malaga.

La partie belliqueuse des citoyens, ainsi que plusieurs guerriers des montagnes qui s'étaient réfugiés à Malaga avec leurs femmes et leurs enfans, se joignirent pour lors à la clameur populaire; car leurs cœurs avaient été touchés par les souffrances de leurs familles.

Hamet-el-Zegri sentit l'impossibilité de résister à ce torrent de plaintes, d'imprécations et de reproches. Son ascendant militaire n'existait plus; car la plupart de ses officiers et les plus braves guerriers de sa troupe africaine avaient péri dans cette malheureuse sortie. Il quitta donc la ville dans un morne silence, et l'abandonnant à ses propres ressources, il se retira avec le reste de ses Gomeres dans son château de Gibralfaro.

CHAPITRE LXIV.

Comment la ville de Malaga capitula.

Le peuple de Malaga n'ayant plus rien à craindre de Hamet-el-Zegri et de ses Gomeres, se retourna vers Ali Dordux, le grand négociant, et remit le sort de la ville dans ses mains. Il avait déjà gagné les alcaydes du château des Génois et de la citadelle, et dans la confusion qui avait régné, il s'était assuré de ces importantes forteresses; il se joignit pour lors à l'alfaqui Abraham Alhariz, et à quatre des principaux habitans; et formant avec eux une junte provisoire, il envoya des hérauts aux souverains chrétiens. Il offrait de rendre la ville sous certaines conditions qui assuraient protection aux personnes et aux propriétés des habitans, lesquels devaient avoir la permission

de demeurer comme mudexares ou vassaux tributaires, soit à Malaga, soit partout ailleurs.

Quand ces hérauts arrivèrent au camp, et firent connaître l'objet de leur mission, la colère de Ferdinand s'alluma.

« Retournez auprès de vos concitoyens, leur dit-il, et apprenez-leur que le jour de grâce est passé. Ils ont persisté dans une défense inutile, jusqu'à ce que la seule nécessité les oblige à capituler. Il faut qu'ils se rendent sans conditions, et qu'ils supportent le sort réservé aux vaincus. Ceux qui méritent la mort subiront la mort; ceux qui méritent l'esclavage seront esclaves. »

Cette réponse rigoureuse répandit la consternation parmi le peuple de Malaga; mais Ali Dordux le consola, et se chargea d'aller lui-même implorer des conditions plus favorables. Quand les habitans virent ce grand négociant qui avait tant de pouvoir dans leur ville partant avec ses collègues pour cette ambassade, ils reprirent courage, et se dirent :

« Certes le roi chrétien ne fermera pas l'oreille aux prières d'un homme tel qu'Ali Dordux ! »

Mais Ferdinand ne voulut pas même admettre les envoyés en sa présence.

« Envoyez-les au diable, dit-il avec colère au commandeur de Léon; je ne veux pas les voir : qu'ils retournent dans leur ville. Ils se rendront à discrétion comme des ennemis vaincus (1). »

Afin de donner plus d'énergie à cette réponse, le roi ordonna une décharge générale de toutes les batteries. De grands cris furent poussés dans le camp, et toutes les machines de guerre jouèrent contre les remparts, auxquels elles causèrent un grand dommage.

Ali Dordux et ses collègues revinrent le visage abattu, et purent à peine faire entendre la réponse que le souverain chrétien avait faite, tant était grand le bruit réuni du canon, des murailles qui s'écroulaient, et celui des cris que poussaient les femmes et les enfans. Les citoyens furent à la fois étonnés et effrayés quand ils virent le peu de respect que l'on témoignait au plus important d'entre eux; mais les guerriers qui étaient dans la ville s'écrièrent :

« Quest-ce que ce marchand a de commun avec des hommes de guerre? C'est à nous à nous adresser à l'ennemi, non pas comme d'hum-

(1) Cura de los Palacios, ch. 84.

bles supplians, mais comme des hommes courageux qui ont les armes à la main.

Ils envoyèrent donc encore une députation aux souverains chrétiens, offrant de remettre la ville et tous leurs biens, et de ne conserver que leur liberté personnelle. Ils déclarèrent que si on leur refusait cette condition, ils pendraient au haut des remparts quinze cents prisonniers chrétiens, tant hommes que femmes, qu'ils renfermeraient leurs vieillards, leurs femmes et leurs enfans dans la citadelle, qu'ils mettraient ensuite le feu à la ville, et sortiraient l'épée à la main pour combattre jusqu'au dernier soupir.

« De cette façon, dirent-ils, les souverains espagnols remporteront une sanglante victoire, et la prise de Malaga sera célèbre tant que durera le monde. »

Pendant ce temps, de grandes discussions avaient lieu dans le camp chrétien. Plusieurs des chevaliers étaient exaspérés contre Malaga, à cause de sa longue résistance, qui avait donné lieu à la mort de plusieurs de leurs parens et de leurs camarades les plus chers. Cette ville avait long-temps servi de retraite aux brigands maures, et c'était là que la plupart des guer-

riers pris dans l'Axarquia avaient été exposés en triomphe et vendus comme esclaves. Ils représentèrent en outre qu'il y avait encore plusieurs villes mauresques qu'il faudrait assiéger, et que pour empêcher à l'avenir une résistance opiniâtre, il était indispensable de faire un exemple de Malaga. Ils conseillèrent d'après cela de passer tous les habitans au fil de l'épée (1).

Le cœur plein d'humanité d'Isabelle se révolta contre des conseils aussi sanguinaires. Elle insista pour que le triomphe de leurs armes ne fût pas déshonoré par la cruauté. Mais Ferdinand demeura inflexible sur un point. Il voulut absolument que la ville se rendît à discrétion et sans condition préalable. Le peuple de Malaga s'abandonna pour lors aux plus violens accès de désespoir. D'un côté il voyait la famine et la mort; de l'autre l'esclavage et des chaînes. Ceux qui n'étaient que soldats et qui n'avaient point de famille à protéger, criaient qu'il fallait signaler leur chute par quelque acte mémorable.

« Sacrifions nos captifs chrétiens, et détrui-

(1) Pulgar.

sons-nous après cela nous-mêmes, » disaient les uns.

« Tuons les femmes et les enfans, mettons le feu à la ville, tombons sur le camp chrétien, et mourons les armes à la main, » criaient les autres.

Ali Dordux parvint enfin à se faire entendre au milieu de la clameur générale. Il s'adressa aux principaux habitans et à ceux qui avaient des enfans.

« Que ceux qui vivent par l'épée, meurent par l'épée, dit-il; ce n'est pas à nous à suivre ces conseils effrénés. Qui sait si la vue de nos femmes, de nos filles, de nos enfans innocens, ne réveillera pas quelque étincelle de pitié dans le cœur des souverains chrétiens? On dit que la reine est pleine de miséricorde. »

A ces mots les cœurs des malheureux habitans de Malaga saignèrent pour leurs familles, et ils autorisèrent Ali Dordux à remettre la ville à la merci des souverains castillans.

Le négociant fit alors plusieurs voyages. Il eut des audiences de Ferdinand et d'Isabelle, et il intéressa plusieurs des principaux seigneurs dans sa cause. Il envoya au roi et à la reine de riches présens en marchandises de

l'Orient, en soieries, en étoffes d'or, en bijoux, en pierres précieuses, en épiceries, en parfums et en plusieurs autres objets riches et rares, qu'il avait accumulés par son grand commerce avec l'Orient. Peu à peu il finit par trouver faveur aux yeux des souverains (1). S'apercevant qu'il ne pouvait rien obtenir pour la ville, il commença, en homme prudent et en marchand habile, à négocier pour lui-même et pour ses amis particuliers.

Il représenta que depuis le commencement ils avaient désiré de rendre la ville, mais qu'ils en avaient été empêchés par des hommes belliqueux et puissans, qui les avaient menacés de les faire mourir. Il supplia d'après cela qu'on daignât ne pas les confondre avec les coupables, et qu'on les traitât avec miséricorde.

Les souverains avaient accepté les présens d'Ali Dordux; comment auraient-ils pu demeurer sourds à sa prière? Ils lui accordèrent son pardon ainsi qu'à quarante familles qu'il nomma : il fut convenu qu'elles seraient protégées dans leurs vies et leurs propriétés, et qu'elles auraient la permission de résider à Malaga comme mudexares ou vassaux musul-

(1) Chron. de Valera M. S.

mans, et de suivre leurs occupations accoutumées (1). Ces points étant arrangés, Ali Dordux remit vingt des principaux habitans pour demeurer en ôtages jusqu'à ce que toute la ville fût placée dans la possession des Chrétiens.

Don Gutiere de Cardenas, le plus ancien des commandans de Léon, entra pour lors dans la ville, armé de pied en cap, à cheval, et en prit possession au nom des souverains castillans. Il fut suivi de ses commensaux et des capitaines et chevaliers de l'armée; de sorte qu'au bout de fort peu de temps les étendards de la Croix, de saint Jacques et des souverains catholiques furent arborés sur la principale tour de l'Alcazaba. Quand on distingua ces étendards du camp, la reine, la princesse et les dames de la cour, ainsi que tout le cortége royal, se mirent à genoux, et célébrèrent les louanges de la Sainte Vierge et de saint Jacques pour ce grand triomphe de la Foi, pendant que les évêques, les autres membres du clergé qui étaient présens, et les choristes de la chapelle royale, entonnaient le *Te Deum laudamus* et le *Gloria in excelsis*.

(1) Cura de los Palacios.

CHAPITRE LXV.

Accomplissement de la prophétie du derviche. Sort de Hamet-el-Zegri.

A peine la ville eut-elle été remise, que les malheureux habitans implorèrent la permission d'acheter du pain pour eux et pour leurs enfans, sur les énormes sacs de grains qu'ils avaient tant de fois contemplés avec un œil avide du haut de leurs remparts. Cette grâce leur fut accordée, et ils sortirent avec l'impatience d'hommes affamés. C'était une chose digne de pitié de voir des malheureux se disputer à qui soulagerait le premier les souffrances de sa famille.

C'est ainsi que les prédictions des faux prophètes sont quelquefois vérifiées; mais toujours à la confusion de ceux qui s'y confient. Le né-

éromancien maure avait dit vrai en leur promettant qu'ils mangeraient de ces tas de grains; mais ils en mangèrent dans l'humiliation et la défaite, avec de la douleur et de l'amertume de cœur.

Les sentimens de Hamet-el-Zegri furent sombres et féroces, lorsqu'en jetant les yeux du haut du château de Gibralfaro sur la ville, il vit les légions chrétiennes y entrer, et l'étendard de la Croix remplacer celui du croissant sur la citadelle.

« Le peuple de Malaga, dit-il, s'est fié à un homme de commerce, et il l'a vendu; mais ne souffrons pas qu'on nous livre pieds et poings liés comme une partie du marché. Nous avons encore autour de nous de fortes murailles; et dans nos mains des armes qui ne nous trahiront pas. Combattons jusqu'à ce que nous soyons ensevelis sous la dernière tour écroulée de Gibralfaro, ou bien, nous élançant du sein de ses ruines, portons le carnage parmi les infidèles qui se pressent dans les rues de Malaga! »

Mais il avait beau haranguer ses Gomeres, leur courage était totalement abattu. Ils seraient morts sur la brèche si leur château avait été attaqué; mais les lentes souffrances de la famine

subjuguaient leurs forces sans réveiller leurs passions, et minaient à la fois leurs ames et leurs corps. Ils furent unanimement d'avis qu'il fallait se rendre.

L'esprit altier de Hamet eut bien de la peine à s'abaisser jusqu'à demander une capitulation. Il se flattait pourtant encore que la belle défense qu'il avait faite lui procurerait du respect aux yeux d'un ennemi chevaleresque.

« Ali, dit-il, négocie en marchand; moi je capitulerai en soldat. »

Il envoya en conséquence un héraut à Ferdinand pour lui offrir de remettre le château, mais en demandant un traité séparé. Le souverain castillan lui fit une réponse sévère et laconique.

« Il n'obtiendra d'autres conditions que celles qui ont été accordées à la commune de Malaga. »

Hamet-el-Zegri demeura pendant deux jours, boudant, pour ainsi dire, dans son château, après que les Chrétiens eurent pris possession de la ville; mais enfin les clameurs de ses soldats le forcèrent à se rendre. Quand les tristes débris de cette farouche garnison africaine descendirent de leur forteresse escarpée,

ils étaient à tel point épuisés par les veilles, la famine ou la guerre, quoiqu'ils portassent encore tant de fureur dans leurs yeux, qu'ils ressemblaient plus à des démons qu'à des hommes. Ils furent tous condamnés à l'esclavage, excepté Abrahen Zenete. L'exemple de clémence qu'il avait donné en épargnant les jeunes espagnols lors de la sortie, lui valut des conditions favorables. Les chevaliers espagnols en parlèrent comme d'un acte magnanime, et tous déclarèrent que, quoiqu'il fût Maure par le sang, il possédait le cœur chrétien d'un hidalgo castillan (1).

Quant à Hamet-el-Zegri, lorsqu'on lui demanda ce qui l'avait poussé à tant d'opiniâtreté, il répondit :

« En prenant le commandement, je m'étais engagé à combattre pour la défense de ma religion, de ma ville et de mon souverain, jusqu'à ce que je fusse tué ou fait prisonnier, et si mes hommes avaient voulu me soutenir, je serais mort en combattant, au lieu de me soumettre ainsi lâchement, sans armes à la main. »

Sa défense cruelle et obstinée, contraire

(1) Cura de los Palacios, chap. 84.

même aux règles de la guerre, du moment où il n'avait plus de secours à espérer, fut punie comme elle le méritait. Le roi Ferdinand le fit charger de chaînes et jeter dans un cachot (1).

(1) Pulgar, *Cronica*.

CHAPITRE LXVI.

Comment les souverains castillans prirent possession de la ville de Malaga, et comment le roi Ferdinand fit preuve d'habileté en traitant avec les habitans pour leur rançon.

Un des premiers soins des vainqueurs, en entrant à Malaga, fut de chercher les captifs chrétiens. On en trouva seize cents, tant hommes que femmes, parmi lesquels il y avait des personnes de distinction. Dans le nombre il s'en trouvait qui étaient prisonniers depuis dix, quinze et vingt ans. Les uns avaient été au service des Maures, d'autres avaient été employés aux travaux publics, et d'autres encore avaient langui dans les cachots. Des préparatifs furent faits pour célébrer leur délivrance comme un triomphe chrétien. Une tente fut dressée non loin de la ville, dans laquelle on plaça un autel et toutes

les décorations d'une chapelle. Le roi et la reine y allèrent et attendirent l'arrivée des esclaves chrétiens. Ils s'assemblèrent dans la ville, et se rendirent à la tente dans une triste procession. Plusieurs d'entre eux avaient encore les fers aux pieds et aux mains. Ils étaient consumés par la faim; leurs cheveux et leur barbe étaient touffus et en désordre, et leurs visages pâles et hagards, par suite de leur longue captivité. Quand ils se virent rendus à la liberté et entourés de leurs compatriotes, les uns jetèrent autour d'eux des regards égarés, comme dans un songe, d'autres se livrèrent à des transports insensés; mais la plupart pleurèrent de joie. Tous les spectateurs furent émus jusqu'aux larmes. Quand la procession arriva à la porte dite de Grenade, elle fut reçue par une grande multitude venue du camp avec des croix et des guidons, et qui se retourna ensuite et suivit les captifs en chantant des hymnes de louanges et d'actions de grâce. Quand ils furent en présence du roi et de la reine, ils se jetèrent à genoux et voulurent leur baiser les pieds, comme à leurs sauveurs et à leurs libérateurs; mais les souverains ne leur permirent pas de s'humilier ainsi et leur tendirent gracieusement la main.

Les captifs se prosternèrent après cela devant l'autel, et toutes les personnes présentes se joignirent à eux pour remercier Dieu de les avoir délivrés d'un si cruel esclavage. On ôta ensuite leurs chaînes par ordre du roi et de la reine; ils furent vêtus proprement, et on leur présenta des alimens. Quand ils se furent rafraîchis et qu'ils eurent repris des forces, ils reçurent de l'argent ainsi que tous les objets nécessaires à leur voyage, et ils se mirent gaiement en route pour leurs foyers.

Un spectacle bien différent se passa peu de temps après dans la ville. On y trouva par hasard douze de ces renégats qui avaient déserté aux Maures et qui leur avaient porté des nouvelles du siége. Une punition barbare leur fut infligée : elle était, dit-on, empruntée aux Maures et particulièrement en usage dans ces guerres. On les attacha à des pieux, dans une place publique, et des cavaliers montrèrent leur adresse en les perçant de roseaux pointus qu'ils leur lançaient en passant, pendant qu'ils galopaient à toute bride devant eux. On continua ce jeu jusqu'à ce qu'ils expirassent sous les traits. Plusieurs Maures apostats qui, après avoir embrassé le christianisme, étaient retour-

bés dans leur première erreur, et qui avaient cherché à Malaga un refuge contre la vengeance de l'inquisition, furent publiquement brûlés.

Quand la ville fut purifiée des souillures et des mauvaises odeurs qu'elle avait contractées pendant le siége, les évêques et le reste du clergé qui avaient accompagné la cour, ainsi que le chœur de la chapelle royale, se rendirent en procession dans la principale mosquée, qui fut consacrée sous l'invocation de Sainte-Marie-de-l'Incarnation. Cela fait, le roi et la reine entrèrent dans la ville avec le grand cardinal d'Espagne et les principaux nobles et chevaliers de l'armée, pour assister à la célébration d'une messe solennelle. L'église fut ensuite élevée au rang de cathédrale, et Malaga devint un évêché, dans le diocèse duquel plusieurs des villes voisines furent comprises. La reine fixa sa résidence dans l'Alcazaba, d'où la perspective s'étendait sur toute la ville, mais le roi se logea au château militaire de Gibralfaro.

Le point dont on s'occupa après cela fut de savoir ce que l'on ferait des prisonniers maures. Tous ceux qui étaient étrangers à la ville, soit qu'ils y eussent cherché un refuge, soit qu'ils

y fussent entrés pour contribuer à sa défense, furent sans hésitation considérés comme esclaves. On les partagea en trois lots. L'un fut mis à part pour le service de Dieu, c'est-à-dire pour racheter des esclaves, soit dans le royaume de Grenade, soit en Afrique; le second fut partagé entre ceux qui avaient coopéré au siége, tant à l'armée que dans le cabinet, chacun selon son rang; et le troisième fut destiné à défrayer, par le prix que l'on tirerait de sa vente, les grandes dépenses faites pour la réduction de la place. Cent Gomeres furent envoyés en présent au pape Innocent VIII. Ils furent menés en triomphe dans les rues de Rome, et plus tard convertis au christianisme. Cinquante jeunes filles maures furent offertes à la reine Jeanne de Naples, sœur du roi Ferdinand, et trente à la reine de Portugal. Isabelle en donna d'autres aux dames de sa maison et à celles des nobles familles d'Espagne.

Parmi les habitans de Malaga se trouvaient quatre cent cinquante juifs maures, qui parlaient la langue arabe et qui étaient vêtus à la manière des Maures. Leur rançon fut réglée par un juif opulent de Castille, fermier général des revenus que la couronne tirait des juifs d'Es-

pagne. Il promit de payer, à une époque fixée, vingt mille doublons ou pistoles d'or, l'argent et les bijoux appartenant aux captifs étant pris en déduction de cette somme. Ils furent embarqués sur deux galères armées.

Quant à la grande masse de la population maure, elle supplia qu'on voulût bien ne pas la vendre et la disperser; mais qu'on lui permît de se racheter par une somme payée dans certains termes. Ferdinand prit à cet égard l'avis de ses plus habiles conseillers. Ceux-ci lui dirent : Si vous leur montrez la perspective d'une captivité sans espoir, les infidèles jetteront leur or et leurs bijoux dans les puits, et vous perdrez la plus grande partie des dépouilles, au lieu que si vous fixez une proportion générale pour la rançon, et si vous acceptez leur argent et leurs bijoux en déduction de la somme, rien ne sera détruit. Le roi trouva cet avis bon, et il fut décidé que tous les habitans pourraient se racheter sur le pied de trente doublons ou pistoles d'or par tête, hommes ou femmes, grands ou petits; que tout leur or, leurs bijoux et les autres objets précieux qu'ils possédaient seraient reçus immédiatement en déduction du montant général, et que le reste

devait être payé dans huit mois. Si quelque personne alors vivante venait à mourir dans l'intervalle, sa rançon n'en serait pas moins due. Si le tout n'était pas acquitté à l'expiration des huit mois, ils devaient être tous considérés et traités comme esclaves.

Les infortunés Maures étaient trop heureux de pouvoir se leurrer de l'espoir d'une liberté future, et ils accédèrent à ces dures conditions. Les précautions les plus rigoureuses furent prises pour les leur faire exécuter sans rémission. On fit le recensement des habitans par maisons et par familles, et leurs noms furent mis par écrit. Leurs effets les plus précieux furent réunis par paquets, cachetés et marqués du nom de leurs propriétaires. Il leur fut enjoint de les porter dans certaines vastes *corrades* ou cours fermées, attenantes à l'Alcazaba, et entourées de murs élevés, avec des tours. C'était là qu'on avait autrefois conduit les troupes de captifs chrétiens, qui y avaient été gardés jusqu'au moment de les exposer en vente au marché. Les Maures furent obligés de quitter leurs maisons un à un. Tout leur argent, leurs colliers, bracelets et anneaux de jambe d'or, leurs perles, leurs coraux, leurs

pierres précieuses, tout leur fut enlevé sur le seuil de la porte, et leurs personnes furent rigoureusement fouillées, afin que l'on pût être assuré qu'ils ne cachaient rien.

Ce fut alors que l'on vit des vieillards, de faibles femmes et des filles innocentes, souvent d'une haute naissance et d'un rang honorable, traversant les rues, pesamment chargés, pour se rendre vers l'Alcazaba. En quittant leurs maisons, ils se frappaient la poitrine, se tordaient les mains, et levaient au ciel des yeux où se peignaient leurs angoisses. Voici quelles étaient, dit-on, les plaintes qu'ils exprimèrent :

« O Malaga ! ville célèbre et magnifique ! où est maintenant la force de tes châteaux ? où est la grandeur de tes tours ? à quoi t'ont servi tes murailles qui n'ont pu protéger tes enfans ? Vois-les chassés de leurs agréables demeures, condamnés à traîner une vie d'esclavage dans un pays étranger, et à mourir loin des foyers où ils ont passé leur enfance ! Que deviendront tes vieillards et tes matrones, quand leurs cheveux blancs n'obtiendront plus de respect ? Que deviendront tes vierges élevées avec tant de délicatesse, objets de si tendres soins, quand elles se verront réduites à une servitude dure et hu-

miliante? Vois tes familles naguère heureuses, maintenant éparses pour ne plus se réunir! Les fils sont séparés de leurs pères, les maris de leurs femmes, les enfans nouveaux nés de leurs mères. Ils pleureront les uns sur les autres dans des climats lointains, et leurs plaintes deviendront des sujets de railleries pour l'étranger. O Malaga! ô notre ville natale! Qui peut contempler ta désolation, et ne pas verser des pleurs d'amertume (1)? »

Quand Malaga fut mise entièrement en sûreté, on envoya un détachement contre les deux forteresses, situées près de la mer, et appelées Mexac et Osuna. Elles avaient fréquemment harassé le camp chrétien. Les habitans furent menacés de l'épée, à moins qu'ils ne se rendissent sur-le-champ. Ils demandèrent les mêmes conditions qui avaient été accordées à Malaga, croyant que les habitans de cette ville avaient obtenu la liberté de leurs personnes et la conservation de leurs biens. On ne fit pas de difficulté d'accéder à leur proposition. Ils furent transférés à Malaga avec toutes leurs richesses, et leur consternation fut extrême en se voyant captifs. Ils furent renfer-

(1) Pulgar.

més dans l'Alcazaba, et ils partagèrent le sort du peuple de Malaga.

Les malheureux captifs demeurèrent ainsi entassés dans les cours de l'Alcazaba, comme des moutons dans un parc, jusqu'à ce qu'on pût les envoyer par terre et par mer à Séville. Ils furent ensuite distribués dans la ville et dans les campagnes, chaque famille chrétienne en eut un ou davantage à nourrir comme serviteurs, jusqu'à l'expiration du terme fixé pour le paiement du restant de la rançon. Ils avaient obtenu que plusieurs d'entre eux pussent parcourir les villes mauresques du royaume de Grenade, faisant des collectes pour les aider à racheter leur liberté; mais ces villes étaient trop appauvries par la guerre, et trop préoccupées de leurs propres malheurs pour leur prêter une oreille favorable. Le temps arriva donc, et la rançon n'étant point payée, tous les captifs de Malaga, au nombre de onze mille, selon les uns, et de quinze mille, selon les autres, demeurèrent en esclavage.

CHAPITRE LXVII.

Comment le roi Ferdinand se prépara à porter la guerre dans une partie différente du territoire maure.

La partie occidentale du royaume de Grenade se trouva par là tout entière dans les mains des Chrétiens. Le port de Malaga était pris. Les féroces et belliqueux habitans de la Serrania de Ronda et des autres forteresses des montagnes étaient désarmés, et réduits à un vasselage paisible et laborieux. Leurs remparts orgueilleux, qui avaient si long-temps répandu l'effroi dans les vallées de l'Andalousie, déployaient alors les étendards de Castille et d'Arragon. Les tours de garde, du haut desquelles les infidèles tenaient un œil perçant attaché sur le territoire chrétien, étaient dé-

mantelées, ou bien avaient reçu des garnisons catholiques. Une circonstance qui servit encore à signaler et à sanctifier ce triomphe, ce fut de voir s'élever de tous côtés des couvens et des monastères, emblèmes de l'autorité ecclésiastique, forteresses de la Foi, remplies d'une armée spirituelle de religieux de tous les ordres. La sainte mélodie des cloches chrétiennes retentit de nouveau dans les montagnes, appelant à matines, ou sonnant l'*Angelus* et les vêpres.

Pendant que cette partie du royaume était ainsi soumise par les armes chrétiennes, le centre, composé de la ville de Grenade et de ses alentours, était tenu en fief de la couronne de Castille par Boabdil-el-Chico.

Ce malheureux prince ne perdait aucune occasion de se concilier la faveur des conquérans de son pays, par des actes d'hommage et par des sermens qui sans doute étaient étrangers à son cœur. A peine eut-il appris la prise de Malaga, qu'il envoya complimenter les souverains catholiques et leur offrir des présens de chevaux richement caparaçonnés pour le roi, de draps d'or précieux et de parfums de l'Orient pour la reine. Ses complimens et ses pré-

sens furent reçus de la manière la plus gracieuse, et ce prince imprévoyant, aveuglé par la modération momentanée et politique de Ferdinand, croyait fermement qu'il s'assurait l'amitié durable de ce monarque.

En attendant, la conduite de Boabdil eut quelques avantages passagers et superficiels. La partie du territoire maure soumise à son autorité immédiate jouit d'un moment de répit au milieu des calamités de la guerre. Le laboureur cultiva en paix ses fertiles plaines, et la Vega de Grenade fleurit de nouveau comme une rose. Les marchands se livrèrent à un commerce lucratif, et les portes de la ville furent encombrées de bêtes de somme, lui apportant les plus riches produits de tous les climats. Mais tandis que le peuple de Grenade se réjouissait de voir ses champs cultivés et ses marchés fréquentés, il méprisait en secret la politique qui lui procurait ces avantages, et regardait Boabdil comme un apostat et un incrédule.

Muley-Abdallah-el-Zagal était alors le seul espoir de la partie non conquise du royaume. Tous les Maures de qui les malheurs n'avaient point entièrement abattu le courage, louaient

la valeur du vieux monarque, sa constance dans sa foi, et offraient des vœux au Ciel pour le succès de ses armes.

Quoiqu'El Zagal ne fût pas assis sur le trône de l'Alhambra, il régnait encore sur un pays plus vaste que son neveu. Ses États s'étendaient depuis la frontière de Jaën, le long de celles de Murcie, jusqu'à la mer Méditerranée, et arrivaient jusqu'au centre du royaume. Au nord-est il tenait les villes de Baza et de Guadix, situées dans des régions fertiles. Il possédait l'important port de mer d'Almeria, qui rivalisa pendant quelque temps avec Grenade pour la richesse et la population. Son autorité s'étendait encore sur une grande partie des monts Alpuxarras, qui traversent le royaume, et dont des branches se développent du côté de l'Orient vers la mer. Cette région montagneuse était à la fois une source de richesses et de pouvoir. S'élevant jusqu'aux nuages, elle semblait défier toute attaque, tandis qu'elle renfermait dans son sauvage sein des vallées délicieuses, où régnaient la plus heureuse température et la plus abondante fertilité. Les sources fraîches, les ruisseaux limpides qui sortaient en bouillonnant de toutes les parties

des montagnes, et les nombreuses rivières que la Sierra-Nevada remplissait d'eau pendant toute l'année, répandaient une verdure perpétuelle sur les coteaux, et rassemblant leurs flots argentés dans les vallées, serpentaient au milieu de plants de mûriers, de bosquets d'orangers, de citronniers, d'amandiers, de figuiers et de grenadiers. C'était là que se recueillait la plus belle soie de l'Espagne, qui donnait de l'emploi à des milliers de manufactures. Les côtes brûlées par le soleil étaient couvertes de vignobles. Les herbages abondans des ravins et les riches pâturages des vallées nourrissaient d'innombrables troupeaux. Il n'y avait pas jusqu'aux rochers arides dont les monts étaient couronnés, qui n'eussent aussi leurs richesses, par les mines de métaux divers que l'on y trouvait. En un mot, les montagnes des Alpuxarras avaient de tout temps été la principale source de revenu pour les rois de Grenade. Leurs habitans d'ailleurs étaient fiers et belliqueux, et une parole du souverain suffisait pour tirer soixante mille combattans de leurs rochers.

Tels étaient les riches, mais sauvages débris de l'empire soumis à l'autorité du vieux mo-

narque guerrier El Zagal. Les barrières des montagnes qui le fermaient l'avaient jusqu'alors protégé contre les ravages de la guerre, et El Zagal se préparait, en renforçant toutes les positions et toutes les places, à combattre vigoureusement pour sa conservation.

Les souverains catholiques virent que de nouveaux travaux et de nouvelles peines les attendaient. Il fallait porter la guerre dans une autre région, ce qui les obligerait à faire de grandes dépenses et rendrait nécessaire d'imaginer de nouveaux moyens pour remplir leurs trésors. En attendant, comme c'était une guerre sainte, et qui contribuait grandement à la prospérité de l'Église, le clergé se montra plein de zèle, et fournit des sommes immenses et de grands corps de troupes. Un fonds pieux fut aussi le premier fruit de l'institution du saint office.

Il y avait à cette époque plusieurs familles riches et considérées dans les royaumes d'Arragon et de Valence, et dans la principauté de Catalogne, dont les ancêtres avaient été des juifs, mais qui s'étaient convertis au christianisme. Malgré la piété extérieure de ces familles, on supposa, et l'on eut bientôt de grands

motifs de soupçonner que beaucoup d'entre elles étaient en secret attachées au judaïsme. On assurait même qu'il y en avait qui pratiquaient en secret le rites judaïques.

Le monarque catholique avait une juste horreur pour toute espèce d'hérésie, et un zèle fervent pour la Foi. Il ordonna en conséquence qu'une recherche scrupuleuse fût faite de la conduite de ces faux chrétiens. Des inquisiteurs furent envoyés à cet effet dans les provinces, et ils procédèrent avec leur zèle accoutumé. Le résultat en fut que plusieurs familles furent convaincues d'avoir apostasié de la foi chrétienne, et quelques unes de judaïser en secret. Celles qui eurent assez de repentir et de prévoyance pour se réformer à temps, furent de nouveau reçues dans le giron de l'Église, après avoir été condamnées à des pénitences sévères et à des amendes considérables; d'autres furent brûlées dans des *auto da fé* pour l'édification du public, et leurs propriétés furent confisquées pour le bien de l'État.

Ces juifs étant fort riches, et ayant une passion héréditaire pour les bijoux, on trouva chez eux une grande quantité d'or, d'argent, de bagues, de bracelets, de colliers de perles, de

corail, et de pierres précieuses. Ces trésors étaient faciles à transporter, et singulièrement bien adaptés aux besoins de la guerre. Ce fut ainsi que ces apostats, grâces aux voies merveilleuses de la Providence, contribuèrent eux-mêmes au succès de la cause qu'ils avaient si indignement abandonnée et trahie; leurs richesses impures furent sanctifiées par l'emploi qu'elles reçurent pour le service du Ciel et de la couronne, dans cette sainte croisade contre les infidèles.

Il est pourtant juste d'ajouter que ces pieux expédiens du fisc rencontrèrent quelque opposition de la part de la reine Isabelle. Son œil découvrit que beaucoup d'injustices avaient été commises sous le voile du zèle pour la religion, et que plusieurs personnes innocentes avaient été accusées d'apostasie par de faux témoins, soit par inimitié, soit afin de s'emparer de leurs richesses. Elle fit faire d'après cela un examen des procédures; et il y eut beaucoup d'arrêts cassés, à la suite desquels les témoins subornés furent punis en proportion de leurs crimes (1).

(1) Pulgar, part. III, ch. 100.

CHAPITRE LXVIII.

Comment le roi Ferdinand envahit la partie orientale du royaume de Grenade, et comment il fut reçu par El Zagal.

Muley-Abdallah-el-Zagal était le mahométan le plus chargé de venin de tout le pays des Maures. Aucun n'opposa jamais une obstination plus païenne ou plus diabolique aux saintes conquêtes de la Croix ou de l'épée.

El Zagal sentit que quelque acte de vigueur était nécessaire pour augmenter sa popularité, et il jugea qu'une incursion heureuse sur le territoire chrétien serait le meilleur moyen qu'il pourrait prendre pour y parvenir : les Maures aimaient les expéditions de ce genre. Ils préféraient le butin arraché aux Chrétiens dans un combat sanglant et opiniâtre, aux pro-

fits sûrs et tranquilles que l'on retire du commerce.

Une imprévoyante sécurité régnait à cette époque le long de la frontière de Jaën. Les alcaydes des forteresses chrétiennes se fiaient à l'amitié de Boabdil-el-Chico, et ils croyaient son oncle trop éloigné et trop occupé de ses propres embarras pour songer à les molester. Tout à coup El Zagal sortit de Guadix avec une troupe d'élite, traversa rapidement les montagnes qui s'étendent derrière Grenade, et tomba comme la foudre sur les territoires des environs d'Alcala-la-Réal.

Avant que l'alarme pût se répandre et que les habitans des frontières pussent se rassembler, il parcourut le pays dans sa marche destructive, saccageant et brûlant les villages, enlevant les troupeaux et emmenant de nombreux captifs. Les guerriers des frontières se réunirent, mais El Zagal était déjà de retour dans ses montagnes; il rentra dans les portes de Guadix en triomphe, avec une armée chargée de dépouilles chrétiennes, et suivie d'un immense butin. C'était ainsi qu'El Zagal se préparait à l'invasion qu'il attendait de la part du roi chrétien; il animait l'esprit

guerrier de son peuple, et se procurait à lui-même une popularité passagère.

Le roi Ferdinand rassembla son armée à Murcie dans le printemps de 1488. Il quitta cette ville le 5 juin, avec un camp volant de quatre mille cavaliers et de quatorze mille fantassins. Le marquis de Cadix commandait l'avant-garde avec l'adelantado de Murcie. L'armée entra dans le pays des Maures par les côtes de la mer, répandant l'effroi de toutes parts. Elle n'avait qu'à se présenter pour que les villes se rendissent sans coup férir; telle était la terreur qu'inspirait le récit des maux qui avaient désolé la frontière opposée. Ce fut ainsi que Vera, Vélez-el-Rubico, Vélez-el-Blanco, et soixante villes, plus ou moins considérables, cédèrent à la première sommation.

Ce ne fut qu'aux approches d'Almeria que l'armée commença à éprouver quelque résistance. Cette ville importante avait pour gouverneur le prince Zelim, parent d'El Zagal. Il conduisit bravement ses Maures à la rencontre de l'ennemi, et engagea des combats très-vifs avec l'avant-garde dans les jardins qui entouraient la ville. Le roi Ferdinand étant arrivé avec le gros de son armée, rappela les tirail-

leurs. Il reconnut que ses forces n'étaient pas suffisantes pour attaquer la ville : il se contenta donc d'en examiner les environs; et réservant le siége pour une autre campagne, il se retira avec son armée et marcha vers Baza.

Le vieux guerrier El Zagal était lui-même à Baza avec une puissante garnison. Plein de confiance dans la force de la place, il se réjouit en apprenant que le roi chrétien approchait.

Dans la vallée, en face de Baza, règne une longue suite de jardins qui offrent l'aspect d'un bosquet continuel, coupés par des ruisseaux et des canaux. Il cacha dans ce lieu une troupe considérable d'arquebusiers et d'arbalétriers qu'il y mit en embuscade. L'avant-garde de l'armée chrétienne s'avançait gaîment dans la vallée, au son du tambour et de la trompette, et conduite par le marquis de Cadix et l'adelantado de Murcie. Quand ils approchèrent, El Zagal sortit avec de la cavalerie et de l'infanterie, les attaqua et combattit pendant quelque temps avec beaucoup de vigueur. Puis se retirant peu à peu comme s'il eût cédé à des forces supérieures, il attira les Chrétiens triomphans au milieu des jardins. Alors les Maures

qui étaient en embuscade sortirent tout à coup de l'endroit où ils étaient cachés, et commencèrent un feu si terrible sur le flanc et les derrières des Chrétiens, qu'il y en eut un grand nombre de tués, et que la confusion se mit dans le reste. Le roi Ferdinand n'arriva que pour voir la triste position de ses troupes, et il fit donner à l'avant-garde le signal de la retraite.

El Zagal ne permit pourtant pas à l'ennemi de se retirer tranquillement. Il fit venir des troupes fraîches, et tombant sur ses derrières avec de sauvages cris de triomphe, il le poussa devant lui avec un carnage affreux. L'ancien cri de guerre : « El Zagal ! El Zagal ! » fut encore vociféré par les Maures et répété avec transport du haut des remparts de la ville. Les Chrétiens furent pendant quelque temps en danger d'être mis dans une déroute complète, quand par bonheur l'adelantado de Murcie se jeta avec un détachement considérable entre les troupes qui se retiraient et celles qui les poursuivaient, ce qui donna aux premières le temps de se rallier. Les Maures furent pour lors si vigoureusement attaqués à leur tour, qu'ils renoncèrent à un combat si inégal, et se retirèrent lentement dans la ville. Plusieurs vail-

lans chevaliers furent tués dans cette affaire. Dans ce nombre on compta don Philippe d'Arragon, maître de la chevalerie de Saint-George de Montesor. C'était le fils naturel du frère illégitime du roi don Carlos, et il fut fort regretté de Ferdinand. Il avait été précédemment archevêque de Palerme; mais il avait quitté la mitre pour le casque, et il gagna une glorieuse couronne de martyr en succombant dans cette sainte guerre.

La manière dont l'avant-garde espagnole avait été reçue par le vieux guerrier El Zagal, engagea Ferdinand à s'arrêter. Il campa sur les bords de la rivière de Guadalentin, et commença à réfléchir s'il avait fait sagement d'entreprendre cette campagne avec des forces si peu considérables. Ses succès passés lui avaient inspiré une trop grande confiance. El Zagal lui rendit la prudence naturelle à son caractère. Il reconnut que le vieux guerrier était trop fortement établi à Baza pour pouvoir être délogé autrement que par une puissante armée et une nombreuse artillerie de siége. Il craignit que, s'il persistait en ce moment dans ses projets, son armée n'éprouvât quelque désastre, soit par les entreprises de l'ennemi, soit par

une maladie contagieuse qui régnait en diverses parties du pays.

Ferdinand se retira donc de devant Baza, comme il l'avait fait, dans une précédente occasion, de devant Loxa, devenu plus sage par la leçon qu'il avait reçue, mais sans éprouver de reconnaissance pour celui qui la lui avait donnée, et avec la ferme détermination de se venger de son maître.

Il prit donc des mesures pour la sûreté des places dont il s'était emparé pendant cette campagne; il y mit de fortes garnisons, bien armées et bien approvisionnées. Il recommanda à leurs alcaydes d'être vigilans et de ne laisser aucun repos à l'ennemi. La frontière tout entière fut placée sous le commandement du brave Luis-Fernandez Puerto-Carrero; et, comme il était évident, d'après le caractère belliqueux d'El Zagal, qu'il y aurait de quoi signaler son activité dans ce service, une foule d'hidalgos et de jeunes chevaliers, avides de distinctions, restèrent avec Puerto-Carrero.

Toutes ces dispositions ayant été prises, le roi Ferdinand termina la campagne équivoque de cette année, non point comme précédemment par son retour triomphant à la tête de

son armée, dans quelque ville importante de ses États, mais par le licenciement de ses troupes et un pèlerinage à la croix de Caravaca.

CHAPITRE LXIX.

Comment les Maures firent diverses entreprises contre les Chrétiens.

Pendant que le pieux roi Ferdinand s'humiliait devant la Croix, et priait dévotement pour la destruction de ses ennemis, le féroce païen El Zagal, ne se fiant que sur son bras de chair et sur son épée de fer, poursuivait ses outrages diaboliques contre les Chrétiens. A peine l'armée espagnole eut-elle été licenciée, qu'El Zagal sortit de sa forte retraite, et porta le fer et la flamme dans toute la partie du pays qui s'était soumise au joug espagnol. Le château de Nixar, étant négligemment gardé, fut pris par surprise et sa garnison passée au fil de l'épée. Le vieux guerrier parcourut les frontières avec une fureur sanguinaire, attaquant les con-

vois, tuant, blessant, faisant des prisonniers, et tombant sur les Chrétiens partout où ils n'étaient pas sur leurs gardés.

L'alcayde de la forteresse de Callar se fiant à la force de ses remparts et de ses tours, ainsi qu'à la difficulté de sa position, au sommet d'une montagne élevée et entourée de précipices, eut l'imprudence de s'absenter de son poste. Le vigilant El Zagal parut soudain devant la place, avec des forces considérables. Il livra un assaut à la ville, y pénétra, combattit les Chrétiens dans les rues et les repoussa avec une perte considérable jusque dans la citadelle. Là un capitaine à cheveux gris, nommé Juan d'Avalos, se chargea du commandement et fit une défense opiniâtre. Ni la multitude des ennemis ni la véhémence de leur attaque, bien que dirigés par le terrible El Zagal lui-même, ne purent ébranler la constance de ce vieux et intrépide soldat.

Les Maures, ayant miné les remparts extérieurs et une des tours de la forteresse, parvinrent dans la première cour. Le capitaine garnit de troupes le sommet de ses tours et versa sur les assaillans de la poix bouillante, des flèches, des pierres et toutes sortes d'armes de trait. Les

Maures furent forcés d'abandonner la cour; mais, ayant reçu des renforts, ils revinrent à la charge. Le combat se prolongea pendant cinq jours. Les Chrétiens étaient presque épuisés; mais ils furent soutenus par les encouragemens de leur vieil alcayde, et d'ailleurs ils craignaient qu'El Zagal ne les fît mourir, s'ils se rendaient. A la fin, l'approche de forces considérables sous les ordres de Puerto-Carrero les délivra de ce péril imminent. El Zagal renonça à l'attaque; mais, furieux d'avoir été trompé dans ses espérances, il mit le feu à la ville avant de rentrer dans sa retraite de Guadix.

L'exemple d'El Zagal excita le zèle de ses partisans. Deux fiers alcaydes maures, Ali-Altar et Yza-Altar, qui commandaient dans les forteresses d'Alhenden et de Salobrenna, dévastèrent le pays des sujets de Boabdil, ainsi que les places qui s'étaient depuis peu rendues aux Chrétiens. Ils emportèrent les troupeaux, firent des prisonniers et harassèrent toute la frontière nouvellement conquise.

Les Maures d'Almeria, de Tavernas et de Purchena firent aussi des incursions en Murcie, et portèrent le fer et la flamme dans ses plus fertiles régions, pendant que sur la frontière op-

posée, au milieu des sauvages vallées et des âpres retraites de la Sierra Bermeja ou montagnes rouges, plusieurs Maures qui s'étaient soumis reprenaient les armes. Le marquis de Cadix, par sa vigilance, réprima à temps la rébellion de la ville de Gaussen, située sur un pic élevé voisin des nuages; mais d'autres Maures se fortifièrent dans des tours et des châteaux, habités seulement par des guerriers, d'où ils firent une guerre continuelle de maraude et de déprédation. Ils descendaient subitement dans les vallées, et emportaient des troupeaux et toute sorte de butin dans leurs repaires d'aigles, où il était dangereux et inutile de les suivre.

De terribles inondations et tempêtes régnèrent vers cette époque dans les royaumes de Castille et d'Arragon. On eût dit que les écluses du ciel s'étaient ouvertes de nouveau et qu'un second déluge allait couvrir la face de la nature. Les nuages s'ouvraient comme des cataractes sur la terre; des torrens descendaient des montagnes et inondaient les vallées. Des ruisseaux devenaient des rivières terribles; les fondations des maisons furent ébranlées; des moulins furent entraînés par les eaux qui les faisaient tourner; les bergers effrayés voyaient

leurs troupeaux périr au sein des pâturages, et étaient obligés de chercher un asile dans les tours et dans les lieux élevés. Le Guadalquivir ressembla pendant quelque temps à une mer mugissante et en fureur. Il se déborda, couvrit l'immense plaine de la Tablada et remplit d'effroi la belle ville de Séville.

Un vaste nuage noir couvrait le pays, accompagné d'ouragans et de tremblemens de terre. Les toits des maisons furent enlevés, les remparts des forteresses furent ébranlés et les tours les plus solides résistèrent à peine. Des vaisseaux à l'ancre furent jetés sur la côte ou engloutis dans les flots. D'autres qui étaient à la voile furent balancés sur des vagues énormes, brisés en mille pièces et leurs restes éparpillés au vent.

La perte fut incalculable et la terreur impossible à décrire dans tous les lieux où passa ce nuage qui laissa une longue trace de désolation sur la terre et sur la mer.

Il y eut des gens timides qui regardèrent ce grand tumulte des élémens comme un événement miraculeux et contraire au cours ordinaire de la nature. Dans la faiblesse de leurs craintes, ils crurent y voir une liaison avec les

troubles dont nous avons parlé, et les regardèrent comme l'annonce de quelque grande calamité qu'allait occasioner la violence du sanguinaire El Zagal et de ses féroces partisans.

CHAPITRE LXX.

Comment le roi Ferdinand se prépara à mettre le siége devant Baza, et comment la ville se prépara à la défense.

L'HIVER orageux de 1489 avançait; mais les fortes pluies avaient détérioré les routes, les ruisseaux des montagnes étaient devenus des torrens fougueux, et les rivières, naguère paisibles et peu profondes, roulaient des eaux rapides, turbulentes et dangereuses. Les troupes chrétiennes avaient reçu l'ordre de se rassembler dès l'entrée du printemps dans la ville de Jaën, mais elles arrivaient lentement au lieu du rendez-vous. Elles s'embarrassaient dans les défilés fangeux des montagnes, ou demeuraient arrêtées sur les bords de rivières impossibles à franchir. Le mois de mai tira à

sa fin avant qu'elles fussent réunies en assez grand nombre pour oser entreprendre l'invasion projetée. Mais à la fin une superbe armée de treize mille hommes de cavalerie et de quarante mille d'infanterie passa gaîment les frontières. La reine demeura dans la ville de Jaën avec le prince royal et les princesses ses enfans; elle était accompagnée et soutenue par le vénérable cardinal d'Espagne et par les illustres prélats qui assistèrent à ses conseils pendant tout le cours de cette sainte guerre. Le plan du roi Ferdinand était de mettre le siége devant la ville de Baza, clé des possessions qui restaient au Maure. Cette importante forteresse étant prise, Guadix et Almeria ne pourraient manquer de suivre bientôt, et leur perte mettrait fin à la puissance d'El Zagal.

A mesure que le roi catholique avançait, il était obligé de s'assurer des divers châteaux et forts des environs de Baza qui auraient pu harasser son armée. Il y en eut qui firent une résistance opiniâtre, et particulièrement la ville de Cuxar. Les Chrétiens assaillirent les remparts avec diverses machines de guerre, afin de les saper et de les renverser. Le brave alcayde Hubec Adalgar opposa la force à la force,

et les machines aux machines. Il garnit ses tours de ses plus braves guerriers, qui firent pleuvoir sur l'ennemi une grêle de fer. Il attacha des chaudières ensemble par de fortes chaînes, et lança par leur moyen sur les machines de bois des assaillans, du feu qui les consuma, ainsi que ceux qui les dirigaient. Le siége dura plusieurs jours. La bravoure de l'alcayde ne put sauver la forteresse, mais lui procura des conditions honorables. Ferdinand permit à la garnison et aux habitans de se retirer avec leurs effets à Baza, et le vaillant Hubec Adalgar se mit en marche pour cette ville à la tête des faibles restes de la garnison.

Les retards que ces diverses circonstances avaient occasionés à l'armée espagnole, avaient été bien mis à profit par le vieux maure El Zagal. Il sentait qu'il jouait sa dernière partie, et que cette campagne devait décider s'il resterait roi ou s'il deviendrait simple vassal.

El Zagal était à Guadix, à quelques lieues seulement de Baza. Il se tenait sur le point le plus important des États qui lui restaient, cette ville formant une espèce de boulevart entre eux et la capitale occupée par son neveu. De sorte que, quoiqu'il n'ignorât pas les projets

de l'ennemi sur Baza, il n'osait pas aller en personne à son secours. Il craignait qu'en quittant Guadix, Boabdil ne l'attaquât par derrière pendant que l'armée chrétienne le combattrait en front. El Zagal se fiait sur la force de Baza, qu'il jugeait en état de soutenir les plus rigoureux assauts, et il profita du retard de l'armée chrétienne pour la munir de tous les moyens possibles de défense. Il y envoya toutes les troupes dont il pouvait se passer à Guadix, et écrivit des lettres à tous ses sujets, exhortant les vrais musulmans à se rendre à Baza pour défendre leurs foyers, leur liberté et leur religion. Les villes de Tavernas et de Purchena, ainsi que les hauteurs environnantes, répondirent à ses ordres, et envoyèrent des combattans. Les forteresses des rochers des Alpuxarras retentirent du bruit des armes. Des troupes de cavaliers et de fantassins descendirent les sentiers tournans de ces montagnes de marbre, et s'empressèrent de se rendre à Baza. Plusieurs braves chevaliers de Grenade, dédaignant le repos et la sécurité dont ils jouissaient comme vassaux des Chrétiens, quittèrent en secret leur ville et rejoignirent les drapeaux de leurs compatriotes. Mais le principal sujet de confiance

d'El Zagal était la valeur et la fidélité de son cousin et beau-frère Cidi Yahye Alnazar Aben Zelim, alcayde d'Almeria. C'était un chef plein d'expérience dans la guerre, et redoutable sur le champ de bataille. Il lui écrivit de quitter Almeria et de se rendre en toute hâte à Baza. Cidi Yahye partit sur-le-champ avec dix mille des plus braves Maures qu'il y eût dans le royaume. C'étaient pour la plupart de hardis montagnards, accoutumés à braver le soleil et la tempête, et éprouvés par maints combats. Personne ne pouvait les égaler dans une sortie ou une escarmouche. Ils étaient adroits à exécuter mille stratagèmes, embuscades et évolutions. Impétueux dans leurs attaques; mais toujours, dans leur plus grande fureur, obéissant au moindre mot, au moindre signe de leur chef, il suffisait de leur faire entendre le son de la trompette pour les faire, au milieu de leur course, s'arrêter, se retourner, se disperser; et le moment d'après le son d'une autre trompette les rassemblait de nouveau non moins subitement, et les faisait encore une fois courir à l'attaque. Ils tombaient sur l'ennemi au moment où il s'y attendait le moins: semblables à un ouragan, ils répandaient la ruine

et la désolation, puis ils disparaissaient tout à coup; on regardait autour de soi, et il ne restait de cette tempête guerrière qu'un nuage de poussière et le bruit éloigné des chevaux.

Quand Cidi Yahye entra avec ses dix mille vaillans guerriers dans les portes de Baza, la ville retentit d'acclamations, et pendant quelque temps les habitans se crurent dans une sûreté parfaite. El Zagal lui-même jouissait d'une certaine tranquillité, quoiqu'il n'y fut point en personne.

« Cidi Yahye, dit-il, est mon cousin et mon beau-frère; il m'est allié par le sang et par mariage. C'est un second moi-même. Heureux le monarque qui peut faire commander ses armées par ses parens! »

Grâce à tous ces renforts, la garnison de Baza se monta à vingt mille hommes. Il y avait dans la ville trois principaux chefs. Mohamed-Ben-Hassan, surnommé le Vétéran, était gouverneur militaire ou alcayde: c'était un vieux Maure, d'une grande expérience et d'une grande sagesse. Le second, Hamet-Abn-Hali, était capitaine des troupes de la place. Le troisième enfin était Hubec Adalgar, le vaillant alcayde de Cuxar, qui s'était rendu à Baza avec les restes

de sa garnison. Cidi Yahye avait le commandement suprême sur tous ces chefs, tant parce qu'il était du sang royal que parce qu'il jouissait de la confiance spéciale de Muley-Abdallah-el-Zagal. Il était éloquent et ardent dans le conseil, aimant les exploits brillans et les actions d'éclat; mais il se laissait parfois entraîner par l'ardeur du moment et par le feu de son imagination. Aussi les conseils que tenaient entre eux ces chefs étaient-ils le plus souvent dominés par les opinions du vieil alcayde, Mohamed-Ben-Hassan, dont la sagesse, la prudence et l'expérience inspiraient le plus grand respect à Cidi Yahye lui-même.

La ville de Baza était située dans une spacieuse vallée ayant huit lieues de long sur trois de large, et qu'on appelait la hoya ou le bassin de Baza. Elle était entourée des montagnes de la Sierra de Xabalcohol, dont les sources, se rassemblant en deux rivières, arrosaient et fertilisaient la campagne. La ville était construite dans la plaine; un côté était protégé par des rochers escarpés et par une forte citadelle, et l'autre par des remparts massifs garnis d'immenses tours. Elle avait, du côté de la plaine, des faubourgs entourés de mauvais remparts

de terre. Au devant de ces faubourgs s'étendaient, pendant l'espace de près d'une lieue, des vergers et des jardins si rapprochés et plantés d'arbres si touffus, qu'ils formaient une espèce de forêt. Là, tous les citoyens, dont la fortune le permettait, avaient leurs petites plantations où ils cultivaient des fleurs, des fruits et des légumes; chacun de ces jardins était arrosé par des ruisseaux et muni d'une petite tour qui servait, soit pour la sûreté, soit pour l'amusement. Cette forêt de bosquets et de jardins, coupés de canaux et d'eaux courantes, et renfermant plus d'un millier de petites tours, contribuait de ce côté à la protection de la ville, dont elle rendait l'approche difficile, en embarrassant ceux qui auraient voulu y pénétrer, et en offrant à ses défenseurs des retraites pour se cacher.

Pendant que l'armée chrétienne était retenue devant les postes des frontières, la ville de Baza offrait une scène continuelle de tumultueux préparatifs. Tous les grains de la vallée, quoiqu'ils ne fussent pas encore mûrs, avaient été recueillis à la hâte et portés dans la ville, afin qu'ils ne servissent pas à nourrir l'ennemi. La campagne avait été dépouillée de toutes les res-

sources qu'elle pouvait offrir. Des troupeaux de bétail et de moutons furent introduits en foule dans la ville. De longues files de bêtes de somme, les unes chargées de provisions, et les autres d'armes de toute espèce, ne cessèrent d'arriver de toutes parts. On avait déjà rassemblé des munitions suffisantes pour soutenir un siége de quinze mois, et cependant les préparatifs continuaient encore quand l'armée de Ferdinand se présenta devant la place. D'un côté on voyait des détachemens épars de cavaliers et de fantassins courant vers les portes, ou des muletiers pressant le pas de leurs animaux chargés, impatiens de se mettre à l'abri avant que l'orage n'éclatât. De l'autre côté un nuage, portant la guerre dans ses flancs, descendait la vallée. Le roulement du tambour, le son éclatant de la trompette, le resplendissement des armes, imitant la foudre, annonçaient tour à tour son approche. Le roi Ferdinand dressa ses tentes dans la vallée, un peu au-delà du vert labyrinthe de jardins. Il envoya ses hérauts pour sommer la ville de se rendre. Il lui promit les conditions les plus avantageuses si elle pliait; mais il déclara en même temps que sa résolution était irrévocablement prise de ne pas abandonner

le siége avant de s'être emparé de la place.

En recevant cette sommation, les commandans maures tinrent un conseil de guerre. Le prince Cidi Yahye, indigné de la menace du roi, fut d'avis qu'il fallait répondre que la garnison ne se rendrait jamais; mais qu'elle combattrait jusqu'à ce qu'elle demeurât ensevelie sous ses remparts.

« A quoi servirait, dit le vieux Mohamed, une déclaration que nos actes démentiront peut-être? Ne promettons que ce que nous sommes sûrs de pouvoir faire, et tâchons de faire plus que nous n'aurons promis. »

En conséquence, d'après l'avis de Mohamed-Ben-Hassan, on fit au monarque chrétien une réponse laconique, par laquelle on le remerciait des conditions avantageuses qu'il offrait; mais en ajoutant que la garnison avait été placée dans la ville pour la conserver et non pour la rendre.

CHAPITRE LXXI.

Bataille des Jardins devant Baza.

QUAND la réponse des commandans maures fut portée au roi Ferdinand, il se prépara à pousser le siége avec la plus grande vigueur. Trouvant que son camp était placé trop loin de la ville et que les jardins offraient aux Maures des facilités pour faire des sorties, il résolut d'avancer jusqu'en deçà de ces jardins, et de se placer entre eux et les faubourgs, dans un espace d'où ses batteries pourraient jouer sans empêchement contre les remparts. Un détachement fut envoyé en avant pour prendre possession des jardins et pour tenir l'œil sur les faubourgs, afin de prévenir toute sortie pendant que l'on serait occupé à poser le camp et à le fortifier. Les divers chefs entrèrent dans les ver-

gers par différens points. Les jeunes chevaliers marchaient sans crainte en avant; mais les vieux guerriers prévoyaient un péril extrême dans les détours de ce vert labyrinthe. Le maître de Saint-Jacques, en conduisant ses troupes au milieu de ces jardins, les exhorta à ne pas se séparer et à pousser toujours en avant, en dépit des obstacles ou des dangers, leur assurant que Dieu leur accorderait la victoire, pourvu qu'ils attaquassent hardiment et en persistant avec résolution.

A peine eurent-ils dépassé la lisière des vergers, qu'un bruit de tambours et de trompettes se fit entendre, mêlé de cris de guerre, et une légion d'infanterie maure sortit des faubourgs. Ils étaient commandés par le prince Cidi Yahye. Ce chef reconnut le danger éminent que courait la ville, si les Chrétiens parvenaient à s'emparer des vergers.

« Soldats, s'écria-t-il, nous combattons pour la vie, pour la liberté, pour nos familles, pour notre pays, pour notre religion. Nous n'avons plus d'autre appui que la force de nos bras, le courage de nos cœurs et la protection toute puissante d'Allah! »

Les Maures répondirent par des cris de

guerre, et s'élancèrent au combat. Les deux armées se rencontrèrent au milieu des jardins. Il s'ensuivit une mêlée dans laquelle on combattit au hasard avec des lances, des arquebuses, des arbalètes et des cimeterres. La nature difficile du terrain, coupé par une foule de canaux et de ruisseaux, le rapprochement des arbres, le grand nombre de tours et de petits édifices, donnèrent un grand avantage aux Maures qui étaient à pied sur les Chrétiens qui étaient à cheval. Les Maures connaissaient d'ailleurs le terrain avec tous ses passages et allées, ce qui les mettaient en état de se cacher, de reparaître, d'attaquer, et de se retirer presque sans éprouver de perte.

Les chefs chrétiens ordonnèrent pour lors à plusieurs de leurs cavaliers de descendre de cheval et de combattre à pied. La bataille devint terrible, chaque individu ne craignant pas d'exposer sa vie, pourvu qu'il pût tuer son ennemi. C'était moins une bataille générale qu'une foule de petits combats, dont chaque verger et chaque jardin offrait un théâtre différent. Nul ne pouvait voir au-delà de la petite scène de carnage dont il était immédiatement entouré, et ne savait quelle tournure

prenait l'ensemble de l'action. En vain les capitaines élevaient la voix, en vain les trompettes donnaient des ordres et des signaux; tout était confondu, rien ne pouvait se faire entendre dans le bruit et dans le tumulte général. Les étendards ne servaient plus de signes de ralliement; on ne combattait que comme la fureur ou la crainte l'indiquait.

Dans certains endroits c'étaient les Chrétiens qui avaient l'avantage, et dans d'autres les Maures. Souvent un détachement victorieux, en poursuivant les vaincus, rencontrait un détachement ennemi plus fort et triomphant, et les fugitifs se retournaient sur eux comme un flot irrésistible. Des débris rompus fuyaient devant leurs propres compatriotes, et cherchaient un refuge parmi leurs ennemis, ne reconnaissant point dans l'épaisseur de l'ombrage à qui ils avaient affaire. Les Maures étaient plus adroits dans ces combats irréguliers, à cause de la flexibilité de leurs muscles, de leur légèreté, de leur agilité et de la rapidité avec laquelle ils pouvaient se disperser, se rallier et revenir à la charge (1).

Les combats les plus acharnés se passaient

(1) Mariana, liv. XXV, chap. 13.

près des petites tours et pavillons qui tenaient lieu d'autant de forteresses. Les deux partis les emportaient tour à tour, les défendaient avec fureur, et en étaient alternativement chassés. Plusieurs de ces tours furent brûlées, ce qui augmenta l'horreur du carnage, à cause des flammes et de la fumée dont les jardins se trouvèrent enveloppés, et des cris de ceux qui y périssaient.

Plusieurs chevaliers chrétiens, étourdis par le bruit et la confusion, et affligés du carnage, auraient voulu retirer leurs soldats de la mêlée; mais ils étaient engagés dans un labyrinthe, et ils ne savaient de quel côté se retourner. Pendant qu'ils étaient dans cette perplexité, le porte-étendard d'un des escadrons du grand cardinal eut le bras emporté par un boulet de canon, et l'étendard fut sur le point de tomber dans les mains de l'ennemi, quand Rodrigue de Mendoza, intrépide jeune homme, fils naturel du grand cardinal, s'élança en avant pour le sauver, à travers une grêle de balles, de lances et de flèches. Il s'en saisit, et se jeta au plus fort de la mêlée, suivi de ses soldats poussant des cris de triomphe.

Le roi Ferdinand qui était demeuré en de-

hors des vergers, éprouvait pendant ce temps la plus vive inquiétude. Il ne pouvait voir que peu de chose de ce qui se passait, à cause de la multitude d'arbres et de tours, et des colonnes de fumée. Ceux qui revenaient battus ou blessés rendaient un compte tout différent de la bataille, selon le résultat de l'action particulière dans laquelle ils avaient été engagés. Ferdinand ne négligea aucun effort pour animer et encourager ses troupes, en envoyant des renforts tant de cavalerie que d'infanterie dans tous les endroits où le combat était le plus sanglant et le plus douteux. Au nombre de ceux qui furent amenés mortellement blessés, se trouva don Juan de Lara, jeune homme d'un mérite éminent, que le roi appréciait beaucoup, très-aimé dans l'armée, et qui venait depuis peu d'épouser dona Catalina de Urrea, dont la beauté était remarquable (1). On le coucha au pied d'un arbre, et l'on essaya d'étancher son sang et de bander ses blessures avec une écharpe que sa jeune épouse avait brodée pour lui; mais il ne fut pas possible d'arrêter le sang, et, pendant qu'un saint religieux lui administrait les derniers sacremens de l'église,

(1) Mariana, P. Martyr, Zurita.

il expira presqu'aux pieds de son souverain.

De l'autre côté, le vieux alcayde Mohamed-Ben-Hassan, entouré d'une petite troupe de chefs, tenait du haut des remparts de la ville l'œil fixé sur la scène du combat. Il y avait douze heures que ce combat durait sans un moment d'intervalle. L'épaisseur du feuillage cachait à leurs yeux tous les détails de l'action; mais ils pouvaient voir au milieu des arbres étinceler les épées et les casques. Des colonnes de fumée s'élevaient dans toutes les directions, pendant que le cliquetis des armes, les décharges du *ribadoquines* et des arquebuses, les cris des combattans, les gémissemens et les prières des blessés indiquaient suffisamment que la lutte la plus acharnée avait lieu au sein des bosquets. Les chefs des Maures étaient harassés aussi par les cris et les lamentations des femmes et des enfans, quand on amenait leurs parens blessés. Des gémissemens s'élevèrent de tous les côtés quand le corps de Redoun Zalfarga, chrétien renégat et l'un de leurs plus braves généraux, fut rapporté dans la ville privé de vie.

A la fin, le bruit se rapprocha de l'extrémité des vergers du côté des faubourgs; ils virent leurs guerriers repoussés par de nouveaux es-

cadrons ennemis, et, après avoir disputé le terrain pied à pied, forcés de se retirer vers un endroit situé entre les jardins et les faubourgs, et garni de palissades.

Les Chrétiens plantèrent à l'instant des palissades de leur côté, et placèrent des postes avancés, pendant que le roi Ferdinand ordonnait de poser son camp dans les vergers emportés avec tant de difficulté.

Mohamed-Ben-Hassan sortit pour soutenir le prince Cidi Yahye, et fit une dernière tentative pour déloger l'ennemi de cette formidable position; mais la nuit était tout-à-fait tombée, et l'obscurité ne permettait pas d'espérer le moindre succès. Les Maures continuèrent cependant à tirailler pendant toute la nuit, et les Chrétiens, fatigués et épuisés par les travaux et les souffrances de la journée, ne purent pas même prendre un moment de repos (1).

(1) Pulgar, part. III, chap. 106, 107. Cura de los Palacios, chap. 92. Zurita, liv. XX, ch. 81.

CHAPITRE LXXII.

Siége de Baza. Embarras de l'armée.

Le soleil se leva sur une douloureuse scène près des murs de Baza. Les postes avancés des Chrétiens, après avoir été harassés durant toute la nuit, étaient pâles et défaits, pendant que le grand nombre de tués, couchés devant leurs palissades, indiquaient les terribles attaques qu'ils avaient soutenues, et le courage avec lequel ils s'étaient défendus.

Derrière eux se trouvaient les bosquets et les jardins de Baza, naguère le théâtre des plaisirs et des amusemens, alors une scène d'horreur et de désolation. Les tours et les pavillons n'étaient que des ruines fumantes. Les canaux et les ruisseaux étaient colorés de sang, et leur cours était interrompu par les corps des tués.

De distance en distance de profondes ornières, où le sang se mêlait à la boue, faisaient connaître les endroits où le combat avait été le plus acharné, tandis que les corps des Maures et des Chrétiens demeuraient à demi cachés sous les buissons, les fleurs et le gazon entrelacés et foulés aux pieds.

Au milieu de ces sanglans spectacles s'élevaient les tentes chrétiennes dressées à la hâte dans les jardins la nuit précédente. En attendant, l'expérience de la nuit et le triste aspect qu'il avait devant les yeux convainquirent le roi Ferdinand que, dans la position qu'il venait de choisir, son camp serait exposé à des difficultés et à des périls sans nombre. Il tint donc conseil avec ses principaux officiers, et résolut d'abandonner les vergers.

Ce n'était pas sans danger qu'il pouvait espérer de tirer son armée d'une situation si embarrassée, en face d'un ennemi si alerte et si audacieux. Il fit donc bonne contenance du côté de la ville. Les postes avancés furent considérablement renforcés, et l'on commença des travaux comme si l'on eût eu l'intention d'y fixer définitivement le camp. On ne plia pas une seule des tentes; mais on s'occupa sans re-

lâche, et avec toute la promptitude possible, à ramener tous les bagages à l'ancienne position.

Pendant toute la journée les Maures virent de nombreuses troupes rangées en bataille devant les jardins, pendant que derrière elles les sommités des tentes et les étendards des divers commandans s'élevaient au-dessus des arbres des bosquets. Tout à coup vers le soir les tentes s'abaissèrent et disparurent, les postes avancés se retirèrent, et le camp s'évanouit comme par enchantement.

Les Maures s'aperçurent trop tard de l'adroite manœuvre du roi Ferdinand. Cidi Yahye sortit de nouveau avec des forces considérables pour les inquiéter dans leur retraite; mais les Espagnols, qui connaissaient la manière d'attaquer des Maures, se retirèrent en bon ordre, se retournant parfois sur l'ennemi, le repoussant jusqu'à ses barricades, et puis poursuivant leur marche rétrograde. Ce fut ainsi que l'armée sortit sans grande perte du dangereux labyrinthe des jardins.

Le camp se trouva après cela à l'abri du danger; mais il était trop loin de la ville pour pouvoir lui faire du mal, pendant que les Maures pouvaient sortir et rentrer sans empê-

chement. Le roi convoqua un conseil de guerre pour délibérer sur le parti qu'il fallait prendre. Le marquis de Cadix fut d'avis de lever le siége pour le moment, la place étant trop forte, trop bien approvisionnée, munie d'une garnison trop nombreuse, et en même temps d'une trop grande étendue pour que l'on pût espérer, soit de l'emporter par un coup de main, soit de la réduire par la famine, soit même de l'investir complétement avec les forces que l'on avait à sa disposition. D'ailleurs si le siége se prolongeait, l'armée serait exposée aux maladies, et quand la saison pluvieuse arriverait, elle serait bloquée par la crue des deux rivières. Il recommanda donc au roi de jeter des garnisons dans toutes les villes qu'il avait prises dans le voisinage, de charger ces garnisons de harasser celle de Baza par une guerre de maraude, pendant que le roi parcourrait et ravagerait la campagne, en sorte que l'année suivante Almeria et Guadix étant privées des villes et des territoires qui en dépendaient, seraient obligées de se rendre par famine.

Don Guttiere de Carnedas, le doyen des commandeurs de Lara, observa au contraire que si l'on abandonnait le siége, l'ennemi regarde-

rait cette mesure comme une preuve de faiblesse et d'irrésolution. Elle ranimerait le courage des partisans d'El Zagal, attirerait sous ses drapeaux un grand nombre des sujets incertains de Boabdil, et peut-être même entraînerait les inconstans habitans de Grenade dans une révolte ouverte. Il opina donc pour que le siége fût continué avec vigueur.

L'orgueil de Ferdinand le faisait pencher pour la dernière opinion; car il aurait été doublement humiliant pour lui de quitter pour la seconde fois cette partie du territoire maure sans frapper un coup. Mais quand il songea à tout ce que son armée avait souffert et à tout ce qu'elle pouvait souffrir encore si le siége continuait, surtout par la difficulté de recevoir régulièrement ses approvisionnemens, dont les convois étaient obligés de passer par un pays rude et montagneux, il résolut de tout sacrifier à la sûreté de ses soldats, et de suivre l'avis du marquis de Cadix.

Quand l'armée apprit que le roi avait l'intention de lever le siége, seulement par considération pour ses souffrances, elle fut remplie d'un généreux enthousiasme, et d'une voix unanime elle le supplia de ne point abandon-

donner le siége que la ville ne fût rendue.

Ne sachant quelle résolution prendre au milieu de tant de conseils différens, le roi envoya un courrier à la reine qui était à Jaën, pour lui demander son avis. Des relais avaient été disposés de telle façon entre Jaën et le camp, que la reine pouvait recevoir des nouvelles de son auguste époux en dix heures. Isabelle ne perdit pas de temps pour lui faire part de sa réponse. Elle laissait au roi à juger quelle était la mesure la plus sage, soit de lever ou de continuer le siége; mais elle observait que s'il se décidait pour ce dernier parti, elle s'engageait, avec l'aide de Dieu, à lui envoyer des hommes, de l'argent, des provisions et tout ce dont l'armée aurait besoin jusqu'à ce que la ville fût prise.

Cette réponse de la reine fixa l'incertitude du roi; et quand l'armée sut qu'on allait persévérer, cette détermination fut accueillie avec autant de joie que si elle eût été l'annonce d'une victoire.

CHAPITRE LXXIII.

Continuation du siége de Baza. Comment le roi Ferdinand investit complétement la ville.

Le prince maure Cidi Yahye avait entendu parler des doutes et des discussions qui avaient eu lieu dans le camp chrétien, et il se flatta que l'armée des assiégeans se retirerait au désespoir, quoique le vieil alcayde Mohamed secouât la tête avec incrédulité à cette supposition. Un mouvement soudain qui se fit, le lendemain matin, dans le camp chrétien, parut confirmer les espérances du prince. Les tentes furent pliées, l'artillerie et les bagages furent ramenés en arrière, et de grands corps de troupes commencèrent à défiler dans la vallée. Mais ce triomphe ne dura qu'un moment. Le roi catholique avait seulement partagé son

armée en deux divisions, pour mieux inquiéter la ville. Une de ces divisions, composée de quatre mille hommes de cavalerie et de huit mille d'infanterie, avec toute l'artillerie et toutes les machines, se posta du côté de la ville qui donnait sur la montagne. Elle était sous le commandement du vaillant marquis de Cadix, qui avait avec lui don Alonze d'Aguilar, Luis-Fernandez Puerto-Carrero, et plusieurs autres chevaliers de distinction.

L'autre division était commandée par le roi. Elle était de six mille chevaux, et d'une nombreuse infanterie, formée des intrépides montagnards de Biscaye, de Guipuscoa, de Galice et des Asturies. Parmi les chevaliers qui étaient avec le roi, il y avait le brave comte de Tendilla, don Rodrigue de Mendoza, et don Alonze de Cardenas, maître de Saint-Jacques. Les deux camps étaient fort éloignés l'un de l'autre, aux côtés opposés de la ville, et séparés par la forêt de vergers. Tous deux étaient munis de parapets, de fossés et de palissades. Le vieux Mohamed, en voyant briller ces deux formidables camps de chaque côté de la ville, et en reconnaissant les étendards des divers chefs célèbres qui flottaient au-dessus d'eux, crut pou-

voir donner quelques consolations à ses compagnons d'armes.

« Ces camps, dit-il, sont trop éloignés l'un de l'autre pour pouvoir se soutenir mutuellement, et s'entendre dans leurs opérations. La forêt de vergers est comme un golfe qui les sépare. »

En attendant, cette consolation ne fut pas de longue durée. A peine les retranchemens des camps chrétiens furent-ils achevés, que les oreilles de la garnison maure furent frappées du bruit d'innombrables coups de haches, et du craquement des arbres qui se fendaient et qui tombaient. Ils regardèrent avec inquiétude du haut de leurs tours. Hélas! leurs bosquets chéris succombaient sous les coups des sapeurs chrétiens. Les Maures firent sur-le-champ une sortie vigoureuse pour défendre leurs jardins et les vergers dans lesquels ils se plaisaient tant; mais les Chrétiens avaient trop bien pris leurs mesures pour se laisser interrompre dans leurs travaux. Il n'y avait pas de jour où les jardins ne devinssent le théâtre de sanglans combats; mais l'œuvre de la destruction n'en continuait pas moins : car le roi Ferdinand sentait trop bien la nécessité d'écarter cet obstacle, pour ne pas y employer toutes ses forces. C'était un ou-

vrage gigantesque, et pour la peine et pour la patience qu'il exigeait. Les arbres étaient si gros, si rapprochés, et occupaient une étendue de terrain si considérable, que, bien qu'on y employât quatre mille hommes, on pouvait à peine éclaircir un espace de dix pas en carré dans une journée. Avec cela, les interruptions causées par les attaques des Maures étaient si fréquentes, qu'il s'écoula quarante jours avant que tous les arbres fussent abattus.

La malheureuse ville de Baza se vit donc dépouillée de ses magnifiques bosquets et jardins, qui lui servaient à la fois d'ornement, de délices et de protection. Les assiégeans continuaient lentement, mais sûrement, et à l'aide de travaux incroyables, à investir et à isoler la ville. Ils réunirent leurs camps par un profond fossé qui traversa la plaine, et dans lequel ils firent couler les eaux de plusieurs ruisseaux qui descendaient des montagnes. Ils garnirent ce fossé, qui avait une lieue de long, de palissades, et de quinze châteaux, élevés à des distances régulières. Ils creusèrent aussi un autre fossé de deux lieues de long, en travers de la montagne, et qui joignait les deux camps par derrière la ville. Ils le munirent, de chaque

côté, de remparts de terre, de pierre et de bois. De cette façon, les Maures furent renfermés de tous côtés par des fossés, des palissades, des murailles et des châteaux, et il leur devint impossible de faire des sorties au-delà de cette grande ligne de circonvallation. Personne ne pouvait non plus venir à leur secours. Ferdinand essaya aussi de priver la ville d'eau fraîche; car il savait qu'indépendamment du besoin commun à tous les hommes, les Musulmans s'en passent plus difficilement encore, à cause de leurs bains et de leurs fréquentes ablutions.

Il y avait une source abondante, qui sortait du pied de la montagne d'Albohacyn, immédiatement derrière la ville. Les Maures avaient un amour et un respect presque superstitieux pour cette source, qui fournissait à leurs besoins journaliers. Ayant appris de quelques déserteurs que le roi Ferdinand avait formé le projet de s'en emparer, ils firent une sortie pendant la nuit, et élevèrent sur la montagne des ouvrages si formidables, que les Chrétiens n'osèrent risquer de les attaquer.

CHAPITRE LXXIV.

Exploit de Hernando Perez del Pulgar, et de quelques autres chevaliers.

Le siége de Baza, tout en déployant l'habileté et la science des généraux chrétiens, offrait peu d'aliment au courage ardent et aventureux des jeunes chevaliers espagnols. Ils se plaignaient de la fatigante monotonie et de la triste sécurité de leur camp retranché, et aspiraient après quelque exploit à la fois difficile et dangereux. Au nombre des plus impétueux de ces jeunes chevaliers, se trouvaient Francisco de Bazan et Antonio de Cueva : ce dernier était fils du duc d'Albuquerque. Comme ils étaient un jour assis sur les remparts du camp, et qu'ils se livraient à un accès d'impatience sur la vie inactive qu'ils menaient, leurs discours furent enten-

dus par un vieil adalide, c'est-à-dire par un de ces éclaireurs ou guides, à qui tous les chemins du pays étaient connus.

« Seigneurs, leur dit-il, si vous désirez entreprendre une expédition qui soit à la fois périlleuse et profitable; si vous désirez tirer le vieux Maure par la barbe, je vous conduirai en un lieu où vous pourrez mettre votre courage à l'épreuve. Tout à côté de la ville de Guadix il y a des hameaux qui offriraient un riche butin : je vous guiderai par un chemin qui vous fera tomber sur eux par surprise, et alors, si vous avez la tête aussi froide que vos éperons sont ardens, vous pourrez emporter leurs dépouilles sous les yeux mêmes du vieux El Zagal. »

L'idée d'aller ainsi butiner aux portes mêmes de Guadix sourit à ces fougueux jeunes gens. Les excursions de guerre étaient communes à cette époque, et les Maures de Padul, d'Alhenden et d'autres villes des Alpuxarras avaient en dernier lieu harassé le territoire chrétien par des expéditions semblables. Francisco de Bazan et Antonio de Cueva n'eurent pas de peine à trouver d'autres jeunes gens de leur âge, prêts à prendre part à cette aventure, et en fort peu de temps ils se virent à la tête de trois cents che-

vaux et de deux cents fantassins bien équipés et ardens au butin.

Sans rien dire à personne de leur projet, ils sortirent un soir du camp à l'entrée de la nuit, et se dirigèrent, à la lueur des étoiles et sous la conduite de l'adalide, par les routes les plus secrètes des montagnes. De cette façon ils pressèrent le pas, marchant le jour et la nuit, jusqu'à ce qu'un matin, avant le chant du coq, arrivés près des hameaux, ils tombèrent dessus, saccagèrent les maisons, ravagèrent les champs, firent les habitans prisonniers, balayèrent les pâturages et rassemblèrent le bétail. Sans se donner le temps de reposer, ils se remirent en route, afin de regagner les montagnes avant que l'alarme ne fût donnée dans le voisinage.

Cependant plusieurs d'entre les gardiens des troupeaux s'étaient réfugiés à Guadix et avaient porté à El Zagal les nouvelles de ce ravage. La barbe du vieux Muley frémit de colère. Il envoya aussitôt six cents hommes d'élite, tant cavaliers que fantassins, avec l'ordre de ramener avec eux et le butin enlevé et les insolens maraudeurs.

Les chevaliers chrétiens poussaient les troupeaux vers le sommet d'une montagne avec au-

tant de rapidité que leur propre lassitude le permettait, lorsqu'en regardant en arrière, ils virent un nuage de poussière et reconnurent une troupe de soldats coiffés de turbans qui les poursuivait.

Ils virent aussi que les Maures avaient la supériorité du nombre. Les hommes et les chevaux étaient d'ailleurs frais et dispos, tandis qu'eux et leurs montures étaient épuisés par une marche de dix jours et de deux nuits. Plusieurs d'entre les cavaliers se rassemblèrent en conséquence autour de leurs chefs, et proposèrent d'abandonner leur butin et de se sauver. Les capitaines Francisco de Bazan et Antonio de Cueva se récrièrent contre un conseil si lâche.

« Quoi! dirent-ils, abandonner notre proie sans coup férir! délaisser aussi nos fantassins pour être accablés par l'ennemi! Si c'est par crainte qu'on propose un pareil parti, on se trompe; car il y a moins de danger à présenter hardiment le front à l'ennemi qu'à lui tourner le dos. Il y a moins d'hommes tués dans une courageuse attaque que dans une lâche retraite. »

Quelques uns des cavaliers furent touchés

par ces paroles. Ils déclarèrent qu'ils ne voulaient point abandonner leurs camarades à pied, et qu'ils les défendraient ainsi qu'il convient à de bons compagnons d'armes. Mais la grande masse de la troupe étaient des volontaires que le hasard avait réunis, qui ne recevaient point de solde et qu'aucun lien commun ne pouvait retenir ensemble au moment du danger. Le plaisir de l'expédition étant passé, chacun ne songea qu'à sa propre sûreté, sans s'embarrasser de celle de ses camarades. A mesure que l'ennemi approchait, le tumulte des opinions augmentait, et tout n'était que confusion. Les capitaines, afin de terminer la dispute, ordonnèrent au porte-étendard de s'avancer contre les Maures, sachant bien qu'aucun chevalier n'hésiterait à le suivre et à défendre sa bannière. Le porte-étendard hésita lui-même, et les troupes furent sur le point de prendre la fuite. Sur quoi, un chevalier de la garde royale, nommé Hernando Perez del Pulgar, alcayde de la forteresse de Salar, s'élança sur le devant de la ligne, et, ôtant un mouchoir que, selon l'usage de l'Andalousie, il portait autour de sa tête, il l'attacha au bout de sa lance, l'éleva en l'air et cria :

« Cavaliers, pourquoi portez-vous des armes, si vous ne vous fiez pour votre sûreté qu'à vos pieds ? C'est aujourd'hui que l'on saura distinguer les braves des lâches. Celui qui est disposé à combattre ne manquera pas d'étendard; qu'il suive mon mouchoir. »

En disant ces mots il secoua son drapeau improvisé et piqua des deux pour courir sus aux Maures. Son exemple fit rougir les uns et remplit les autres d'une généreuse émulation. Tous se retournèrent en même temps, et le vaillant Pulgar s'élança, avec de grands cris, contre l'ennemi.

Les Maures n'attendirent pas même le premier choc. Saisis d'une terreur soudaine, ils prirent la fuite et furent poursuivis à une distance assez considérable, avec un grand carnage. Ils laissèrent trois cents morts sur le terrain qui furent dépouillés par les vainqueurs. Plusieurs furent faits prisonniers, et les chevaliers chrétiens retournèrent en triomphe au camp, avec un butin considérable et portant devant eux le singulier étendard qui les avait conduits à la victoire.

Quand le roi Ferdinand fut instruit de cet acte de bravoure de Hernando Perez del Pul-

gar, il lui conféra sur-le-champ l'ordre de la chevalerie, et ordonna qu'en souvenir de cet exploit il portât dans ses armes une lance avec un mouchoir, un château et douze lions. Ce n'est là qu'un seul des nombreux exploits par lesquels ce brave chevalier se distingua pendant la guerre contre les Maures. Il y acquit une grande renommée et mérita le surnom de El de las hazañas (l'homme aux exploits) (1).

(1) Quelques écrivains confondent ce chevalier avec Hernando del Pulgar l'historien, secrétaire de la reine Isabelle. Ce dernier assista aussi au siége de Baza, et parle de cette affaire dans sa chronique des souverains catholiques Ferdinand et Isabelle.

CHAPITRE LXXV.

Continuation du siége de Baza.

Le vieux roi maure El Zagal monta sur une tour, et regarda d'un œil avide, afin de jouir du plaisir de voir ramener prisonniers à Guadix les maraudeurs chrétiens; mais le cœur lui manqua quand il vit ses propres troupes rentrant à la dérobée, protégées par les ombres du soir, et par petits détachemens épars et tristes.

La fortune de la guerre se déclarait d'une manière bien cruelle contre le vieux monarque. Son ame était oppressée par les mauvaises nouvelles qu'il recevait journellement de Baza; elles lui peignaient les souffrances des habitans et les pertes que faisait la garnison dans

les fréquens combats qui se livraient. Il n'osait aller lui-même au secours de la place; car sa présence était nécessaire à Guadix, afin de tenir en respect son neveu à Grenade. Il fit tous ses efforts pour envoyer aux assiégés des renforts et des provisions; mais ils furent tous interceptés, pris ou repoussés. En attendant, sa position était encore, sous plusieurs rapports, préférable à celle de son neveu Boabdil. Le vieux monarque combattait en guerrier sur la dernière marche de son trône. El Chico demeurait comme un vassal pensionné dans la somptueuse demeure de l'Alhambra. La partie chevaleresque des habitans de Grenade ne pouvait pas s'empêcher de comparer la généreuse défense des guerriers de Baza, combattant pour leur pays et pour leur foi, à leur propre soumission au joug d'un incrédule. Chaque nouvelle qu'ils recevaient des opérations de la guerre leur déchirait le cœur; chaque détail des exploits des défenseurs de Baza amenait la rougeur sur leurs fronts. Il y en eut beaucoup qui s'éloignèrent en secret avec leurs armes, et qui allèrent rejoindre les assiégés. Enfin les partisans d'El Zagal trouvèrent moyen d'agir sur le patriotisme et sur les pas-

sions des autres, au point qu'il se forma de nouveau une de ces conspirations qui ne cessaient de menacer le trône chancelant de Grenade. Les conjurés se concertèrent pour tomber subitement sur l'Alhambra, pour tuer Boabdil, pour rassembler toutes les troupes et pour marcher sur Guadix. De là, réunis à la garnison de la place, et conduits par le vieux monarque guerrier, ils tomberaient avec une force accablante sur l'armée chrétienne.

Par bonheur pour Boabdil, il découvrit ce complot à temps. Il fit abattre les têtes des chefs, qu'il exposa sur les murs de l'Alhambra. Cet acte de vigueur, auquel on n'était pas accoutumé de la part de ce monarque doux et irrésolu, répandit la terreur parmi les mécontens, et produisit dans la ville une sorte de tranquillité muette.

Le roi Ferdinand était instruit de tous ces mouvemens, ainsi que des mesures que l'on prenait pour secourir Baza, et il trouvait moyen de tout déjouer. Des détachemens de cavalerie furent postés dans tous les défilés des montagnes, pour empêcher l'arrivée soit des convois, soit des volontaires de Grenade. Des tours furent construites, et des éclaireurs furent pla-

cés sur toutes les hauteurs, avec ordre de donner l'alarme aussitôt qu'ils apercevraient un seul turban.

Le prince Cidi Yahye et ses braves guerriers se trouvèrent ainsi peu à peu séparés en quelque sorte du reste de la terre. Une ligne de tours dont les remparts étaient garnis de troupes entouraient la ville, et derrière les retranchemens et les palissades qui les unissaient passaient et repassaient sans cesse des détachemens de soldats. Les semaines, les mois s'écoulèrent; mais Ferdinand attendait en vain que la garnison se rendît, soit par frayeur, soit par faim. Chaque jour elle faisait de nouvelles sor ties avec la vigueur de troupes bien nourries et pleines de confiance.

« Le monarque chrétien, dit le vieux Mohamed Ben Hassan, fonde ses espérances sur la faiblesse et le désespoir qui ne peuvent manquer, à ce qu'il pense, de s'emparer de nous. C'est pourquoi nous devons manifester une gaîté et une vigueur inusitées. Ce qui serait de la témérité dans toute autre occasion devient de la prudence pour nous. »

Le prince Cidi Yahye partagea son avis, et ne cessa en conséquence de se livrer aux expédi-

tions les plus hasardeuses. Ils posaient des embûches, concertaient des surprises, et faisaient les attaques les plus hardies. La grande étendue des ouvrages des Chrétiens les rendait nécessairement plus faibles en certains endroits que dans d'autres. C'était contre ces endroits que les Maures dirigeaient principalement leurs attaques. Ils tombaient dessus à l'improviste, les ravageaient, et emportaient leur butin en triomphe à la ville. D'autres fois ils sortaient par les défilés et les passages des montagnes, sur les derrières de la ville, qui étaient difficiles à garder, et descendant précipitamment dans la plaine, ils s'emparaient de tous les bœufs et les moutons qui paissaient près des faubourgs, ainsi que des traîneurs du camp.

Ces expéditions amenaient souvent de sanglans combats, dans quelques uns desquels don Alonze d'Aguilar et l'alcayde de los Donzelos se distinguèrent. Ce fut dans une de ces rencontres qui avaient lieu vers le crépuscule, sur le flanc de la montagne, qu'un vaillant chevalier nommé Martin Galindo vit un Maure d'une taille extraordinaire, distribuant autour de lui des coups terribles, et faisant un carnage affreux des Chrétiens. Galindo s'avança et le défia

à un combat singulier. Le Maure, qui était de la vaillante tribu des Abencerrages, ne fut pas lent à répondre à l'appel. Mettant leurs lances en arrêt, ils coururent avec fureur l'un sur l'autre. Au premier choc le Maure fut blessé au visage et jeté hors de sa selle. Avant que Galindo pût retenir la course de son cheval, le Maure se retrouva sur ses pieds, et, reprenant sa lance, il tomba sur son ennemi et le blessa à la tête et au bras. Quoique Galindo fût à cheval et le Maure à pied, la valeur et l'adresse de ce dernier étaient telles, que le chevalier chrétien, qui ne pouvait plus se servir de son bras, se trouva dans le plus grand danger : ses camarades alors accoururent à son secours; et le vaillant païen, à leur approche, remonta lentement les rochers, les tenant en respect jusqu'à ce qu'il se retrouvât au milieu des siens.

Plusieurs jeunes seigneurs espagnols, piqués du triomphe de ce chevalier musulman, auraient voulu défier d'autres Maures en combat singulier; mais le roi Ferdinand défendit toute rencontre de ce genre. Il déclara aussi à ses troupes qu'il ne voulait pas qu'elles provoquassent des escarmouches, parce qu'il savait que

les Maures étaient bien plus adroits qu'elles dans ce genre de petite guerre, et qu'ils connaissaient d'ailleurs mieux le terrain.

CHAPITRE LXXVI.

Comment deux religieux arrivèrent au camp, venant de la Terre-Sainte.

PENDANT que la sainte armée chrétienne assiégeait la ville infidèle de Baza, il arriva qu'un jour deux révérends pères de l'ordre de saint François entrèrent à cheval dans le camp. L'un d'eux avait un air majestueux et plein d'autorité. Sa monture était belle, bien nourrie et richement caparaçonnée, tandis que son confrère montait derrière lui une humble rosse pauvrement accoutrée; il levait à peine les yeux de dessus terre, et conservait un air rempli de douceur et d'humanité.

L'arrivée de deux religieux dans le camp n'était pas par elle-même un événement très-

remarquable; car dans ces saintes guerres l'Église se mêlait sans cesse à la lutte, et l'assemblage des casques et des capuchons était une circonstance fort ordinaire. Mais on ne tarda pas à découvrir que ceux-ci venaient d'un pays lointain, et que leur mission était importante. Ils arrivaient en effet de la Terre-Sainte, et ils étaient du nombre de ces hommes pieux qui sont chargés de la garde du sépulcre de Notre-Seigneur à Jérusalem. Le plus grand des deux et celui dont l'air était le plus majestueux, était le père Antonio Millan, prieur du couvent des Cordeliers de la Cité sainte. Il avait le visage plein, le teint fleuri, la voix sonore : quand il parlait, ses périodes était nombreuses, arrondies, emphatiques; on voyait qu'il était accoutumé à haranguer et à être écouté avec déférence. Son compagnon était petit et fluet, pâle de visage, et parlait d'une voix douce que l'on avait de la peine à entendre. Ses manières étaient pleines d'humilité; il tenait toujours la tête baissée, ainsi qu'il convient à une personne de sa profession. C'était pourtant un des religieux les plus actifs et les plus zélés du couvent; et quand il soulevait son petit œil noir, il lançait un regard perçant qui montrait que,

quoiqu'il n'eût pas plus de fiel qu'une colombe, il avait toute l'adresse du serpent.

Ces deux hommes étaient venus chargés d'une ambassade importante de la part du soudan d'Égypte, qu'on appelait à cette époque le soudan de Babylone. La ligue dont nous avons parlé dans un des chapitres précédens de cét ouvrage, comme ayant été conclue entre ce monarque et son mortel ennemi le grand-turc Bazajet II, pour venir au secours de Grenade, s'était dissoute sans avoir eu aucun résultat. Les deux prinoes infidèles avaient de nouveau repris les armes l'un contre l'autre, et avaient senti renaître toute leur ancienne inimitié. Cependant le soudan se regardant comme le chef de la religion de Mahomet, se croyait tenu de préserver le royaume de Grenade des armes des incrédules. Ce fut pour cela qu'il envoya ces deux religieux avec des lettres, tant pour les souverains castillans que pour le pape et pour le roi de Naples, se plaignant des maux que l'on faisait souffrir aux Maures du royaume de Grenade, qui étaient de sa foi et de sa parenté, tandis qu'il était connu qu'un grand nombre de Chrétiens étaient protégés dans ses États, et y jouissaient pleinement de

leurs biens, de leur liberté et de leur religion. Il demandait donc instamment que l'on fît cesser cet état de choses; que l'on rendît aux Maures de Grenade le territoire dont ils avaient été dépouillés, faute de quoi il menaçait de faire mourir tous les Chrétiens soumis à sa domination, de démolir leurs couvens et leurs temples, et de détruire le Saint-Sépulcre.

Cette menace terrible répandit l'effroi parmi tous les Chrétiens de la Palestine; et quand l'intrépide père Antonio Millan et son humble compagnon partirent pour leur mission, ils furent accompagnés jusqu'à une assez grande distance des portes de Jérusalem, par une foule inquiète de frères et de disciples, qui continuèrent à les suivre des yeux en pleurant, tant qu'ils purent distinguer leurs traces dans les plaines de la Judée.

Ces saints ambassadeurs furent reçus avec beaucoup de distinction par le roi Ferdinand; car les hommes de leur robe jouissaient toujours de beaucoup d'honneur et de considération à sa cour. Il s'entretint fréquemment et longuement avec eux au sujet de la Terre-Sainte; de la situation de l'Église chrétienne dans les États du soudan, ainsi que de la politique de

ce grand infidèle et de sa conduite envers elle. Les réponses du prieur étaient éloquentes et fleuries, et le roi Ferdinand parut fort content de la manière dont il s'exprimait; mais le politique monarque prêta une attention bien plus grande à son compagnon, dont les discours, bas et humbles en apparence, étaient nets, clairs et pleins de sagesse.

Ces saints religieux avaient visité Rome dans le cours de leur voyage, et avaient remis la lettre du soudan au Souverain Pontife. Sa Sainteté les avait chargés à son tour d'une lettre aux souverains castillans, dans laquelle il demandait à savoir quelle réponse ils comptaient faire au monarque oriental.

Le roi de Naples leur avait aussi écrit à ce sujet; mais en termes très-rusés. Il demandait des nouvelles de la guerre contre les Maures de Grenade, et exprimait une grande surprise des événemens qui l'avaient marquée, comme si toute la chrétienté n'était pas instruite de ce qui se passait dans cette guerre. Il exprimait ensuite des opinions qui n'étaient pas sans quelques teintes d'hérésie. Il observait que les Maures, bien que d'une croyance différente, ne devaient pas être maltraités sans une juste

cause, et que si les souverains chrétiens ne souffraient pas de leur part d'injure criante, il serait plus convenable de ne pas les traiter de façon à attirer sur les Chrétiens de sanglantes représailles. Mais ce monarque était plus favorablement disposé envers les infidèles qu'un prince chrétien ne devait l'être, et dans ce moment même il était ligué avec le soudan contre leur ennemi commun le grand-turc (1).

Il y a des historiens qui ne voient pas dans cette conduite du roi de Naples la preuve que ses sentimens ne fussent pas suffisamment orthodoxes, et qui l'attribuent à une politique trop mondaine. Ce prince craignait, selon eux, que si Ferdinand parvenait à soumettre les Maures de Grenade, il n'eût ensuite le temps et les moyens de faire valoir les prétentions de la maison d'Arragon sur la couronne de Naples.

Mais le roi Ferdinand n'était pas moins adroit que son cousin de Naples. Il lui répondit en conséquence avec la plus grande douceur, expliqua en détail tous les motifs qu'il avait pour faire la guerre, et se donna beaucoup de peine pour lui apprendre des choses que tout le monde savait, mais dont il prétendait être

(1) Mariana, liv. XXV, chap. 15.

ignorant (1). Il calma en même temps son inquiétude sur le sort des Chrétiens dans les États du soudan, l'assurant que les revenus considérables que ce dernier tirait d'eux, tant par les tributs que par les avanies, seraient pour eux la plus sûre protection contre la violence dont on les menaçait.

Écrivant au pape, Ferdinand justifia la guerre, en disant que son but était de recouvrer le territoire anciennement usurpé par les Maures, et de punir les guerres et les violences qu'ils avaient faites aux Chrétiens; il ajouta qu'il fallait la regarder comme une sainte croisade, qui devait tourner à la gloire et à l'avantage de l'Église.

Les pieux frères ayant achevé leur mission auprès du roi, qui les avait traités avec la plus grande distinction, prirent congé du monarque, et se rendirent à Jaën pour présenter leurs hommages à la reine très-catholique. Isabelle, de qui le cœur était le siége de la piété, les reçut comme des hommes sacrés, investis d'une dignité plus qu'humaine. Pendant le séjour qu'ils firent à Jaën, ils furent presque sans discontinuer dans la présence royale; le res-

(1) Abarca, *Anales de Aragon*, rey. xxx, ch. 3.

pectable prieur du couvent émut toutes les dames de la cour par sa rhétorique fleurie; mais son humble compagnon recevait journellement des audiences particulières de la reine. Aussi obtint-il la récompense de son humilité; car la reine, touchée des fréquentes représentations qu'il faisait avec une modestie parfaite, accorda une rente perpétuelle de mille ducats en or, pour l'entretien des religieux des couvens du Saint-Sépulcre. Sa majesté remit encore à ces saints ambassadeurs, au moment de leur départ, un voile pieusement brodé de ses royales mains, pour être placé sur le Saint-Sépulcre : présent inestimable, qui donna lieu à un éloquent tribut de remercîmens de la part du majestueux prieur; mais qui tira des larmes des yeux de son modeste compagnon (1).

(1) Garibay, *Comp. Hist.*, liv. XVIII, chap. 36 (*).

(*) Il n'est peut-être pas sans intérêt de faire connaître le résultat de cette mission des deux religieux, résultat que le pieux Agapida a négligé de consigner dans sa chronique. Les souverains catholiques envoyèrent quelque temps après le célèbre historien Pierre Martyr, d'Anghiera, comme ambassadeur au soudan. Cet habile négociateur fit au monarque oriental des représentations qui le satisfirent complétement. Il obtint la diminution des caphars, et la cessation des avanies qu'on exerçait contre les pèlerins chrétiens qui visitaient le Saint-Sépulcre, et qui avaient sans doute été expliqués

et détaillés avec force au roi de Castille par l'humble religieux. Pierre Martyr écrivit une relation de son ambassade auprès du soudan. C'est un ouvrage estimé des savans, et qui contient des particularités fort curieuses. Il est intitulé: *De legatione Babylonicâ.* (*Note de l'auteur.*)

CHAPITRE LXXVII.

Comment la reine Isabelle imagina des moyens pour procurer des provisions à l'armée.

On a beaucoup loué la prudence et l'adresse que le roi Ferdinand montra dans cette guerre longue et difficile; mais peut-être faut-il admirer encore davantage la sagesse de la reine, dont les actes, moins ostensibles, étaient en réalité l'ame et le principe de cette grande entreprise. Pendant que le roi Ferdinand se livrait aux travaux du camp, au milieu de sa brillante et valeureuse chevalerie, la reine, entourée de ses pieux conseillers, s'occupait, dans le palais épiscopal de Jaën, des moyens de faire subsister le roi et son armée. Elle avait promis de lui procurer tous les hommes, tout l'argent et toutes les provisions dont il aurait besoin,

jusqu'à ce que la ville fût prise. Quant aux hommes, quoique le siége en coûtât beaucoup, ce n'était pas là ce qu'il y avait de plus difficile à remplacer. La reine était si aimée de la chevalerie espagnole, qu'au premier appel qu'elle lui faisait, il n'y avait pas un grand, pas un gentilhomme qui ne s'empressât ou de se rendre lui-même au camp, ou d'y envoyer toutes les forces dont il pouvait disposer. Ces familles anciennes et belliqueuses luttaient entre elles à qui rassemblerait un plus grand nombre de vassaux armés; de sorte que les Maures assiégés voyaient chaque jour de nouvelles troupes arriver devant leur ville, et de nouvelles enseignes se déployer, des enseignes décorées d'armoiries que leurs vieux guerriers ne connaissaient que trop bien.

Mais la tâche la plus difficile pour la reine était de maintenir l'arrivée régulière des approvisionnemens. Ce n'était pas l'armée seule qu'il fallait nourrir, mais encore les villes prises et leurs garnisons : car tout le pays des environs avait été ravagé, et les conquérans étaient en danger de mourir de faim au milieu du pays qu'ils avaient dévasté. C'était une entreprise gigantesque que de transporter ce qu'il fallait à

un si grand nombre d'hommes, dans un pays où il n'y avait ni canaux, ni routes propres au charroi. Il fallait que tout fût porté à dos de mulet, dans les sentiers difficiles des montagnes, et par des défilés où ils étaient exposés à être attaqués et pillés par les Maures.

Les fournisseurs rusés et calculateurs qui avaient coutume de pourvoir l'armée, n'osèrent prendre sur eux les risques d'une si hasardeuse entreprise. La reine loua, d'après cela, quatorze mille mulets, et fit acheter tout le froment et toute l'orge qu'elle trouva dans l'Andalousie; ainsi que sur les terres des chevaliers de Saint-Jacques et de Calatrava. Elle chargea de l'administration de ces vivres des personnes habiles et de confiance. Les unes étaient employées à rassembler les grains, les autres à les porter aux moulins, à assister à la mouture et à la remise de la farine; d'autres encore à transporter cette farine au camp. Il y avait un muletier par deux cents mulets; c'était lui qui devait prendre soin des animaux pendant la route. De cette façon, de vastes convois étaient sans cesse en chemin, et traversaient les montagnes, escortés par des détachemens considérables de troupes, pour les défendre contre les partis errans des Maures. Il

n'y eut pas un jour d'interruption dans ces transports; car l'armée en dépendait pour sa subsistance journalière. Le grain, ainsi apporté au camp, était déposé dans un vaste grenier d'abondance, et vendu à l'armée à un prix fixé, qui ne haussait et ne baissait jamais.

Cette affaire entraîna des dépenses incroyables; mais la reine avait des conseillers qui savaient parfaitement le moyen de profiter des ressources du pays. Plusieurs dignes prélats ouvrirent les trésors de l'Église, et prêtèrent de l'argent sur les revenus de leurs diocèses et de leurs couvens. La Providence leur rendit au centuple leurs pieuses contributions. Des négocians et d'autres personnes opulentes, connaissant la fidélité scrupuleuse avec laquelle la reine remplissait ses engagemens, lui avancèrent des sommes considérables, sur la seule garantie de sa parole; plusieurs familles nobles prêtèrent leur vaisselle d'argent, sans qu'on la leur eût demandée. La reine vendit aussi des annuités, moyennant de grands sacrifices, et assigna pour leur paiement les revenus de certaines villes. Mais tous ces moyens étant insuffisans pour couvrir ces énormes frais, elle envoya sa vaisselle d'or et d'argent, et tous ses

15.

bijoux, aux villes de Valence et de Barcelone, où ils furent mis en gage pour des sommes considérables, qui furent sur-le-champ appliquées aux besoins de l'armée.

Ce fut ainsi que, par la merveilleuse activité et par l'esprit juste et entreprenant de cette femme héroïqu eet magnanime, une armée immense campée dans le cœur d'un pays ennemi, auprès de laquelle on ne pouvait arriver que par des défilés dans des montagnes, se maintint dans une abondance continuelle; et ce ne fut pas seulement les objets de première nécessité qu'elle reçut, les troupes, dont les convois étaient escortés, attirèrent, par la sûreté qu'elles offraient aux voyageurs, des caravanes considérables de marchands et d'ouvriers de toutes espèces vers ce grand marché militaire. Le camp fut bientôt rempli de gens qui fournissaient aux jeunes chevaliers les moyens d'étaler leur luxe et leur bon goût. On y voyait des ouvriers habiles à travailler l'acier, et d'excellens armuriers qui s'occupaient à faire de ces riches casques et cuirasses dorées, incrustées et ciselées, qui plaisaient tant aux guerriers espagnols; des selliers et des harnacheurs dont les tentes brillaient des plus magnifiques housses et caparaçons. Les

marchands étalaient leurs soieries, leurs draps fins, leur linge et leurs tapisseries. Les tentes de la noblesse étaient décorées, avec prodigalité, des étoffes les plus riches, et éblouissaient les yeux par leur magnificence. Les graves discours et les regards sévères du roi Ferdinand ne purent empêcher que les jeunes chevaliers ne luttassent de magnificence dans toutes les occasions de parade et de cérémonie.

CHAPITRE LXXVIII.

Désastres qui accablèrent le camp.

Pendant que le camp chrétien, magnifique et livré aux plaisirs, s'étendait comme s'il eût été décoré pour un jour de fête, sous les murs de Baza; pendant que les longues files de bêtes de somme ne cessaient de descendre la vallée, du matin au soir, versant dans le camp une intarissable abondance, la malheureuse garnison voyait au contraire ses ressources diminuer rapidement, et déjà la disette commençait à se faire sentir aux membres paisibles de la commune.

Cidi Yahye avait agi avec courage et constance tant qu'il avait conservé la moindre espérance de succès; mais il commença peu à peu à perdre son ardeur accoutumée. On le voyait souvent se promener, d'un air pensif, sur les

remparts de Baza, jetant des regards attentifs sur le camp chrétien et tombant ensuite dans une profonde rêverie. Le vieux alcayde Mohamed-Ben-Hassan avait remarqué cet accès de désespoir et s'était efforcé de consoler le prince.

« La saison pluvieuse approche, lui dit-il; les eaux vont bientôt descendre en torrens des montagnes; les rivières déborderont et inonderont les vallées. Le roi chrétien commence déjà à hésiter : il n'ose braver une pareille saison dans un pays tout coupé de ruisseaux et de canaux. Une seule tempête renversera sa ville, dont les maisons sont en toile, et fera disparaître ces gais pavillons, comme la neige vole devant l'ouragan. »

Le prince Cidi Yahye sentit renaître son courage à ces paroles, et se mit à compter les jours qui devaient encore s'écouler avant la saison des orages. Un matin, comme il tenait les yeux fixés sur le camp chrétien, il y vit régner un grand tumulte. C'était un bruit de marteaux, retentissant de tous les côtés, comme si l'on se fût occupé à construire de nouvelles machines de guerre. Bientôt, à sa grande surprise, des murs et des toits de maisons s'élevèrent au-dessus des retranchemens, et en fort

peu de temps il y eut un millier d'édifices en bois et en plâtre, construits et couverts des tuiles enlevées aux tours des vergers. Ces édifices furent surmontés des étendards et des guidons des divers commandans et chevaliers. Pendant ce temps, les soldats construisaient des cabanes d'argile et de branches d'arbres, qu'ils recouvraient de chaume. Ce fut ainsi qu'au grand effroi des Maures les tentes légères et les gais pavillons qui avaient blanchi leurs montagnes et leurs plaines, disparurent en peu de jours comme un nuage d'été, et le fragile camp se changea en une ville solide, offrant des rues et des places publiques. Au centre, s'élevait un vaste bâtiment, qui dominait sur tous les autres : l'étendard royal, aux armes d'Arragon et de Castille, qui flottait orgueilleusement sur son pignon, indiquait que c'était là le palais du roi (1).

Ferdinand avait pris la résolution soudaine de changer ainsi son camp en une ville, en partie pour pouvoir mieux braver les intempéries de la saison qui allait commencer, et en partie pour convaincre les Maures de son inébranlable résolution de continuer le siége. En at-

(1) Cura de los Palacios, Pulgar, etc.

tendant, les chevaliers espagnols, en se hâtant de cónstruire leurs demeures, n'avaient pas suffisamment réfléchi à la nature du climat. Pendant la plus grande partie de l'année, il ne tombe pas une goutte de pluie sur le sol altéré de l'Andalousie; les rambla, ou lits desséchés des torrens, n'offrent que des creux profonds et arides sur les bords des montagnes. Les cours d'eau perpétuels se changent en de minces filets qui, coulant goutte à goutte dans les ravins, suffisent à peine pour alimenter les rivières des vallées. Celles-ci, perdues en quelque sorte dans leurs larges bords, ressemblent à des ruisseaux, serpentant à travers des déserts de sable et de cailloux. Leur cours est si tranquille et si peu profond, qu'il n'y a presque pas d'endroit qui ne soit guéable. Mais il suffit d'une seule pluie d'automne pour changer toute la face de la nature. Les nuages répandent des déluges d'eau sur les montagnes. Les rambla sont tout à coup remplis de torrens dévastateurs, qui descendent avec fracas, entraînant avec eux d'énormes masses de rochers. La rivière, naguère paisible, remplit son vaste lit, ses flots irrités battent ses rives, et elle se précipite, couverte d'écume, à travers la vallée.

A peine les Chrétiens eurent-ils achevé leurs fragiles habitations, qu'un orage automnal tel que nous venons de le décrire vint fondre sur eux. Le camp fut sur-le-champ inondé. Plusieurs maisons, minées par les flots et battues par la pluie, s'écroulèrent, et ensevelirent sous leurs ruines les hommes et les animaux. On eut à regretter de précieuses vies, et il périt un grand nombre de chevaux. Pour ajouter à la détresse et à la confusion qui régnaient dans le camp, les arrivages journaliers cessèrent subitement; car les pluies avaient rendu les routes et les rivières également impraticables. Une terreur panique s'empara de l'armée, car il suffisait d'un jour de retard pour causer une disette. Par bonhèur, la pluie ne fut pas de longue durée. Les torrens passèrent rapidement; les rivières rentrèrent dans leurs étroits canaux, et les convois qui avaient été retenus sur leurs bords arrivèrent en sûreté au camp.

A peine la reine Isabelle eut-elle entendu parler de cette interruption dans l'arrivée des provisions, qu'avec sa vigilance et son activité ordinaire, elle s'occupa de prévenir son retour. Elle envoya six mille fantassins, sous le commandement d'habiles officiers, pour réparer

les routes, et construire des chaussées et des ponts sur une étendue de sept lieues d'Espagne. Les troupes qui avaient été postées par le roi dans les montagnes pour garder les défilés, firent aussi deux sentiers, l'un à l'usage des convois qui se rendaient au camp, et l'autre pour ceux qui retournaient, afin qu'ils ne s'entravassent pas en se rencontrant. Les maisons détruites pendant l'inondation furent reconstruites avec plus de solidité, et des précautions furent prises pour mettre à l'avenir le camp à l'abri de pareils accidens.

CHAPITRE LXXIX.

Rencontre entre les Chrétiens et les Maures devant Baza, et constance des habitans à défendre la ville.

Quand le roi Ferdinand vit le ravage et la confusion qu'avait produit un seul orage, et quand il songea aux maladies auxquelles une armée de siége est exposée dans les saisons rigoureuses, il commença à éprouver de la compassion pour les souffrances des habitans de Baza, ainsi que le désir de leur accorder des conditions favorables. Il envoya d'après cela plusieurs messages à l'alcayde Mohamed Ben Hassan, offrant aux habitans la liberté et les biens, et à lui-même de grandes récompenses s'il voulait lui remettre la place. Le vieux Mohamed n'était pas d'un caractère à se laisser éblouir par les offres d'un monarque. Il avait

reçu des avis exagérés du dommage que l'orage avait occasioné dans le camp chrétien, ainsi que des souffrances et du mécontentement de l'armée par suite du retard dans les arrivages. Il regarda d'après cela les ouvertures de Ferdinand comme une preuve de l'état désespéré de ses affaires.

« Encore un peu de patience, dit le vieux et rusé guerrier, et nous verrons cette nuée de sauterelles chrétiennes dissipée par les tempêtes de l'hiver. Quand une fois elles auront tourné le dos, ce sera à notre tour à frapper; et avec l'aide d'Allah, le coup que nous leur porterons sera décisif. »

Il envoya une réponse ferme mais courtoise au monarque chrétien, et dans l'intervalle il engagea ses troupes à multiplier leurs sorties contre les avant-postes espagnols, et contre ceux qui travaillaient dans les tranchées. La conséquence en fut des combats sanglans et réitérés, qui coûtèrent la vie aux chevaliers les plus braves et les plus aventureux des deux armées.

Dans une de ces sorties, près de trois cents hommes de cavalerie et deux mille d'infanterie montèrent sur les hauteurs derrière la ville, pour faire prisonniers les Chrétiens

employés aux travaux. Ils tombèrent par surprise sur un détachement de gardes, écuyers du comte d'Urena, en tuèrent quelques uns, mirent le reste en fuite et les poursuivaient jusqu'au bas de la montagne, quand ils arrivèrent en présence d'un petit corps commandé par le comte de Tendilla et Gonzalve de Cordoue. Les Maures avançaient avec tant de fureur, que plusieurs soldats du comte de Tendilla prirent la fuite. Le brave comte crut pourtant qu'il y aurait moins de danger à combattre qu'à se sauver. Saisissant donc son bouclier et son armé fidèle, il se défendit avec sa bravoure accoutumée. Gonzalve de Cordoue se plaça près de lui; et rangeant en bataille les troupes qui leur restaient, ils montrèrent aux Maures un front imperturbable.

Les infidèles les pressèrent avec vigueur, et l'avantage était de leur côté quand Alonze d'Aguilar, apprenant le danger de son frère Gonzalve, courut à son secours accompagné du comte d'Urena et d'un corps de leurs troupes. Un combat acharné s'ensuivit de rocher en rocher, de ravin en ravin. Les Maures étaient inférieurs en nombre, mais ils excellaient dans la légèreté et l'adresse nécessaires dans

ces petites escarmouches. Ils furent pourtant enfin chassés du terrain avantageux qu'ils occupaient, et poursuivis par Alonze d'Aguilar et son frère Gonzalve jusque dans les faubourgs de la ville, après avoir laissé plusieurs de leurs plus braves combattans sur le champ de bataille.

Des rencontres de ce genre avaient lieu presque tous les jours, et coûtaient souvent la vie à de vaillans chevaliers sans rapporter d'avantage réel à aucun des deux partis. Les Maures, en dépit des défaites réitérées qu'ils éprouvaient, ne cessaient de faire des sorties avec un courage et une vigueur étonnante. L'opiniâtreté de leur défense semblait augmenter avec leurs privations.

Le prince Cidi Yahye était toujours le premier dans ces sorties; mais il désespérait de jour en jour davantage du succès. Tout l'argent qui se trouvait dans le trésor militaire était épuisé, et il n'y avait plus rien pour payer les troupes mercenaires. Le vieux Mohamed Ben Hassan n'en prit pas moins sur lui de pourvoir à cet embarras. Convoquant les principaux habitans, il leur représenta la nécessité

de faire un grand effort et un sacrifice pour prolonger la défense de la ville.

« L'ennemi, dit-il, craint l'approche de l'hiver, et notre persévérance le pousse au désespoir. Encore un peu de temps et il vous laissera la libre jouissance de vos tours et de vos familles. Mais il faut payer nos troupes pour qu'elles conservent le courage. Notre argent est épuisé et nous sommes séparés de nos ressources. Il est impossible que nous continuions à nous défendre sans votre secours. »

Les citoyens se consultèrent sur cette proposition ; puis ils rassemblèrent toute leur vaisselle d'or et d'argent, et l'apportèrent à Mohamed Ben Hassan.

« Prenez ceci, lui dirent-ils; faites-en de la monnaie, ou vendez-le, ou mettez-le en gage, afin de pouvoir payer les troupes. »

Les femmes de Baza éprouvèrent aussi une généreuse émulation.

« Porterons-nous, dirent-elles, des ornemens précieux quand notre pays est dévasté et que ses défenseurs manquent de pain ? »

En parlant ainsi, elles prirent leurs colliers, leurs bracelets, leurs anneaux de jambe, le

reste de leurs bijoux d'or et leurs pierreries, et les mirent dans les mains du vieux alcayde en lui disant :

« Prenez ces dépouilles de notre vanité, et qu'elles contribuent à la défense de nos foyers et de nos familles. Si Baza est délivrée, nous n'aurons pas besoin de bijoux pour nous réjouir, et si Baza succombe, à quoi serviraient des ornemens à des esclaves ! »

A l'aide de ces contributions, Mohamed fut en état de payer ses soldats, et de continuer avec vigueur la défense de la ville. Le roi Ferdinand ne tarda pas à recevoir la nouvelle du généreux dévouement du peuple de Baza, et des espérances que les commandans maures lui donnaient de voir l'armée chrétienne, au désespoir, abandonner bientôt le siége.

« Ils vont avoir une preuve convaincante du peu de fondement de ces espérances, » dit le politique monarque.

Il écrivit pour lors à la reine Isabelle, en la priant de venir au camp en grande cérémonie, avec toute sa cour, et d'y fixer sa résidence pour l'hiver. Par ce moyen, les Maures seront convaincus de la ferme détermination des souverains de persister dans le siége, jus-

qu'à ce que la ville fût rendue, et il se flatta que la réflexion les engagerait promptement à capituler.

CHAPITRE LXXX.

Comment la reine Isabelle arriva au camp, et quelles furent les conséquences de son arrivée.

Mohamed-Ben-Hassan encourageait encore ses collègues, par l'espoir que l'armée royale ne tarderait pas à abandonner le siége, quand un jour il entendit des cris de joie réitérés partir du camp chrétien, et des salves d'artillerie tonner de tous côtés. Mohamed et les autres commandans montèrent sur une des plus hautes tours, et virent des forces imposantes, recouvertes de brillantes armures, descendre des montagnes; ils entendirent de loin le son des trompettes et les accords d'une musique triomphale. A mesure que ce corps d'armée approchait, ils virent une femme d'une taille majestueuse, magnifiquement vêtue, et qu'ils

ne tardèrent pas à reconnaître pour la reine. Elle montait une mule, dont les somptueux ornemens, resplendissans d'or, retombaient jusqu'à terre. A sa droite, elle avait sa fille, la princesse Isabelle, vêtue aussi avec magnificence, et, à sa gauche, le vénérable grand cardinal d'Espagne. Une suite nombreuse de dames et de chevaliers marchaient après elle, avec des pages, des écuyers, et une garde d'honneur, composée d'hidalgos dans de riches armures. Quand le vieux Mohamed-Ben-Hassan découvrit que la reine Isabelle arrivait ainsi avec pompe, pour fixer sa résidence dans le camp, le cœur lui manqua. Il secoua tristement la tête, et, se tournant vers ses capitaines, il leur dit :

« Chevaliers, le sort de Baza est décidé ! »

Les commandans maures demeurèrent les yeux fixés, avec un mélange de douleur et d'admiration, sur le magnifique cortége qui annonçait la chute de leur ville. Quelques personnes proposèrent de faire une sortie, et d'attaquer la garde royale; mais le prince Cidi Yahye le leur défendit. Il ne voulut pas même faire faire de décharges d'artillerie, ni molester ou insulter en aucune façon le cortége;

car le caractère d'Isabelle était respecté, même par les Maures, et la plupart des commandans possédaient cette courtoisie noble et chevaleresque qui est l'attribut des ames héroïques. Ils étaient du nombre des plus illustres et des plus braves chevaliers de la nation des Maures.

Quand les habitans de Baza apprirent que la reine chrétienne approchait du camp, ils se portèrent avec avidité sur toutes les hauteurs d'où ils pouvaient jouir de la vue de la plaine. Les créneaux, les tours, les mosquées, furent couvertes de têtes à turbans, contemplant ce magnifique spectacle. Ils virent le roi Ferdinand sortir en cérémonie, accompagné du marquis de Cadix, du maître de Saint-Jacques, du duc d'Albe, de l'amirante de Castille, et de plusieurs autres seigneurs renommés, pendant que toute la chevalerie du camp, somptueusement vêtue, le suivait, et que la foule des soldats faisait retentir les airs de leurs acclamations à la vue de leur patriotique reine.

Quand les souverains se furent rencontrés et embrassés, les deux armées se mêlèrent, et entrèrent ensemble dans le camp avec une pompe guerrière. Les yeux des infidèles furent éblouis par l'éclat des armures, la splendeur des capa-

raçons d'or, des soieries, des brocards, des velours, des plumets et des bannières flottantes. Les tambours battaient aux champs, et les trompettes sonnaient la victoire; les clairons et les saquebuttes se mêlaient à la douce mélodie des tympanons, et formaient une musique dont l'harmonie montait jusqu'au ciel (1).

Ce fut une chose merveilleuse de voir comment, à l'arrivée de la reine, la rigueur et la turbulence de la guerre s'adoucirent tout à coup, et comment l'orage des passions se calma. L'épée rentra dans le fourreau; l'arbalète cessa de lancer ses traits meurtriers, et l'artillerie, qui avait jusqu'alors tonné sans relâche, garda le silence. De part et d'autre on continua à user des plus grandes précautions; des sentinelles se promenaient sur les remparts de Baza, des patrouilles parcouraient le camp chrétien; mais il n'y eut plus de sortie, plus d'insultes, plus de carnage.

Le prince Cidi Yahye voyait, par l'arrivée de la reine, que les Chrétiens étaient déterminés à continuer le siége, et il savait que tôt ou tard la ville serait obligée de capituler. Il avait été prodigue de la vie de ses soldats, tant

(1) Cura de los Palacios.

qu'il avait cru que le sacrifice en pouvait être militairement utile; mais il croyait devoir en être avare, du moment où la cause était désespérée, et devoir éviter d'exaspérer l'ennemi par une défense obstinée et inutile.

A la demande du prince Cidi Yahye, une suspension d'armes fut conclue, et le maître commandeur de Léon, don Guttiere de Cardenas, fut désigné pour traiter avec le vaillant alcayde Mohamed. Ils se réunirent dans un lieu indiqué, à la vue de la ville et du camp, honorablement accompagnés de chevaliers de chaque côté. Leur entrevue fut extrêmement courtoise; car ils avaient appris dans maintes rencontres à admirer leurs prouesses réciproques. Le commandeur de Léon, dans un grave discours, s'efforça de faire comprendre l'inutilité d'une plus longue défense, et rappela à Mohamed les malheurs que Malaga s'était attirés par son opiniâtreté.

« Je vous promets, dit-il, au nom de mon souverain, si vous vous rendez sur-le-champ, que les habitans de Baza seront traités comme des sujets, et protégés dans leurs propriétés, leur liberté et leur religion. Si vous refusez, vous qui êtes maintenant renommé comme un chef

habile et judicieux, serez responsable des confiscations, de la captivité, de la mort que souffrira le peuple de Baza. »

Le commandant ayant cessé de parler, Mohamed retourna à la ville, pour consulter avec ses collègues. Il était évident que la résistance ne pouvait désormais conduire à aucun résultat; mais les commandans maures pensaient que des soupçons pourraient néanmoins planer sur eux, s'ils se décidaient à rendre une place si importante sans avoir soutenu un seul assaut. Le prince Cidi Yahye demanda donc la permission d'envoyer à Guadix une personne chargée d'une lettre pour le vieux monarque, El Zagal, au sujet de la reddition. Cette demande fut accordée; un sauf-conduit fut promis au messager, et le vieux alcayde Mohamed-Ben-Hassan se chargea lui-même de cette importante mission.

CHAPITRE LXXXI.

Reddition de Baza.

Le vieux monarque guerrier était assis dans un appartement intérieur du château de Guadix, abattu d'esprit, et réfléchissant au triste aspect de sa fortune, quand on lui annonça un envoyé de Baza, et le vieil alcayde Mohamed se présenta à ses yeux. El Zagal vit à son visage qu'il lui apportait de désastreuses nouvelles.

« Quelle est la situation de Baza? » dit-il enfin, en réunissant tout son courage pour faire cette question.

« Voici ce qui te l'apprendra, » répondit Mohamed, en lui remettant la lettre du prince Cidi Yahye.

Cette lettre décrivait la position désespérée

de la ville, l'impossibilité de la défendre plus long-temps sans le secours d'El Zagal, et les conditions favorables offertes par les souverains castillans. Si toute autre personne l'avait écrite, El Zagal l'aurait lue avec méfiance et indignation; mais il regardait Cidi Yahye comme un autre lui-même, et les expressions de sa lettre se gravèrent dans son cœur. Quand il l'eut achevée, il soupira profondément, et demeura pendant quelque temps absorbé dans ses pensées et la tête penchée sur sa poitrine. Se remettant enfin, il réunit en conseil les alfaquis et les vieillards de Guadix, et leur ayant communiqué les nouvelles qu'il avait reçues de Baza, il demanda leurs avis. C'était la preuve d'un grand embarras et d'un grand abattement d'esprit, quand El Zagal implorait des conseils étrangers; mais son féroce courage s'apprivoisait, car il voyait s'approcher la fin de son pouvoir. Les alfaquis et les vieillards ne firent qu'augmenter son incertitude par les avis différens qu'ils ouvrirent, et dont aucun ne tranchait la difficulté; car il paraissait certain que Baza devait succomber à moins d'être secourue, et toutes les tentatives que l'on avait faites jusqu'alors pour la secourir avaient été inutiles.

El Zagal au désespoir renvoya son conseil et fit appeler le vieux Mohamed.

« Allah achbar! s'écria-t-il, Dieu seul est Dieu, et Mahomet est son prophète! Retourne auprès de mon cousin Cidi Yahye; dis-lui qu'il n'est pas en mon pouvoir de le secourir, et qu'il doit faire ce qu'il jugera le plus avantageux. Les habitans de Baza se sont conduits de manière à mériter une gloire immortelle. Je ne puis exiger d'eux qu'ils affrontent de nouveaux périls pour prolonger une défense désormais inutile. »

Cette réponse d'El Zagal fixa le sort de la ville. Cidi Yahye et ses collègues capitulèrent sur-le-champ, et obtinrent les conditions les plus favorables. Les chevaliers et les soldats qui étaient venus d'autres lieux pour concourir à la défense de la place, reçurent la permission de partir librement avec leurs armes, leurs chevaux et leurs effets. Les habitans eurent le choix de se retirer avec leurs biens ou de demeurer dans les faubourgs, dans la libre jouissance de leur religion et de leurs lois, en prêtant un serment de fidélité aux souverains, et en leur payant le même tribut qu'ils avaient coutume de payer aux rois maures. La ville et la

citadelle devaient être livrées dans six jours, temps accordé aux habitans pour retirer leurs effets, et dans l'intervalle ils devaient remettre comme otages, dans les mains des commandans de Léon, quinze jeunes Maures des premières familles de la ville. Quand Cidi Yahye et l'alcayde Mohamed vinrent remettre les otages, au nombre desquels se trouvait le fils de ce dernier, ils offrirent leur hommage au roi et à la reine, qui les reçurent avec une courtoisie et une bonté extrême, et qui leur firent donner de magnifiques présens, ainsi qu'aux autres chevaliers maures. C'était de l'argent, des robes, des chevaux et d'autres objets de grande valeur.

Le prince Cidi Yahye fut tellement captivé par la grace, la dignité et la générosité d'Isabelle, ainsi que par la noble courtoisie de Ferdinand, qu'il jura de ne plus tirer l'épée contre des souverains aussi magnanimes.

La reine, de son côté, charmée de ses manières et des assurances de dévouement qu'il lui prodiguait, l'assura qu'elle regardait pour sa part comme terminée la guerre qui avait désolé le royaume de Grenade.

La louange, dans la bouche des souverains, a une puissance irrésistible. Cidi Yahye fut

complétement subjugué par le discours flatteur de l'illustre Isabelle. Son cœur brûla d'une flamme subite d'attachement pour les souverains. Il les pria de le compter au nombre de leurs sujets les plus dévoués, et dans la ferveur soudaine de son zèle, il s'engagea, non-seulement à consacrer son épée à leur service, mais encore à employer toute son influence, qui était fort grande, sur son cousin Muley Abdallah-el-Zagal, afin qu'il leur remît les villes de Guadix et d'Almeria, et qu'il cessât désormais toutes hostilités. L'effet que produisirent sur son esprit les discours des souverains fut même si grand, qu'il s'étendit jusque sur sa religion. Il se sentit tout à coup éclairé sur les abominations païennes de l'indigne secte de Mahomet, et touché par les vérités du christianisme, développées par de si puissans monarques. Il consentit, d'après cela, à se faire baptiser et à être reçu dans le sein de l'Église. La conversion de cet illustre infidèle est sans contredit un des plus beaux exploits des souverains catholiques, et l'un des événemens les plus merveilleux de cette sainte guerre.

Certains écrivains arabes se sont efforcés d'affaiblir l'effet qu'un pareil miracle pourrait

avoir sur les esprits, en l'attribuant à de grands revenus accordés au prince et à ses héritiers par les monarques chrétiens; revenus auxquels ils joignirent des biens à Marchena, avec des villes, des terres et des vassaux; mais ce ne fut là qu'une sage précaution du roi Ferdinand pour mieux assurer la fidélité du néophyte. La politique de ce monarque fut toujours égale à sa piété. Aussi, au lieu de faire un grand étalage de cette conversion, et de faire célébrer le baptême dans une église à la vue de tout le peuple, le roi ordonna que la cérémonie aurait lieu dans une chapelle particulière et serait tenue fort secrète. Il craignait que sans cela Cidi Yahye ne fût dénoncé comme un apostat et ne devînt en horreur aux Maures, ce qui eût empêché l'heureux effet de son influence pour faire terminer promptement la guerre (1).

Le vieux Mohamed-Ben-Hassan fut aussi gagné par la magnanimité et la munificence des souverains castillans, et il demanda à être admis à les servir. Son exemple fut suivi par plusieurs autres chevaliers maures, dont les services furent gracieusement acceptés, et magnifiquement récompensés.

(1) Conde, tom. III, ch. 40.

Ce fut ainsi qu'après un siége de six mois et vingt jours, la ville de Baza se rendit, le 4 décembre 1489, fête de la glorieuse sainte Barbe, sainte qui, d'après les légendes catholiques, préside aux orages, au feu, à la poudre à canon, et à toutes sortes d'explosions combustibles (1). Le roi et la reine firent leur entrée solennelle et triomphante le jour suivant, et la joie publique fut augmentée à la vue de cinq cents captifs chrétiens, hommes, femmes et enfans, délivrés des cachots des Maures.

La perte des Chrétiens dans ce siége monta à vingt mille hommes, dont dix-sept mille moururent de maladie, et un assez grand nombre de froid; ces derniers étaient principalement des porte-faix et autres individus de cette espèce.

La reddition de Baza fut suivie de celle d'Almuneçar, de Tavernas et de la plupart des forteresses des monts Alpuxarras. Les habitans espérèrent, par des soumissions promptes et volontaires, s'assurer des conditions aussi fa-

(1) Sainte Barbe est invoquée dans les orages, parce qu'une légende (apocryphe) prétend que son père, Dioscore, furieux sectateur du paganisme, ayant tranché lui-même la tête de sa fille, fut frappé de la foudre. (*Note du Traducteur.*)

vorables que celles qui avaient été accordées à la ville de Baza, et les alcaydes se flattèrent d'avoir part aux récompenses prodiguées à ses commandans. Ni les uns ni les autres ne furent trompés dans leur attente. Les habitans obtinrent la permission de conserver, comme mudexarres, la libre jouissance de leurs biens et de leur religion, tandis que les alcaydes, en venant au camp remettre les clés de leurs places, furent accueillis par Ferdinand avec une faveur distinguée, et reçurent des présens en argent proportionnés à l'importance des villes auxquelles ils avaient commandé. En attendant, le politique monarque eut grand soin de ne pas blesser leur orgueil et leur délicatesse : ces sommes leur furent payées comme les arrérages de ce qui leur était dû par le précédent gouvernement. Dans le commencement de la guerre, Ferdinand n'avait dû ses conquêtes qu'à son épée ; mais, dans la campagne de Baza, il reconnut que l'or a pour le moins autant de pouvoir que le fer.

Parmi tous ces chefs mercenaires, il en arriva un, nommé Ali-Aben-Fahar, vieux guerrier qui avait été, dans le cours de sa carrière militaire, chargé de plus d'un commandement im-

portant. C'était un Maure de haute taille, d'un aspect sévère et mélancolique. Il se tint à l'écart, pendant que ses collégues remettaient les clés de leurs forteresses, et se retiraient chargés de trésors. Quand son tour vint de parler, il adressa la parole aux souverains avec la franchise d'un soldat, mais d'un ton d'abattement et de désespoir.

« Je suis un Maure, dit-il, et de lignage maure. Je suis alcayde des bonnes villes et des châteaux de Purchena et de Paterna. Ils m'ont été confiés pour les défendre; mais ceux qui auraient dû me soutenir ont perdu tout leur courage, et ne cherchent que leur sûreté personnelle. Ces forteresses, puissans souverains, vous seront donc remises aussitôt que vous jugerez convenable d'en venir prendre possession. »

De grandes sommes d'argent furent aussitôt offertes à l'alcayde par l'ordre de Ferdinand, pour prix d'un service si important. Mais le Maure repoussa ces dons d'un air ferme et hautain.

« Je ne suis pas venu, reprit-il, pour vendre ce qui ne m'appartient pas; mais pour vous remettre ce que la fortune vous a donné. Vos

Majestés peuvent être assurées que si j'avais été secondé comme j'aurais dû l'être, ma vie, et non l'or que vous m'offrez, eût été le prix auquel vous auriez obtenu mes forteresses. »

Les monarques castillans furent touchés en entendant ces paroles nobles et fidèles. Ils firent de grands efforts pour attacher à leur service un homme si loyal; mais le Maure ne put se décider à combattre pour les ennemis de sa nation et de sa foi.

« N'y a-t-il rien, dit la reine Isabelle, que nous puissions faire pour te plaire et te prouver notre estime? »

« Si, répondit le Maure; j'ai laissé, dans les villes et dans les vallées que je vous ai remises, un grand nombre de mes malheureux compatriotes, avec leurs femmes et leurs enfans, qui n'ont pas le courage de s'arracher aux lieux où ils sont nés. Donnez-moi votre parole royale qu'ils seront maintenus dans la tranquille jouissance de leur religion et de leurs maisons. »

« Nous le promettons, reprit Isabelle; ils demeureront en paix et en sûreté : mais parle pour toi-même; que demandes-tu pour toi? »

— « Rien, que la permission de passer li-

brement en Afrique, avec mes chevaux et mes effets. »

Les monarques castillans voulurent le forcer à accepter de l'or, de l'argent et des chevaux richement caparaçonnés, non point comme une récompense, mais comme des marques d'estime personnelle; mais Ali-Aben-Fahar refusa toute espèce de présens ou de distinctions, regardant comme un crime d'être seul heureux dans un moment de détresse publique, et dédaignant une prospérité dont la source eût été la ruine de sa patrie.

Quand il eut obtenu un passe-port du roi, il rassembla ses chevaux, ses serviteurs, ses armes offensives et défensives, et ses effets; il prit congé de ses compatriotes en pleurs, et, l'angoisse peinte sur le front, mais sans verser une larme, il monta sur son coursier barbe, s'éloigna des riantes vallées de sa patrie conquise, et commença une route solitaire pour chercher la fortune d'un soldat au milieu des sables brûlans de l'Afrique (1).

(1) Pulgar. Garibay, liv. XL, ch. 40. Cura de los Palacios.

CHAPITRE LXXXII.

Soumission d'El Zagal aux souverains castillans.

Les mauvaises nouvelles ne manquent jamais de bouches pour les répandre. Elles sont portées sur les ailes des vents, et il semble que les oiseaux même s'empressent de les annoncer aux oreilles des malheureux. Le vieux roi El Zagal s'était caché dans les appartemens les plus retirés de son château, pour ne plus voir la clarté du jour, qui avait cessé de répandre sur lui des rayons favorables; mais chaque heure lui apportait des lettres qui lui apprenaient quelques nouveaux malheurs. Une forteresse après une autre déposait ses clés aux pieds des souverains chrétiens. Les montagnes guerrières, les fertiles vallées lui étaient successivement arrachées, et ajoutées aux États des vainqueurs. Il ne lui restait plus qu'une faible partie

des monts Alpuxarras, et les belles villes de Guadix et d'Almeria. Personne ne craignait plus le vieux monarque farouche. La terreur qu'il inspirait s'était dissipée avec sa puissance. Il était enfin arrivé à ce point d'adversité où les amis d'un malheureux se croient autorisés à lui dire de dures vérités, et à lui donner des conseils désagréables, qu'il écoute, sinon avec résignation, du moins sans leur répondre.

El Zagal était assis sur son divan, l'esprit absorbé par des réflexions sur l'instabilité de la gloire humaine, quand son parent et beau-frère, le prince Cidi-Yahye, fut annoncé. Cet illustre converti à la vraie Foi et aux intérêts des conquérans de son pays s'était hâté de se rendre à Guadix, avec toute la ferveur d'un prosélyte, impatient de prouver son zèle pour le service du Ciel et des souverains castillans, en persuadant au vieux monarque d'abjurer sa foi, et de leur remettre les débris de ses États.

Cidi-Yahye était encore extérieurement un musulman, car sa conversion était demeurée secrète. Le cœur sévère d'El Zagal fut ému en voyant le visage d'un parent dans l'heure de l'adversité. Il pressa son cousin dans ses bras,

et offrit des remercîmens à Allah de ce qu'au milieu de ses peines, il lui avait laissé un ami et un conseiller en qui il pût mettre sa confiance. Cidi-Yahye ne tarda pas à entamer le véritable sujet de sa mission. Il représenta à El Zagal l'état désespéré de ses affaires, et la chute inévitable du pouvoir des Maures dans le royaume de Grenade.

« Le sort, lui dit-il, se prononce contre nos armes; notre ruine est écrite dans le ciel. Rappelez-vous les prédictions des astrologues à la naissance de votre neveu Boabdil. Nous nous étions flattés que leurs prédictions s'étaient accomplies par sa prise à Lucena; mais il est maintenant évident que les astres ont annoncé non pas des revers passagers, mais le renversement définitif du royaume. Les désastres qui ont accompagné nos efforts, sans aucune alternative de succès, démontrent que le sceptre de Grenade est destiné à passer sous la domination chrétienne. Oui, telle est la volonté toute-puissante de Dieu. »

Le prince prononça ces dernières paroles d'un ton énergique, avec une révérence pieuse. El Zagal avait écouté son discours dans une attention muette, sans remuer un muscle de

son visage, sans cligner une seule fois les yeux. Quand le prince eut fini de parler, son beau-frère demeura long-temps pensif et silencieux. A la fin, tirant du fond de son cœur un long et douloureux soupir, il s'écria :

« Alahuma subahana hu (que la volonté de Dieu soit faite)! Oui, mon cousin, il n'est que trop évident que telle est la volonté d'Allah, et ce qu'il veut ne manque jamais de s'accomplir. S'il n'avait pas décidé la chute de Grenade, ce bras, cette épée l'auraient soutenue (1). »

« Qu'avez-vous, d'après cela, encore à faire, continua Cidi-Yahye, si ce n'est à tirer le meilleur parti possible des débris de l'Empire qui vous restent? En persistant dans la guerre, vous ruinez sans retour le pays et tous les fidèles habitans. Vous sentiriez-vous disposé à céder les villes que vous possédez encore à votre neveu El Chico, afin qu'elles augmentent son pouvoir, et profitent de son alliance avec les souverains chrétiens? »

L'œil d'El Zagal étincela à cette pensée. Il saisit la poignée de son cimeterre, et grinça les dents avec fureur.

« Jamais, s'écria-t-il, je ne me soumettrai à

(1) Conde, tom. III, ch. 40.

cet indigne, à cet esclave! J'aimerais mieux voir les bannières des monarques chrétiens flotter sur mes remparts, que de les voir ajouter au pouvoir du vassal Boabdil! »

Cidi-Yahye profita sur-le-champ de cette ouverture, et pressa El Zagal de se rendre franchement et sans réserve.

« Fiez-vous, lui dit-il, à la magnanimité des souverains castillans. Ils vous accorderont, sans aucun doute, des conditions honorables. Il vaut mieux leur céder volontairement ce que tôt ou tard ils ne pourront manquer de vous arracher par la force; car telle est, mon cousin, la volonté toute-puissante de Dieu. »

« Alahuma subahana hu! » répéta El Zagal, et le vieux monarque plia sa tête orgueilleuse, et consentit à remettre ses États aux ennemis de sa foi, plutôt que de les laisser sous le pouvoir musulman, mais soumis à l'autorité de son neveu.

Cidi-Yahye retourna donc à Baza, autorisé par El Zagal à traiter en son nom avec les souverains chrétiens. Le prince éprouva une sorte de triomphe, en récapitulant les riches débris de l'Empire qu'il était chargé de céder. Ils consistaient en une grande partie de cette

chaîne de montagnes qui s'étend depuis la capitale jusqu'à la Méditerranée, avec une suite de délicieuses vallées verdoyantes, ressemblant à autant d'émeraudes précieuses montées dans une chaîne d'or; enfin, Guadix et Almeria, deux des bijoux les plus précieux de la couronne de Grenade.

En retour de ces possessions, et de l'abandon des prétentions d'El Zagal sur le reste du royaume, les souverains le reçurent en leur amitié et alliance, et lui cédèrent à perpétuité le territoire d'Alhamin, dans les Alpuxarras, avec la moitié des salines de Maleha. Il devait jouir du titre de roi d'Andaraxa, et avoir pour sujets deux mille mudexares ou Maures conquis. Ses revenus devaient être portés à la somme de quatre millions de maravedis, et il devait tenir ses terres et ses biens en fief de la couronne de Castille.

Ces arrangemens ayant été conclus, Cidi-Yahye retourna auprès de Muley-Abdallah pour les lui communiquer, et il fut convenu que la cérémonie de la remise et de l'hommage se ferait dans la ville d'Almeria.

Le 17 décembre, le roi Ferdinand quitta Baza avec une partie de son armée, et la reine

ne tarda pas à le suivre avec le reste. Le roi passa en triomphe par plusieurs des villes nouvellement conquises, se glorifiant de ces trophées, qu'il devait plus à sa politique qu'à sa valeur. Comme il approchait d'Almeria, le roi maure vint au devant de lui, accompagné du prince Cidi-Yahye et d'un grand nombre des principaux habitans à cheval. Le farouche front d'El Zagal offrait une sorte d'humilité contrainte; mais sa lèvre se relevait de temps à autre avec un air de dédain, sa poitrine se gonflait, et ses narines ouvertes respiraient l'indignation. Il était évident qu'il ne se regardait pas comme vaincu par le pouvoir de l'homme, mais comme abattu par la main du Ciel; et pendant qu'il s'humiliait sous les décrets de la destinée, son ame orgueilleuse murmurait d'être forcée de s'abaisser devant un agent mortel de cette destinée. Il s'approcha du roi chrétien, descendit de cheval, et s'avança pour lui baiser la main en signe d'hommage. Mais Ferdinand respecta le titre royal que le Maure avait porté, et ne voulut pas souffrir cette cérémonie. Il se pencha sur sa selle, l'embrassa gracieusement, et le pria de remonter à cheval (1). Plusieurs dis-

(1) Cura de los Palacios.

cours courtois eurent lieu entre eux : après quoi, la forteresse et la ville d'Almeria, ainsi que le reste du territoire appartenant à El Zagal furent formellement remis. Quand tout fut terminé, le vieux guerrier maure se retira dans les montagnes, avec une poignée de partisans, pour se cacher dans son petit domaine d'Andaraxa, y ensevelir sa honte, et se consoler de sa chute avec le vain titre de roi.

CHAPITRE LXXXIII.

Événemens qui se passèrent à Grenade après la soumission d'El Zagal.

Qui peut savoir quand il doit se réjouir dans ce monde inconstant? Chaque flot de prospérité est repoussé par une vague contraire, et nous sommes souvent engloutis par celui-là même qui devait nous porter dans le port de nos espérances. Quand Jusef-Aben-Commixa, visir de Boabdil-el-Chico, entra dans le salon royal de l'Alhambra, et annonça la capitulation d'El Zagal, le cœur du jeune monarque bondit de joie. Son vœu le plus cher était rempli; son oncle était vaincu et détrôné, et il régnait sans rival, seul monarque de Grenade. Il était enfin sur le point de jouir des fruits de son humiliation et de son assujétissement. Son trône

était fortifié par l'amitié et l'alliance des souverains castillans. Sa stabilité était par conséquent hors de doute.

« Allah achbar! s'écria-t-il; réjouissez-vous avec moi, ô Jusef! les astres ont cessé de me persécuter! Personne ne doit plus désormais m'appeler El Zogoybi. »

Dans le premier moment Boabdil fut sur le point d'ordonner des réjouissances publiques; mais le sage Jusef secoua la tête.

« La tempête, dit-il, a cessé de gronder sur un point du ciel; mais elle peut éclater sur un autre. Nous sommes sur une mer orageuse entourée d'écueils et de brisans. Que mon roi diffère les réjouissances jusquà ce que le calme soit assuré. »

Cependant El Chico ne put rester tout-à-fait tranquille dans ce jour de bonheur. Il ordonna que son cheval fût magnifiquement caparaçonné, et sortant de la porte de l'Alhambra, il descendit avec une brillante suite l'avenue d'arbres et de fontaines, et se dirigea vers la ville pour entendre les acclamations de la populace. En arrivant sur la plaee de la Vivarrambla, il vit une grande foule de peuple qui paraissait être dans une grande agitation. Quelle fut sa surprise

lorsqu'en approchant de plus près il se vit accueilli par des gémissemens, des murmures et des exécrations. La nouvelle s'était répandue à Grenade que Muley Abdallah-el-Zagal avait été forcé de capituler, et que tous ses États étaient tombés au pouvoir des Chrétiens. Personne n'avait demandé les détails de cette nouvelle; mais Grenade tout entière avait été plongée dans la douleur et dans l'indignation. Le vieux Muley fut célébré comme un prince patriote qui avait combattu jusqu'à la dernière extrémité pour le salut de son pays, et qui avait dédaigné d'abaisser la dignité de sa couronne par un acte de vasselage. Boabdil, au contraire, avait contemplé d'un œil joyeux la vaine mais héroïque lutte que son oncle avait soutenue; il s'était réjoui des défaites des fidèles et du triomphe des incrédules. Il avait contribué au démembrement et à la chute de l'Empire. Quand on le vit parcourir les rues avec pompe, dans ce qu'on regardait comme un jour d'humiliation pour les vrais musulmans, le peuple ne put retenir sa fureur; et dans les cris qu'il poussa, Boabdil entendit plus d'une fois son nom réuni aux épithètes de traître et d'apostat.

Étonné et affligé, le jeune monarque rentra confus dans l'Alhambra. Il se renferma dans l'appartement le plus reculé, et il résolut de garder une prison volontaire jusqu'à ce que l'exaspération du peuple commençât un peu à se calmer. Il ne doutait pas qu'elle ne s'apaisât bientôt, et que les habitans ne sentissent trop vivement les avantages de la paix pour murmurer du prix auquel ils les obtenait, et il se fiait d'ailleurs à l'amitié des souverains chrétiens pour le défendre contre les suites du mécontentement de ses sujets.

Les premières lettres de l'adroit Ferdinand firent connaître à Boabdil tout le prix de cette amitié.

Le monarque catholique lui rappela un traité qu'il avait fait après avoir été pris dans la ville de Loxa. Par ce traité il s'était engagé, dans le cas où les souverains catholiques s'empareraient des villes de Guadix, de Baza et d'Almeria, de leur remettre Grenade dans un temps limité, et d'accepter en échange certaines villes maures, pour les tenir d'eux en fief. Ferdinand lui faisait part en conséquence que Guadix, Baza et Almeria étaient prises, et le sommait de remplir son engagement. Quand même l'infortuné Boab-

dil eût eu la volonté d'exécuter ce qu'on lui demandait, il n'en aurait pas eu le pouvoir. Il était renfermé dans l'Alhambra, pendant que la fureur populaire grondait autour de lui comme un orage. Grenade était rempli d'une foule de réfugiés des villes prises, et dans le nombre se touvaient beaucoup de soldats licenciés, de citoyens ruinés et réduits au désespoir par l'état de leur fortune. Tous ne parlaient de Boabdil qu'en l'appelant la première cause de leurs malheurs. Comment aurait-il osé se montrer dans une pareille effervescence? Comment surtout proposer à de pareilles gens de se rendre? Dans sa réponse à Ferdinand, il lui représenta les difficultés de sa situation, et observa que loin d'avoir aucune influence sur ses sujets, leur turbulence mettait sa propre vie en danger. Il suppliait en conséquence le roi de se contenter pour le moment des conquêtes qu'il avait faites, et lui promettait que s'il parvenait à recouvrer son pouvoir sur sa capitale et ses habitans, il n'en userait que pour les gouverner en vassal de la couronne de Castille.

Ferdinand ne fut pas satisfait de cette réponse. Le moment était venu de frapper le

dernier coup de ce grand jeu politique, et d'achever sa conquête en l'assiégeant sur le trône de l'Alhambra. Feignant de regarder Boabdil comme un allié perfide qui manquait à sa parole, il renonça à son amitié, et écrivit une seconde lettre : celle-ci ne fut point adressée à ce monarque, mais aux commandans et au conseil de la commune. Il demandait que la ville se rendît avec toutes les armes appartenant soit aux citoyens, soit à ceux qui s'étaient depuis peu réfugiés dans ses murs. Si les habitans consentaient à sa demande, il leur promettait les mêmes conditions qui avaient été accordées à Baza, à Guadix et à Almeria, sinon il les menaçait du sort de Malaga (1).

La lettre du monarque catholique donna lieu au plus grand tumulte dans la ville. Les habitans de l'Alcaceria, qui était le quartier des affaires, et tous ceux qui avaient goûté les douceurs d'un commerce profitable pendant la dernière trève, furent d'avis de s'assurer la continuation d'un état si avantageux par une prompte soumission; d'autres, qui avaient des femmes et des enfans les regardaient avec tendresse et sollicitude, et craignaient par la résistance de les

(1) Cura de los Palacios, chap. 96.

exposer aux horreurs de l'esclavage. Mais de l'autre côté Grenade était, comme nous l'avons dit, remplie d'hommes étrangers, réunis par la guerre, exaspérés par leurs souffrances, et qui n'aspiraient qu'après la vengeance; il y en avait aussi d'autres qui avaient été élevés au sein des armes, qui ne vivaient que par l'épée, et que le retour de la paix laisserait sans asile et sans espérance. Enfin il s'en trouvait d'un esprit non moins ardent et non moins belliqueux que ces derniers, mais d'une ame plus élevée; des chevaliers vaillans et fiers, d'antique race, qui avaient sucé avec le lait une haine mortelle contre les Chrétiens, et qui ne pouvaient supporter l'idée que Grenade, l'illustre Grenade, depuis tant de siècles le siége de la grandeur et des délices des Maures, pût devenir le séjour des incrédules. Au nombre de ces chevaliers, le plus illustre était Muza-Ben-Abil-Gazan. Il était de race royale, d'un caractère fier et généreux, de formes réunissant la force à la beauté virile. Nul ne pouvait le surpasser dans l'art de dompter un cheval, et dans celui de manier toutes sortes d'armes. Sa grace et son adresse dans les tournois étaient le sujet des éloges de toutes les dames maures, et ses ex-

ploits guerriers l'avaient rendu la terreur des ennemis. Depuis long-temps il déplorait la politique timide de Boabdil, et s'efforçait d'en combattre les funestes effets en maintenant l'esprit belliqueux du peuple de Grenade. Il avait en conséquence encouragé les joûtes, les combats au roseau, et les autres jeux du même genre qui offrent une apparence de guerre. Il faisait aussi tout ce qui dépendait de lui pour inculquer à ses compagnons d'armes les sentimens chevaleresques qui font faire des actions courageuses et magnanimes, mais qui s'effacent souvent dans les nations avec la perte de l'indépendance. Les efforts généreux de Muza avaient en grande partie réussi : il était l'idole des jeunes cavaliers; ils le regardaient comme le modèle de la chevalerie, et tous s'efforçaient d'imiter ses vertus héroïques.

Quand Muza apprit la demande que Ferdinand leur faisait de remettre leurs armes, son œil étincela de colère.

« Le roi chrétien s'imagine-t-il, dit Muza, que nous soyons des vieillards, et que des bâtons nous suffisent? ou bien des femmes qui puissions nous contenter de fuseaux? Qu'il sache qu'un Maure est né pour porter la lance et le ci-

meterre; pour dompter des chevaux, bander l'arc et lancer le javelot. Si vous lui ôtez cela, vous le privez de sa nature. Puisque le roi chrétien désire avoir nos armes il n'a qu'à venir les prendre; mais elles lui coûteront cher. Quant à moi je préférerais un tombeau sous les murs de Grenade, pourvu que je meure en les défendant, à la demeure la plus voluptueuse dans ses palais, s'il faut la gagner par notre soumission à l'incrédule.»

Les paroles de Muza furent accueillies avec des cris d'enthousiasme de la partie belliqueuse de la population. Grenade se réveilla comme un guerrier qui sort d'une honteuse léthargie. Les commandans et le conseil partagèrent l'élan général, et ils répondirent en conséquence aux souverains chrétiens qu'ils mourraient plutôt que de rendre leur ville.

CHAPITRE LXXXIV.

Comment le roi Ferdinand dirigea ses hostilités contre Grenade.

QUAND le roi Ferdinand reçut cette fière réponse des Maures, il se prépara à les attaquer avec vigueur. La saison de l'hiver ne permettait pas de se mettre immédiatement en campagne : c'est pourquoi il se contenta de jeter de fortes garnisons dans toutes les villes et forteresses des environs de Grenade, et il confia le commandement de toute la frontière de Jaën à Inigo Lopez de Mendoza, comte de Tendilla, qui avait montré une vigilance si consommée et tant d'adresse dans le commandement du poste dangereux d'Alhama. Ce célèbre guerrier établit son quartier général dans

la ville d'Alcala-la-Real, située au milieu des montagnes, à huit lieues de Grenade, et qui commandait les passages les plus importans de cette frontière escarpée.

Pendant ce temps la ville de Grenade retentissait de préparatifs guerriers. La chevalerie de la nation avait recouvré de l'influence sur ses conseils, et le peuple ayant repris les armes était impatient de laver la honte de sa soumission par des exploits hardis et signalés.

Muza-Ben-Abil-Gazan était l'ame des travaux. Il commandait la cavalerie qu'il avait disciplinée avec un talent extraordinaire. Il était entouré de la plus noble jeunesse de Grenade, qui avait gagné son ardeur généreuse et martiale, et qui brûlait pour les combats, pendant que les simples soldats, dévoués à sa personne, étaient prêts à le suivre dans les expéditions les plus désespérées. Il ne laissa pas refroidir leur courage dans l'inaction. Les portes de Grenade versèrent de nouveau dans la campagne des légions de cavalerie légère qui parcouraient le pays jusqu'au pied des forteresses chrétiennes, emportant les troupeaux de bœufs et de moutons. Le nom de Muza devint célèbre sur toute la frontière. Il rencontra souvent l'en-

nemi dans les défilés des montagnes, et lui livrait des combats dans lesquels la légèreté et l'adresse de sa cavalerie lui donnaient l'avantage. La vue de sa brillante légion revenant par la Vega, suivie de butin, était accueillie par les Maures comme le retour de leurs anciens triomphes; et quand ils virent des bannières chrétiennes rapportées comme des trophées de leur victoire, leur joie ne connut pas de bornes. L'hiver était passé; le printemps avançait, et Ferdinand ne songeait pas encore à se mettre en campagne. Il savait que la ville de Grenade était trop forte et trop peuplée pour pouvoir être prise d'un coup de main, et trop bien approvisionnée pour céder à un siége de peu de durée.

« Il nous faudra de la patience et de la persévérance, dit le prudent monarque. En nous contentant cette année de ravager le pays, nous occasionerons une disette pour l'année prochaine, et alors la ville pourra être attaquée avec succès. »

Un intervalle de paix, joint à la prompte végétation d'un sol fertile et d'un heureux climat, avait rendu à la Vega toute sa beauté et toute sa richesse. Les verts pâturages des bords

du Xenil étaient couverts de troupeaux. Les vergers promettaient d'abondantes récoltes de fruits, et la plaine se couvrait de blé jaunissant. Le moment approchait de faire la récolte, quand tout à coup la guerre descendit comme un torrent du haut des montagnes, et Ferdinand, avec une armée de cinq mille hommes de cavalerie et vingt mille d'infanterie, parut devant les portes de Grenade. Il avait laissé la reine et la princesse dans la forteresse de Moclin, et il venait accompagné du duc de Medina-Sidonia, du marquis de Cadix, du marquis de Villena, des comtes d'Urena et de Cabra, de don Alonze d'Aguilar et d'autres chevaliers renommés. Ce fut à cette occasion que le roi Ferdinand conduisit pour la première fois son fils, le prince Juan, à la guerre et lui conféra l'ordre de la chevalerie. Comme pour le stimuler à de grands exploits, la cérémonie se fit sur les bords du grand canal, presque sous les murs crénelés de la cité guerrière, dont la prise était le but de ces entreprises hardies, et au milieu de cette fameuse Vega, le théâtre de tant de hauts faits chevaleresques. Les tours rouges de l'Alhambra brillaient au-dessus d'eux, s'élevant du milieu des bosquets les plus délicieux, et

étalaient l'étendard de Mahomet, comme pour braver les armes chrétiennes.

Le duc de Medina-Sidonia et le vaillant Rodrigue Ponce de Léon, marquis de Cadix, furent les parrains du jeune prince, et toute la chevalerie du camp s'assembla à cette occasion. Le prince, après avoir été fait chevalier, accorda à son tour le même honneur à plusieurs jeunes seigneurs de haut rang qui entraient comme lui dans la carrière des armes.

Ferdinand ne tarda pas à mettre à exécution ses plans de dévastation. Il détacha des troupes de tous côtés pour ravager le pays. Des villages furent saccagés, brûlés et détruits, et la délicieuse Vega fut de nouveau la proie du fer et de la flamme. Le ravage fut porté si près de Grenade, que la ville fut enveloppée dans la fumée de ses hameaux et de ses jardins. Ce triste nuage s'éleva en se déroulant jusqu'au haut de la montagne, et demeura suspendu sur les tours de l'Alhambra, où l'infortuné Boabdil restait toujours renfermé et n'osant braver l'indignation de ses sujets. Ce malheureux monarque se frappait la poitrine en contemplant du haut de son palais la désolation que répandait son ancien allié. Il n'osait pas même se

montrer en armes parmi le peuple; car on le maudissait comme la cause des nouveaux malheurs dont on était accablé. Les Maures ne souffrirent pourtant pas que les Chrétiens continuassent leurs ravages avec autant d'impunité que les années précédentes. Muza les poussait à faire des sorties continuelles. Il partagea sa cavalerie en petits escadrons, dont il confia chacun à un chef plein de hardiesse. Ils reçurent l'ordre d'errer sans cesse autour du camp chrétien, de le harceler de divers côtés à la fois, d'intercepter les convois et les traîneurs, de se mettre en embuscade pour surprendre les partis détachés pour le pillage, de se cacher parmi les rochers et les défilés des montagnes, dans les creux et les buissons de la plaine; enfin d'imaginer mille stratagèmes et surprises.

L'armée chrétienne s'était un jour, en parcourant la Vega, étendue avec un peu d'imprudence. Comme les troupes, commandées par le marquis de Villena, approchaient du pied des montagnes, elles aperçurent plusieurs paysans maures poussant avec promptitude un troupeau dans un creux. Les soldats, ardens pour le butin, se hâtèrent de les poursuivre; mais à peine eurent-ils pénétré dans le creux, que des cris

s'élevèrent de tous les côtés, et qu'ils furent vigoureusement attaqués par des ennemis à pied et à cheval qui s'y étaient mis en embuscade. Quelques uns des Chrétiens prirent la fuite; d'autres tinrent ferme et combattirent avec valeur. Les Maures avaient l'avantage du terrain. Les uns lançaient des flèches d'entre les fentes des rochers, d'autres combattaient corps à corps dans la plaine, pendant que leur cavalerie, rapide comme l'éclair dans ses mouvemens, portait la destruction dans les rangs chrétiens. Le marquis de Villena et son frère don Alonze de Pacheco, dès la première attaque des Maures, se jetèrent au plus fort de la mêlée. Ils y étaient à peine entrés, que don Alonze tomba de cheval mortellement frappé, sous les yeux de son frère. Estevan de Suzon, brave capitaine, succomba aussi en combattant à côté du marquis, qui demeura avec son valet de chambre Solier, et une poignée de chevaliers, entouré d'ennemis de toutes parts. Plusieurs cavaliers des autres corps de l'armée se hâtèrent d'accourir à leur secours; mais le roi Ferdinand, voyant que les Maures avaient l'avantage de la position, et que les Chrétiens souffraient beaucoup, fit sonner la retraite. Le marquis obéit lentement et à

regret; car son cœur était plein de douleur et de rage de la mort de son frère. Comme il se retirait, il vit son fidèle valet de chambre Solier se défendant bravement contre six Maures. Le marquis se retourna soudain, et courut à son secours. Il tua deux des ennemis de sa propre main, et mit le reste en fuite. Un des Maures cependant, en se retirant, se souleva sur les étriers, jeta sa lance au marquis et le blessa au bras, dont il demeura toute la vie estropié.

Cette blessure fut cause que de ce moment le marquis ne put plus signer son nom que de la main gauche, quoiqu'il continuât à manier la lance de sa droite. La reine lui ayant demandé un jour pourquoi il avait risqué sa vie pour un domestique, il répondit :

« Votre Majesté ne pense-t-elle pas que j'ai bien fait de risquer ma vie pour un homme qui en aurait risqué trois pour moi s'il les avait eues? »

La reine fut charmée de la magnanimité de cette réponse, et se plut souvent, après cela, à citer le marquis comme le modèle de la chevalerie de son siècle.

Cette embuscade peut donner une idée des piéges que Muza ne cessait de tendre aux en-

nemis; il n'hésita pas même parfois à tenir tête ouvertement aux forces chrétiennes, et à les défier en rase campagne. Le roi Ferdinand s'aperçut bientôt que les Maures ne provoquaient presque jamais au combat sans avoir l'avantage du terrain, et que, quoique les Chrétiens parussent le plus souvent remporter la victoire, ils n'en souffraient pas moins des pertes considérables : car les retraites calculées formaient partie de la tactique des Maures. Ils s'éloignaient afin de jeter la confusion dans les rangs de l'ennemi, après quoi ils se retournaient sur lui, et recommençaient une attaque violente et fatale. Il ordonna d'après cela à ses capitaines de refuser tous les combats qui leur seraient présentés, et de se contenter de suivre leur plan de destruction, ravageant le pays, et faisant le plus grand tort possible à l'ennemi, sans courir eux-mêmes aucun risque.

CHAPITRE LXXXV.

Sac du château de Roma.

A deux lieues environ de Grenade, et sur une hauteur qui commande une perspective étendue de la Vega, était situé le château fort de Roma, lieu de refuge et de sécurité pour les Maures. C'était là que les paysans du voisinage conduisaient leurs troupeaux et se hâtaient de cacher leurs effets les plus précieux au moment de l'irruption d'une force chrétienne. Si quelque détachement sorti de Grenade se trouvait intercepté dans sa retraite, il se jetait dans le château de Roma, garnissait ses tours crénelées, et de là bravait la vaine fureur de l'ennemi. La garnison était accoutumée à accorder ainsi l'hospitalité. Elle voyait souvent des détache-

mens de Maures arriver au grand galop, poursuivis de si près qu'à peine avait-on le temps de refermer la porte après les avoir introduits dans la place, pour empêcher les ennemis d'y entrer avec eux, tandis que les cavaliers chrétiens avaient plus d'une fois retenu la bride de leurs chevaux à l'entrée même de la poterne, maudissant les murs de Roma qui leur enlevaient leur proie.

Les ravages de Ferdinand et les combats continuels qui avaient lieu dans la Vega avaient doublé la vigilance de la garnison du château. Un matin de bonne heure, les sentinelles placées sur les remparts aperçurent un nuage de poussière qui s'avançait rapidement vers le fort. Des turbans et des armes mauresques frappèrent bientôt leurs regards, et ils virent enfin un troupeau de bêtes poussé en avant en grande hâte, et escorté par cent quarante Maures, qui amenaient avec eux des prisonniers chrétiens enchaînés.

Quand la troupe arriva près du château, un cavalier Maure, d'un maintien noble et imposant, et magnifiquement vêtu, s'approcha jusqu'au pied de la tour, et demanda à y être admis. Il observa qu'il revenait avec un riche

butin d'une excursion qu'il avait faite sur le territoire chrétien; mais que l'ennemi le suivait de près, et qu'il craignait d'être attaqué avant de pouvoir arriver à Grenade. Les sentinelles se hâtèrent de descendre et d'ouvrir les portes. La troupe défila dans les cours du château, qui furent bientôt remplies de bœufs et de moutons, de chevaux et de montagnards maures d'un aspect farouche. Le cavalier qui avait parlé aux sentinelles était le chef du détachement. Il était d'un âge mûr, son maintien était noble et distingué, et il avait avec lui son fils, jeune homme plein de feu et de courage. A côté d'eux se tenaient les deux prisonniers chrétiens, les yeux baissés et l'air désespéré.

Les soldats de la garnison se réveillèrent promptement, et coururent aux bestiaux pour les mettre à couvert, pendant que les militaires étrangers parcouraient le château pour y chercher des alimens et du repos. Tout à coup un cri s'éleva, qui fut répété des cours, des salles et des remparts. La garnison, étonnée et confuse, voulut courir aux armes, mais avant qu'elle pût faire la moindre résistance, elle se trouva complétement au pouvoir de l'ennemi.

La prétendue troupe de maraudeurs consistait en mudexares, Maures tributaires des Chrétiens, et les commandans en étaient le prince Cidi Yahye et son fils Alnayer. Ils s'étaient hâtés de descendre des montagnes avec ce détachement pour aider les souverains catholiques dans cette campagne, et ils s'étaient concertés pour surprendre cet important château, et l'offrir au roi Ferdinand comme un gage de leur fidélité, et comme le premier fruit de leur dévouement.

Le monarque politique, en récompense de cet important service, accabla ses nouveaux alliés de faveurs et de distinctions; mais il eut soin d'envoyer un corps considérable de vrais Chrétiens pour former la garnison de la forteresse.

Quant aux Maures que Cidi Yahye y avait trouvés, il se rappela qu'ils étaient ses compatriotes, et ne put se décider à les livrer dans les mains des Chrétiens. Il les remit en liberté, et leur permit de retourner à Grenade, ce qui prouvait bien que sa conversion n'était pas parfaite, et qu'il était peut-être bien encore infidèle au fond du cœur. En attendant, sa générosité fut loin de lui valoir de l'indulgence

dans l'opinion de ses compatriotes; bien au contraire, quand les habitans de Grenade apprirent par quel stratagème Roma avait été prise, ils maudirent Cidi Yahye comme un traître, et la garnison du château se joignit à eux.

Mais l'indignation du peuple de Grenade était destinée à monter à un bien plus haut point encore. Le vieux guerrier Muley-Abdal-lah-el-Zagal s'était retiré, comme on sait, sur son petit territoire dans les montagnes, où il avait pendant quelque temps essayé de se consoler avec son titre de roi d'Andaraxa. Il ne tarda pourtant pas à se lasser de l'inaction dans laquelle il vivait au sein de son petit royaume. Son esprit farouche était exaspéré de se voir renfermé dans de si étroites limites, et sa haine ne connut plus de bornes contre Boabdil, qu'il regardait comme la cause de sa chute. Quand il reçut la nouvelle que le roi Ferdinand dévastait la Vega, il prit une résolution soudaine. Rassemblant toutes les forces disponibles de son royaume, lesquelles se montaient à deux cents hommes, il descendit des Alpuxarras, et alla rejoindre l'armée chrétienne. Il n'hésitait pas à servir l'ennemi de sa foi et de sa nation,

pourvu qu'il pût voir Grenade enlevée à l'autorité de son neveu.

Dans son aveugle passion, le vieux monarque vindicatif se nuisit à lui-même, et donna des forces à la cause de son rival. Les Maures de Grenade avaient fait retentir les airs de son éloge; ils l'avaient exalté comme une victime du patriotisme, et s'étaient refusés à croire tout ce qu'on leur avait dit du traité qu'il avait conclu avec les Chrétiens; mais quand ils virent du haut des remparts de leur ville sa bannière se mêlant aux bannières des incrédules, et se déployant contre le peuple sur lequel il avait régné, ils éclatèrent en reproches et en imprécations, et l'accablèrent de toutes sortes d'outrages.

Ils se rappelèrent après cela Boabdil. S'étant rassemblés sous les murs de l'Alhambra, ils le saluèrent comme leur seule espérance, le seul appui du pays. Boabdil put à peine en croire ses oreilles quand il entendit son nom mêlé à des louanges et accueilli par des acclamations. Encouragé par cette lueur de popularité, il se risqua hors de sa retraite, et fut reçu avec ravissement. Toutes ses fautes passées furent at-

tribuées à la fortune contraire et à l'usurpation de son oncle. Le peuple ne cessa de maudire El Zagal que pour porter au Ciel le nom d'El Chico.

CHAPITRE LXXXVI.

Comment Boabdil-El-Chico se mit en campagne, et son expédition contre Alhendin.

PENDANT trente jours entiers la Vega avait été parcourue par des forces chrétiennes, et cette plaine, naguère si belle et si riche, était devenue un vaste théâtre de désolation. L'armée destructrice avait achevé sa tâche; elle avait passé le pont de Pinos, et remonté les montagnes pour reprendre la route de Cordoue, emportant les dépouilles des villes et des villages, et poussant devant elle de longues colonnes de troupeaux enveloppées dans des nuages de poussière. Le son de la dernière trompette chrétienne avait enfin cessé de se faire entendre sur la montagne d'Elvire, et l'on ne

voyait plus les armes d'un seul escadron ennemi briller dans les tristes champs de la Vega.

Les yeux de Boabdil-el-Chico s'étaient enfin ouverts sur la véritable politique du roi Ferdinand, et il reconnaissait qu'il n'avait plus rien à espérer que de la valeur de son bras. Il n'y avait pas de temps à perdre s'il voulait réparer les effets des ravages des ennemis, et ouvrir une nouvelle source d'approvisionnement pour Grenade.

A peine l'armée de Ferdinand eut-elle disparu derrière les montagnes, que Boabdil endossa sa cuirasse et sortit de l'Alhambra, prêt à se mettre en campagne. Quand le peuple le vit armé pour combattre son ancien allié, les deux partis accoururent sous son étendard. Les robustes habitans de la Sierra-Nevada qui s'élève au-dessus de Grenade, descendirent de leurs hauteurs, et se présentèrent aux portes de la ville pour offrir leurs services au jeune roi. La grande place de la Vivarrambla brilla de superbes légions de cavalerie, couvertes des couleurs et des emblèmes des plus anciennes familles maures, et que le patriotique Muza amenait pour suivre le roi aux combats.

Ce fut le 15 juin que Boabdil sortit des

portes de Grenade pour une expédition guerrière. A la vue de la ville, dont il n'était qu'à peu de lieues, et à l'entrée des monts Alpuxarras, se trouvait le fort château d'Alhendin. Il était construit sur une éminence qui s'élevait au milieu d'une petite ville et commandait une grande partie de la Vega, ainsi que la route qui conduisait aux riches vallées des Alpuxarras. Ce château avait pour commandant un vaillant chevalier chrétien, nommé Mendo de Quexada, et pour garnison deux cent cinquante hommes, tous anciens guerriers pleins d'expérience. C'était un poste militaire qui gênait singulièrement Grenade. Les laboureurs de la Vega étaient enlevés par ses hardis soldats, et les convois étaient interceptés dans les défilés des montagnes. D'ailleurs comme la garnison voyait distinctement les portes de la ville, aucune caravane de marchands ne pouvait en sortir sans être enlevée sur sa route par les oiseaux de proie d'Alhendin.

Ce fut contre cette importante forteresse que Boabdil dirigea ses premiers efforts. Il l'assiégea vivement pendant six jours et six nuits. L'alcayde et sa garnison de vétérans se défendirent avec courage; mais ils s'épuisèrent par

la fatigue et par les veilles continuelles, tandis que les Maures, recevant sans cesse des renforts de Grenade, ne ralentirent pas un instant leurs attaques. Deux fois la poterne fut forcée, et deux fois les assaillans furent repoussés avec une perte excessive. Cependant la garnison s'affaiblissait peu à peu par le nombre de ses tués et de ses blessés. Ses soldats ne suffisaient plus pour garnir les remparts et la porte. Le brave alcayde fut donc obligé de se retirer dans le donjon du château avec ceux qui lui restaient, et il continua à y faire une vigoureuse résistance.

Les Maures s'approchèrent alors du pied de la tour à l'abri d'une sorte d'écrans de bois couverts de peaux humides, pour les défendre contre les traits et contre les matières combustibles. Ils travaillèrent avec ardeur à miner la tour, plaçant des arcs-boutans de bois sous les fondemens, auxquels le feu devait être mis ensuite, afin de laisser aux assiégeans le temps de se retirer avant que l'édifice ne tombât. Quelques uns d'entre les Maures se servaient de leurs arbalètes et de leurs arquebuses pour protéger les travailleurs et chasser les Chrétiens des remparts, pendant que ceux-ci lançaient

sur les mineurs des pierres, des flèches, de la poix bouillante et des combustibles enflammés.

Le brave Mendo de Quexada jetait souvent les yeux sur la Vega, dans l'espoir qu'il verrait des troupes chrétiennes arriver à son secours. Pas une lance, pas un casque ne brillait aux rayons du soleil; car personne ne s'était douté de cette irruption soudaine des Maures. L'alcayde voyait ses plus braves soldats couchés autour de lui morts ou blessés, et le reste succombant sous les veilles et la fatigue. La plus vive opposition n'avait pu empêcher les Maures d'achever leur mine; le feu était apporté devant les murs, et allait être mis aux arcs-boutans si la garnison persistait à se défendre plus long-temps; la ville s'écroulerait alors sous leurs pieds, et ses débris couvriraient la plaine. Le brave alcayde attendit jusqu'au dernier moment. Enfin il sortit de la place avec sa garnison de vétérans, qui fut faite prisonnière. Boabdil ordonna sur-le-champ de raser les murs de la forteresse, et de mettre le feu aux appuis, afin que cette place ne pût plus jamais servir de retraite aux Chrétiens ou être le fléau de Grenade. L'Alcayde et ses soldats traversaient lentement la Vega,

quand ils entendirent derrière eux un bruit effroyable. Ayant retourné la tête du côté de leur ancienne forteresse, ils ne virent plus qu'une masse de ruines, et une énorme colonne de fumée et de poussière se déroulant où naguère s'élevait l'orgueilleuse tour d'Alhendin.

CHAPITRE LXXXVII.

Exploit du comte de Tendilla.

Boabdil-el-Chico poursuivit ses succès, en s'emparant des deux forteresses de Marchena et de Bulduy. Il envoya de tous les côtés des alfaquis pour proclamer une guerre sainte, et pour sommer tous les Musulmans des villes et des châteaux, des montagnes et des vallées, de seller leurs chevaux, d'endosser leur armure, et d'accourir sous l'étendard du prophète. La nouvelle se répandit promptement que Boabdil avait repris les armes, et qu'il était victorieux. Les Maures de divers lieux, éblouis par cette lueur de succès, se hâtèrent de rompre le serment de fidélité qu'ils avaient prêté à la couronne de Castille, et de lever l'étendard de Boabdil. Le jeune monarque put se flatter un

moment que le royaume entier allait rentrer sous son autorité.

Les ardens cavaliers de Grenade aspiraient après le moment de recommencer ces excursions sur les terres chrétiennes qui autrefois avaient fait leurs délices. Plusieurs d'entre eux concertèrent en conséquence une irruption vers le nord, dans le territoire de Jaën, afin de harasser le pays des environs de Quezada. Ils avaient entendu parler d'un riche convoi de marchands et de voyageurs opulens, qui devaient se rendre à Baza, et ils se promettaient un brillant succès par la prise de ce convoi.

Ayant donc assemblé une troupe de cavaliers armés à la légère et montés sur des coursiers rapides, auxquels ils joignirent cent fantassins, ces hardis aventuriers sortirent pendant la nuit des portes de Grenade, traversèrent en silence les défilés des montagnes, passèrent la frontière sans rencontrer d'opposition, et se montrèrent soudain, comme s'ils fussent tombés des nues, dans le cœur du pays des Chrétiens.

La frontière montagneuse qui sépare Grenade de Jaën était, à cette époque, sous le commandement du comte de Tendilla, de ce même

vieux guerrier qui s'était distingué par sa vigilance et sa sagacité pendant qu'il commandait dans la forteresse d'Alhama. Il avait son quartier général dans la ville d'Alcala-la-Real, forteresse inexpugnable, située presqu'au sommet des montagnes, à six lieues de Grenade, et qui dominait sur toute la frontière. De cette retraite, au sein des nuages, il tenait un œil d'aigle attaché sur Grenade. Ses éclaireurs et ses espions étaient répandus de tous les côtés, de sorte que pas un corbeau ne pouvait voler par dessus la frontière sans sa connaissance.

Sa forteresse était un lieu de refuge pour les captifs chrétiens qui s'échappaient la nuit des prisons de Grenade. Il leur arrivait pourtant souvent de s'égarer dans les défilés des montagnes, d'errer long-temps sans trouver leur chemin, et en définitive de s'adresser par erreur à quelque ville maure, ou d'être découverts et repris au point du jour par l'ennemi. Afin d'empêcher le renouvellement de ces accidens, le comte avait fait bâtir à ses propres frais une tour sur le sommet d'une des hauteurs, près d'Alcala, d'où l'œil s'étendait sur la Vega et sur le pays des environs. Un feu brillait toute la nuit sur cette tour, et servait comme

de fanal aux fugitifs chrétiens pour les guider vers un lieu de sûreté.

Une nuit, le comte fut troublé dans son repos par des cris tumultueux qui s'élevaient de la ville, et arrivaient jusqu'aux murs du château.

« Aux armes! aux armes! le Maure a passé la frontière! »

Tels étaient les cris qui se faisaient entendre.

Un soldat chrétien, pâle, affaibli, et qui portait encore les marques des chaînes maures, fut amené en présence du comte. Il avait été pris pour guide par les chevaliers maures; mais il avait trouvé moyen de leur échapper dans les montagnes, et, après avoir long-temps erré çà et là, le fanal l'avait enfin conduit à Alcala.

Malgré le tumulte et l'agitation qui régnaient autour de lui, le comte de Tendilla prêta une oreille calme et attentive au récit du fugitif; il le questionna soigneusement sur le moment où les Maures avaient quitté Grenade, ainsi que sur la direction et la rapidité de leur marche. Il reconnut qu'il était trop tard pour empêcher leurs ravages; mais il résolut de les attendre, et de les recevoir vigoureusement à leur retour. Ses soldats étaient toujours sur le

qui-vive, et prêts à prendre les armes d'un moment à l'autre. Il choisit donc cent cinquante lanciers, hommes robustes et vaillans, bien disciplinés et accoutumés aux combats, avantages que du reste ils partageaient avec toutes les troupes sous ses ordres; il sortit en silence avec eux, avant le point du jour, et, descendant par les défilés des montagnes, il mit sa petite troupe enembusca de dans une barranca ou torrent desséché, près de Barzina, à trois lieues seulement de Grenade, et sur la route par laquelle les maraudeurs seraient obligés de revenir. En même temps, il envoya des éclaireurs se poster sur les diverses hauteurs, pour tenir l'œil sur l'approche de l'ennemi.

Ils demeurèrent pendant toute la journée cachés dans le ravin, et y passèrent même une grande partie de la nuit suivante. Pas un turban ne se fit voir, sauf de temps à autre un paysan revenant de ses travaux, ou un muletier solitaire se hâtant de rentrer à Grenade. Les cavaliers du comte commençaient à s'impatienter; ils craignaient que l'ennemi n'eût pris une autre route, ou n'eût reçu l'avis de leur embuscade. Ils le pressèrent en conséquence d'abandonner l'entreprise, et de retourner à Alcala.

« Nous sommes ici, lui dirent-ils, presque aux portes de la capitale des Maures; on a peut-être remarqué nos mouvemens, et avant que nous nous en doutions Grenade enverra contre nous des légions entières de cavalerie, et nous accablera sous une énorme supériorité de forces. »

Le comte de Tendilla insista néanmoins pour rester jusqu'à ce que ses éclaireurs revinssent. Deux heures avant le jour, on vit allumer des feux sur quelques tours des Maures situées dans les montagnes. Pendant qu'on tenait les yeux attachés sur eux avec inquiétude, les éclaireurs rentrèrent en hâte dans le ravin.

« Les Maures s'approchent, dirent-ils; nous les avons reconnus de près. Ils sont au nombre d'environ cent cinquante, mais encombrés de beaucoup de butin et de prisonniers. »

Les cavaliers chrétiens appliquèrent leurs oreilles contre terre, et entendirent distinctement le son lointain de pas d'hommes et de chevaux. Ils se jetèrent en selle, prirent leurs boucliers, mirent leurs lances en arrêt et s'approchèrent de l'entrée du ravin où il s'ouvrait sur la route.

Les Maures avaient réussi à surprendre le convoi chrétien qui se rendait à Baza. Ils s'étaient emparé d'un grand nombre de prisonniers, tant hommes que femmes, et avaient pris beaucoup d'or et de bijoux, ainsi que des mulets de somme chargés de riches marchandises. Ils avaient fait avec leur butin une marche forcée dans la partie dangereuse des montagnes; mais, se trouvant alors si près de Grenade, ils se croyaient en parfaite sûreté. En conséquence, ils jugeaient inutile de se presser et marchaient lentement et irrégulièrement; les uns chantaient, les autres riaient et se félicitaient d'avoir échappé à la vigilance si vantée du comte de Tendilla. Ces démonstrations de joie étaient interrompues par les plaintes des femmes captives qui déploraient le danger ou la perte de leur honneur, et par les soupirs des marchands qui voyaient leurs propriétés à la merci de ces impitoyables spoliateurs.

Le comte de Tendilla attendit jusqu'à ce qu'une partie de l'escorte eût passé le ravin, puis, au signal qu'il donna pour l'attaque, ses cavaliers se mirent à pousser de grands cris et tombèrent avec fureur sur le centre de l'ennemi. L'obscurité du lieu et de l'heure ajouta

à l'effroi occasioné par la surprise. Les Maures furent jetés en confusion. Quelques uns d'entre eux se rallièrent, combattirent vaillamment et tombèrent couverts de blessures. Trente-six furent tués, et cinquante-cinq furent faits prisonniers. Les autres, secondés par l'obscurité, se sauvèrent dans les rochers et les défilés des montagnes. Le bon comte ôta les liens aux prisonniers et consola les marchands en leur rendant leurs marchandises. Les femmes captives recouvrèrent aussi tous les bijoux qu'elles avaient perdus, excepté ceux dont la perte était irréparable. Quarante-cinq chevaux de selle, des meilleures races barbes, demeurèrent, avec de riches armures et d'autres dépouilles, dans les mains des vainqueurs comme des trophées de leur victoire. Ayant tout rassemblé à la hâte, le comte n'eut rien de plus pressé que de retourner à Alcala-la-Real; car il craignait d'être poursuivi et atteint par les Maures de Grenade. Comme il montait lentement la côte escarpée qui conduisait à sa ville, les habitans vinrent à sa rencontre avec de grands cris de joie. Son triomphe eut pour lui de doubles charmes; car il fut reçu à la porte de la ville par son épouse, fille du marquis de Villena, dame d'un

mérite distingué et qu'il n'avait pas vue depuis deux ans que ses devoirs militaires l'avaient tenu éloigné de ses foyers.

CHAPITRE LXXXVIII.

Expédition de Boabdil-el-Chico contre Salobrena. Exploit de Hernando-Perez-del-Pulgar.

Le roi Boabdil découvrit bientôt que l'État resserré qui lui restait était trop en vue des forteresses chrétiennes telles qu'Alcala-la-Real, et trop strictement surveillé par des alcaydes vigilans tels que le comte de Tendilla, pour pouvoir se soutenir par ses propres ressources. Ses expéditions de maraude étaient souvent interceptées et déjouées, et le ravage de la Vega avait détruit tous les approvisionnemens sur lesquels la ville avait compté pour sa subsistance. Il sentait le besoin d'un port de mer, à l'aide duquel il pût, comme autrefois, entretenir des communications avec l'Afrique, et obtenir d'au-delà des mers des renforts et des provisions. Mais tous les ports étaient dans les mains des

Chrétiens, et Grenade, avec son mince territoire, était bloquée de tous les côtés.

Dans cette perplexité, l'attention de Boabdil fut attirée vers le port de Salobrena. Cette redoutable ville a déjà été citée dans cette histoire comme une place que les Maures regardaient comme imprenable, de sorte que leurs rois avaient coutume, dans les temps de danger, de garder leurs trésors dans sa citadelle. Elle était située sur un rocher élevé au centre d'une de ces petites vega ou plaines si riches qui s'ouvrent du côté de la Méditerranée, et qui s'enfoncent, comme des baies verdoyantes, dans le sein des montagnes sourcilleuses. La Vega était couverte d'une végétation magnifique; on y voyait croître le riz et le coton au milieu de bosquets d'orangers, de citronniers, de figuiers, de mûriers et de jardins dont les enclos étaient fermés de haies de roseaux, d'aloës et de plantaniers. Des ruisseaux d'eau limpide, nourris par les sources et les neiges de la Sierra Nevada, entretenaient la verdure et une délicieuse fraîcheur dans cette vallée entièrement fermée par des barrières de montagnes et par des promontoires élevés qui s'étendaient au loin dans la mer.

C'était, comme nous l'avons dit, au centre de cette riche Vega que le rocher de Salobrena courbait son dos sauvage. Il partageait la plaine en deux parties presque égales, et s'avançait jusqu'au bord de la mer. Une lisière de grève sablonneuse qui courait à son pied était lavée par les flots de la Méditerranée.

La ville couvrait le sommet et les bords du rocher, et était fortifiée par des murailles épaisses et par des tours. Sur le point le plus élevé et le plus difficile à atteindre était située la citadelle, vaste château qui paraissait faire partie du rocher même, et dont les ruines attirent encore aujourd'hui les regards du voyageur lorsqu'il suit la route qui, bien loin au-dessous d'elle, traverse la Vega.

Cette importante forteresse avait été confiée à la garde de Francisco Ramirez, de Madrid, capitaine général de l'artillerie, et celui d'entre les chefs espagnols qui passait pour être le plus savant dans la théorie de l'art militaire. Mais, en ce moment, cet habile commandant était avec le roi à Cordoue, et il avait laissé à sa place un brave chevalier comme alcayde de la ville.

Boabdil avait reçu des avis exacts de l'état

de la garnison et de l'absence du commandant. Se mettant donc à la tête d'un corps de troupes considérable, il partit de Grenade et traversa rapidement les montagnes, espérant, par ce mouvement inattendu, s'emparer de Salobrena avant que le roi Ferdinand pût venir à son secours.

Les habitans de Salobrena étaient des mudexares. Malgré la foi qu'ils avaient jurée aux Chrétiens, quand ils entendirent le son des tambours et des trompettes maures, et quand ils virent les escadrons de leurs compatriotes s'avancer à travers la Vega, leurs cœurs se sentirent entraînés vers l'étendard de leur nation et de leur foi. Un tumulte s'éleva dans la place. La populace cria : Vive Boabdil-el-Chico. Elle ouvrit les portes, et l'admit dans la ville.

La garnison chrétienne était trop peu nombreuse pour pouvoir en disputer la possession à l'ennemi. Elle se retira dans la citadelle, et se renferma derrière ses massives murailles que l'on regardait comme imprenables. Elle s'y défendit avec constance, ne doutant pas qu'il ne lui arrivât du secours des forteresses voisines.

La nouvelle que Salobrena était investie par

le roi maure se répandit le long des côtes de la mer, et remplit les Chrétiens d'inquiétude. Don Francisco Henriquez, oncle du roi, commandait dans la ville de Vélez-Malaga, qui était à douze lieues environ de la place assiégée, mais séparée d'elle par les chaînes de rochers qui s'élèvent sur les bords de la Méditerranée, et forment des promontoires sourcilleux suspendus au-dessus de ses eaux.

Don Francisco convoqua les alcaydes de son district, afin qu'ils allassent avec lui au secours de cette importante forteresse. Plusieurs chevaliers répondirent à son appel, et vinrent le trouver avec leurs vassaux. Dans le nombre on comptait Hernando Perez del Pulgar, surnommé El de los Hazanas (l'homme aux exploits), le même qui s'était signalé en attachant son mouchoir au bout d'une lance en guise de drapeau, pour conduire ses camarades découragés à la victoire. Aussitôt que don Francisco vit une petite troupe réunie autour de lui, il partit en toute hâte pour Salobrena. La marche fut rude et pénible. Il fallait sans cesse monter et descendre d'immenses montagnes, et parfois serpenter sur le bord d'affreux précipices, dont le pied était battu par les eaux de la mer. Quand

don Francisco arriva avec son faible détachement vers le promontoire élevé qui s'étend sur un des côtés de la petite vega de Salobrena, il jeta les yeux sur la plaine, et vit avec douleur et effroi une armée considérable de Maures campée au pied de la forteresse, pendant que des bannières maures, arborées sur divers points des remparts, annonçaient que la ville était déjà au pouvoir des infidèles. Un seul drapeau chrétien flottait encore sur le haut du donjon, et indiquait que la brave garnison était renfermée dans sa citadelle.

Don Francisco ne jugea pas qu'il fût possible avec le peu de forces qu'il avait de faire aucune impression sur l'armée des Maures ou d'offrir aucun secours au château. Il posta donc sa petite troupe sur un rocher près de la mer, où elle était à l'abri des attaques de l'ennemi. La vue de sa bannière flottant près d'elle ranima le courage de la garnison, et lui donna l'assurance qu'elle ne tarderait pas à être secourue par le roi. Dans l'intervalle, Fernando Perez del Pulgar, qui brûlait toujours de se distinguer par des exploits hardis et extraordinaires, avait remarqué dans une course qu'il avait faite dans les environs du camp des Mau-

res, qu'une poterne du château s'ouvrait du côté escarpé du rocher qui regardait vers les montagnes. Une idée soudaine se présenta à l'esprit entreprenant de Pulgar.

« Qui suivra ma bannière, demanda-t-il, et tentera avec moi d'arriver à cette poterne ? »

En temps de guerre une proposition hardie ne manque jamais de cœurs hardis pour l'accepter. Soixante-dix hommes bien résolus se présentèrent. Pulgar se mit à leur tête. Ils se frayèrent aussitôt une route à travers une partie faible du camp, parvinrent jusqu'à la petite porte, qui fut promptement ouverte pour les recevoir, et réussirent à pénétrer dans la forteresse avant que le bruit de leur tentative ne se fût répandu dans l'armée maure.

Ce renfort inattendu doubla le courage de la garnison, et la mit en état de faire une plus vigoureuse résistance. Mais les Maures apprirent qu'il y avait dans le château une grande disette d'eau, et ils se réjouirent par l'idée que l'augmentation de guerriers ne servirait qu'à épuiser plus promptement les citernes, ce qui les forcerait inévitablement à se rendre. Quand Pulgar sut que telle était l'espérance des enne-

mis, il fit descendre par une corde du haut du rocher un seau d'eau et une coupe d'argent pour offrir à boire aux Maures.

En attendant, la situation de la garnison devenait de jour en jour plus critique. Elle souffrait réellement de la soif, tandis que pour lui faire éprouver le supplice de Tantale, elle avait devant les yeux les limpides ruisseaux qui arrosaient la plaine. Elle commençait à craindre que le secours qu'on lui enverrait n'arrivât trop tard, quand un jour elle aperçut une petite escadre au loin sur la mer, mais qui se dirigeait vers la côte. Dans le premier moment on crut que ce pourrait être un armement hostile venu d'Afrique; mais à mesure qu'elle approchait on reconnut avec joie la bannière de Castille.

C'étaient des renforts qu'amenait en toute hâte le gouverneur de la forteresse don Francisco Ramirez. L'escadre jeta l'ancre près d'une île escarpée et rocailleuse, qui s'élève au bord même de la grève, directement en face du rocher de Salobrena, et qui s'avance dans la mer. Ramirez débarqua ses hommes sur cette île, et s'y trouva aussi fortement posté que s'il eût été dans une forteresse. Ses troupes n'étaient pas

en assez grand nombre pour qu'il osât risquer une bataille; mais il pouvait de là gêner et harceler les assiégeans. Toutes les fois que le roi Boabdil attaquait la forteresse, son camp était assailli d'un côté par les troupes de Ramirez qui sortaient de leur île, et de l'autre par celles de don Francisco Henriquez, qui descendaient de leur rocher, pendant que Fernando del Pulgar défendait avec acharnement les tours et les remparts du château. L'attention du roi maure fut aussi momentanément détournée par une tentative qu'il fit sans succès pour délivrer le petit port d'Adra, qui s'était déclaré quelque temps auparavant en sa faveur; mais qui avait été repris pour les Chrétiens par Cidi Yahye et son fils Alnayer. Ce fut ainsi que le malheureux Boabdil, harassé de tous les côtés, perdit l'avantage que lui avait procuré sa marche rapide de Grenade. Il assiégeait encore l'opiniâtre citadelle, quand il reçut la nouvelle que le roi Ferdinand était en pleine marche avec une armée considérable pour venir à son secours. Il n'y avait plus de temps à perdre. Il fit une attaque terrible avec toutes ses forces contre le château; mais il fut de nouveau repoussé par Pulgar et l'alcayde.

Pour lors abandonnant le siége avec désespoir, il se retira avec son armée, par la crainte que le roi Ferdinand ne vînt se placer entre lui et sa capitale. Mais, en retournant, il se consola en quelque sorte de la contrariété qu'il venait d'éprouver, en ravageant une partie du territoire et des possessions assignés à son oncle et à Cidi Yahye. Il défit leurs alcaydes, détruisit plusieurs de leurs forteresses, brûla leurs villages, et laissant dans le pays les traces les plus affreuses de sa vengeance, il revint, avec un butin considérable, se reposer dans les murs de l'Alhambra.

CHAPITRE LXXXIX.

Comment le roi Ferdinand traita le peuple de Guadix, et comment El Zagal termina sa royale carrière.

A peine Boabdil se fut-il mis à l'abri sous les murs de sa capitale, que le roi Ferdinand, à la tête de sept mille chevaux et de vingt mille fantassins, reparut dans la Vega. Il était parti en toute hâte de Cordoue pour aller au secours de Salobrena; mais ayant appris en route que le siége était levé, il retourna sur ses pas avec son armée, et dévasta une seconde fois la Vega de Grenade. Cette expédition dura quinze jours, et pendant son cours, ce qui avait échappé à sa précédente visite fut si complétement détruit, qu'il resta à peine un animal vivant et une trace de verdure sur la surface du pays. Les Maures firent de fréquentes sorties, et

combattirent avec acharnement pour la défense de leurs champs; mais l'œuvre de la destruction se compléta, et Grenade, naguère la reine des jardins, ne vit plus autour d'elle qu'un désert.

De là, Ferdinand marcha pour étouffer une conspiration qui avait éclaté peu de temps auparavant dans les villes de Guadix, de Baza et d'Almeria. Ces places, récemment conquises, avaient entamé une correspondance secrète avec le roi Boabdil, par laquelle elles l'invitaient à envoyer des troupes, lui promettant de se soulever contre les garnisons chrétiennes, de s'emparer des citadelles, et de se remettre sous son autorité. Le marquis de Villena avait reçu avis du complot, et s'était en conséquence jeté subitement, avec des forces considérables, dans la ville de Guadix. Sous prétexte de vouloir faire le recensement des habitans, il les fit tous sortir des murs, et quand la population mâle tout entière se trouva ainsi dans les champs, il fit fermer les portes sur elle. Il leur permit ensuite de rentrer deux à deux ou trois à trois, pour emmener leurs femmes, leurs enfans et leurs effets. Les Maures furent obligés de se construire des cabanes dans les jardins et les ver-

gers qui entouraient la ville. Ils se plaignirent hautement de ce qu'on les chassait ainsi de leurs maisons; mais on leur répondit qu'il fallait qu'ils attendissent avec patience jusqu'à ce que le crime dont on les accusait fût éclairci, et que le bon plaisir du roi fût connu (1).

Quand Ferdinand arriva à Guadix, il trouva les malheureux Maures dans leurs cabanes, au milieu des jardins. Ils se plaignirent amèrement de la supercherie dont on avait usé envers eux, et demandèrent la permission de retourner à la ville, pour vivre tranquillement dans leurs maisons, ainsi que la capitulation leur en avait donné le droit.

Le roi Ferdinand prêta une oreille gracieuse à leurs représentations.

« Mes amis, leur répondit-il, j'ai appris qu'un complot avait été formé parmi vous pour tuer mon alcayde et ma garnison, et pour vous ranger du parti de mon ennemi, le roi de Grenade. Je vais rechercher scrupuleusement la vérité de cette affaire. Ceux d'entre vous qui seront reconnus pour innocens pourront retourner dans leurs maisons, mais les coupables

(1) Zurita, liv. xx, chap. 81. Cura de los Palacios, ch. 97.

subiront la peine due à leur crime. En attendant, comme je désire user de miséricorde aussi bien que de justice, je vous laisse le choix de partir sur-le-champ, sans qu'il ne soit plus question de rien, pour aller où vous voudrez, emmenant avec vous vos familles et vos effets, auquel cas je vous promets une sauve-garde; ou bien de me livrer les coupables, aucun desquels, je vous en donne ma parole, n'échappera à sa punition. »

Quand les habitans de Guadix entendirent ces paroles, ils se consultèrent entre eux, et comme la plupart étaient coupables ou craignaient du moins d'être regardés comme tels, ils acceptèrent l'alternative, et partirent tristement avec leurs femmes et leurs enfans. Ce fut ainsi que Guadix fut délivré de la présence des ennemis de notre sainte Foi, après avoir été dans leur possession pendant sept cent soixante-dix-ans, c'est-à-dire depuis le temps du roi Roderic-le-Goth.

Le roi Ferdinand offrit le même choix aux Maures de Baza, d'Almeria, et d'autres villes accusées d'avoir pris part à cette conspiration. Tous en général aimèrent mieux abandonner leurs foyers, que se soumettre

aux chances d'une recherche judiciaire. Le plus grand nombre quittèrent l'Espagne, comme étant un pays dans lequel ils ne pouvaient vivre avec sûreté et indépendance, et se rendirent avec leurs familles en Afrique. Ceux qui restèrent obtinrent la permission de se fixer dans des villages, des hameaux et autres lieux non entourés de murs (1).

Pendant que Ferdinand était ainsi occupé à Guadix, rendant la justice avec miséricorde, et recevant des villes en échange, le vieux monarque Muley-Abdallah, surnommé El Zagal, se présenta devant lui. Il était miné par les soucis, et la colère paraissait l'avoir presque privé de la raison. Il avait trouvé que son petit État d'Andaraxa et ses deux mille sujets étaient aussi difficiles à gouverner que l'avait été le royaume de Grenade. Le charme qui avait attaché à lui les Maures s'était rompu du moment où il avait paru en armes sous les étendards de Ferdinand. Il était revenu de son ignominieuse campagne, à la tête de ses deux cents hommes, suivi des exécrations du peuple de Grenade et des murmures secrets de ceux qu'il avait conduits à la guerre. A peine ses sujets eurent-ils

(1) Garibay, liv. XIII, ch. 39. Pulgar, liv. III, ch. 132.

entendu parler des succès de Boabdil-el-Chico, qu'ils s'assemblèrent tumultueusement, se déclarèrent pour le jeune monarque, et menacèrent la vie d'El Zagal (1). L'infortuné vieux roi n'avait échappé qu'avec peine à leur fureur, et cette dernière leçon le guérit complétement de sa passion de régner. Il venait donc prier instamment Ferdinand d'acheter les villes, les châteaux et les autres possessions qu'il lui avait accordées. Il les lui offrait à un prix modique, et ne lui demandait qu'un sauf-conduit pour passer en Afrique avec les gens de sa suite. Le roi Ferdinand daigna avoir égard à sa prière. Il lui acheta vingt-trois villes ou villages, dans les vallées d'Andaraxa et d'Alhauren, et lui en donna cinq millions de maravedis. El Zagal abandonna son droit à la moitié des salines de Maleha à son beau-frère Cidi-Yahye. Ayant ainsi disposé de son petit empire et de ses possessions, il emballa tous ses trésors, qui étaient considérables, et passa en Afrique, suivi de plusieurs familles maures (2).

Devançons ici pour un moment la marche du temps, et traçons l'esquisse du reste de la

(1) Cura de los Palacios, ch. 97.

(2) Conde, part. IV, ch. 41.

carrière d'El Zagal. Son règne court et turbulent, et sa fin désastreuse, pourraient offrir une utile leçon aux ambitieux, si l'ambition ne se montrait pas toujours aveugle aux préceptes et aux exemples. En arrivant en Afrique, au lieu d'y trouver l'accueil favorable dont il s'était flatté, il fut arrêté, et jeté en prison par le roi de Fez, comme s'il avait été son sujet. On l'accusait d'être la cause des dissensions qui avaient précipité le royaume de Grenade à sa perte, et l'accusation ayant été prouvée d'une manière satisfaisante dans l'opinion du roi de Fez, il condamna le malheureux El Zagal à des ténèbres éternelles. Un bassin de cuivre, rougi au feu, fut passé devant ses yeux, ce qui le priva complétement de la vue. Ses richesses, qui sans doute avaient été le motif secret de cette cruelle mesure, furent saisies et confisquées par son oppresseur, et El Zagal fut renvoyé aveugle, sans secours, et sans moyens de subsistance. Dans cette triste situation, le ci-devant roi des Maures traversa péniblement la Tingitanie, et parvint enfin à la ville de Vélez de Gomera. Le roi de Vélez avait été autrefois son allié, et il éprouva de la compassion à la vue de sa position triste et délaissée. Il lui donna des vête-

mens et de la nourriture, et lui permit de demeurer en paix dans ses États. La mort, qui si souvent enlève les heureux du milieu de leurs plaisirs et de leurs prospérités, épargne au contraire maintes fois les malheureux, afin de leur laisser boire jusqu'à la lie la coupe de l'infortune. El Zagal traîna pendant plusieurs années une misérable existence dans la ville de Vélez. Il errait, aveugle et désespéré, objet à la fois de mépris et de pitié, et portant sur sa poitrine un parchemin, sur lequel on lisait ces mots en arabe : « Je suis l'infortuné roi « d'Andalousie (1). »

(1) Marmol, *de Rebellione Maur:* lib. 1, cap. 16. Pedraza, *Hist. Granat.*, p. III, ch. 4. Suarez, *Hist. de Obispados de Guadis y Baza*, ch. 10 (*).

(*) L'Art de Vérifier les Dates ne parle point de cette funeste destinée. Cet ouvrage dit au contraire : « Zagal passa l'année suivante en Afrique, et fixa son séjour à Trémézan, où sa postérité subsiste encore de nos jours. » (*Note du Traducteur.*)

CHAPITRE XC.

Préparatifs à Grenade pour une défense opiniâtre.

« Que ta force est tombée, ô Grenade! Que ta beauté est flétrie et souillée, ô ville de bosquets et de fontaines! Le commerce qui encombrait tes rues n'existe plus; le marchand ne se hâte plus d'arriver à tes portes chargé des précieuses denrées des climats lointains. Les villes qui jadis te payaient des tributs sont enlevées à ta domination; la chevalerie qui remplissait ta Vivarrambla de jeux, brillantes images de la guerre, est tombée dans maints combats. L'Alhambra élève encore ses tours du sein des bocages, mais la mélancolie habite ses salles de marbre; et le monarque, du haut de ses balcons, ne promène ses yeux que sur un triste

désert, qui jadis était la Vega si belle et si florissante. »

Telles sont les lamentations des écrivains maures sur le triste état de Grenade, qui n'offrait plus alors que le fantôme de son ancienne splendeur. Les deux dévastations de la Vega, qui s'étaient suivies de si près, avaient détruit totalement tous les produits de l'année, et le laboureur ne se sentait plus le courage d'ensemencer ses champs, bien certain que l'approche de la récolte ne ferait qu'attirer le spoliateur à sa porte.

Pendant l'hiver le roi Ferdinand fit les plus grands préparatifs pour la dernière campagne de la guerre, pour celle qui devait décider du sort de Grenade. Cette guerre se faisant principalement pour la propagation de la Foi chrétienne, le roi crut qu'il n'était que juste que les ennemis de cette Foi en supportassent les principaux frais. En conséquence il leva une contribution sur tous les Juifs de son royaume; elle fut imposée par synagogue et par district, et ils furent tenus d'en venir verser le montant dans la ville de Séville (1).

Le 11 avril, Ferdinand et Isabelle partirent

(1) Garibay, liv. VIII, ch. 39.

pour la frontière des Maures, avec la ferme résolution de mettre le siége devant Grenade, et de n'en point quitter les murs avant d'avoir planté l'étendard de la croix sur les tours de l'Alhambra. Plusieurs seigneurs du royaume, surtout de ceux qui venaient des provinces éloignées du théâtre de la guerre, harassés par ses travaux et prévoyant que le siége serait long et fatiguant, et qu'il exigerait de la patience et de la vigilance, plutôt que de beaux faits d'armes, se contentèrent d'y envoyer leurs vassaux, pendant qu'eux-mêmes restaient à la maison pour surveiller leurs domaines. Plusieurs villes fournirent des soldats à leurs frais, et le roi se mit en campagne à la tête de quarante mille hommes d'infanterie et de dix mille chevaux. Les principaux capitaines qui le suivirent dans cette campagne furent Rodrigue Ponce de Léon, marquis de Cadix, le maître de Saint-Jacques, le marquis de Villena, les comtes de Tendilla, de Cifuentes, de Cabra, d'Urena et don Alonze d'Aguilar.

La reine Isabelle, accompagnée de son fils le prince Juan, et de ses filles les princesses Juana, Maria et Catalina, se rendit à Alcala-la-Real. Elle y demeura pour envoyer au camp

les munitions et approvisionnemens, et pour être prête à s'y rendre en personne dès que sa présence y deviendrait nécessaire.

L'armée de Ferdinand pénétra dans la Vega par plusieurs défilés des montagnes, et le 23 avril la tente royale fut dressée dans un village appelé Los Ojos de Huescar, à moins d'une lieue et demie de Grenade. A l'approche de cette formidable armée, les habitans fatigués pâlirent, plusieurs des guerriers mêmes tremblèrent, car ils sentirent qu'une lutte à mort allait commencer.

Boabdil-el-Chico assembla son conseil dans l'Alhambra, des fenêtres de laquelle il pouvait distinguer les escadrons chrétiens brillant à travers des nuages de poussière, à mesure qu'ils débouchaient dans la Vega. La confusion et la consternation la plus grande régnaient dans le conseil. Plusieurs de ses membres, effrayés des horreurs dont ils étaient menacés, ainsi que leur famille, furent d'avis que Boabdil s'abandonnât à la générosité du monarque chrétien; il y en eut même qui parlèrent de la possibilité d'obtenir des conditions avantageuses.

Le wazir de la ville Abulcasim Abdelmelia fut appelé pour rendre compte des moyens que l'on

possédait pour subsister et pour se défendre. Il répondit que les approvisionnemens suffiraient pour quelques mois, sans compter ce qui pouvait se trouver dans les mains des marchands et autres riches habitans.

« Mais à quoi servent des approvisionnemens, observa-t-il, contre les siéges des monarques castillans, qui sont interminables? »

Il apporta aussi la liste des hommes en état de porter les armes.

« Le nombre, dit-il, en est grand; mais que peut-on attendre de soldats citoyens? Ils disputent et menacent dans les temps de paix : il n'y en a point d'aussi arrogans quand l'ennemi est éloigné; mais dès que le bruit de la guerre arrive jusqu'à leurs portes, ils se cachent accablés de frayeur. »

Quand Muza entendit ces paroles, il se leva plein d'une ardeur généreuse, et dit :

« Quel motif avons-nous pour nous livrer au désespoir? Le sang des illustres Maures, vainqueurs des Espagnols, coule encore dans nos veines. Ne nous démentons pas, et la fortune reviendra sous nos drapeaux. Nous avons des troupes aguerries tant à cheval qu'à pied, la fleur de notre chevalerie, et qui ont vu mille

batailles. Quant à la foule de nos citoyens dont on parle si légèrement, pourquoi douterions-nous de leur valeur? Nous avons vingt mille jeunes gens dans la force de l'âge, et je réponds pour eux que, quand il s'agira de défendre leurs foyers, ils rivaliseront avec les plus anciens guerriers. Manquons-nous de provisions? Nos chevaux sont prompts, et nos cavaliers hardis à la maraude. Qu'ils dévastent le pays de ces Musulmans apostats qui se sont rendus aux Chrétiens! Qu'ils fassent des excursions sur les terres de nos ennemis! Nous les verrons bientôt rentrer avec du butin dans nos portes, et pour un soldat il n'y a pas de repas si doux que celui qu'il a arraché à l'ennemi à la pointe de son épée. »

Quoique le courage de Boabdil-el-Chico manquât de fermeté et de constance, il était facile d'exciter en lui des accès soudains de bravoure. Il s'enflamma à la noble ardeur de Muza.

« Faites ce qui est nécessaire, dit-il à ses commandans; c'est à vous que je remets le soin de la sûreté générale. Vous êtes les protecteurs du royaume, et avec l'aide d'Allah, vous vengerez les outrages de notre religion, la

mort de nos amis et de nos parens, les douleurs et les souffrances accumulées sur notre malheureux pays (1). »

Chacun fut après cela chargé d'un devoir particulier. Le wazir eut pour sa part les armes, les provisions et l'enrôlement du peuple. Muza devait commander la cavalerie, défendre les portes et diriger les sorties et les escarmouches. Naim Reduan et Mohamed Aben Zayda furent ses lieutenans. Abdel Kerim Zegri et les autres capitaines furent chargés de la garde des remparts, tandis que les alcaydes de l'Alcazaba et des tours rouges eurent le commandement des forteresses.

A compter de ce moment on n'entendit plus de tous côtés que le bruit des armes et le tumulte des préparatifs. Le courage des Maures, prompt à s'enflammer, prit feu à l'instant même, et la populace, dans l'ardeur qu'elle éprouvait, défia tout le pouvoir des Chrétiens. Muza semblait se multiplier; il était partout en même temps, et transmettant aux soldats le zèle généreux dont il était lui-même animé. Les jeunes chevaliers se réunissaient autour de lui comme autour d'un modèle; les vieux

(1) Conde.

guerriers le contemplaient avec admiration ; le peuple le suivait avec des acclamations, et les vieillards ainsi que les femmes bénissaient en lui leur protecteur.

A la première apparition de l'armée chrétienne, les principales portes de la ville avaient été fermées et garnies de barres de fer, de verroux et de pesantes chaînes. Muza les fit ouvrir. « C'est à mes chevaliers et à moi, dit-il, que la défense des portes est confiée; je veux qu'elles n'aient d'autres barrières que nos corps. »

Il plaça à chaque porte une garde nombreuse, composée de guerriers d'élite. Ses cavaliers étaient toujours complétement armés et prêts à monter à cheval au moindre signal; leurs chevaux étaient en tout temps sellés et caparaçonnés dans les écuries, la lance et le bouclier attachés à la selle. Toutes les fois que l'ennemi faisait mine d'approcher, un escadron de cavalerie se rassemblait dans la porte, prêt à s'élancer sur lui avec la rapidité de la foudre qui part du nuage. Muza n'était point fanfaron; il était bien plus terrible dans ses actions que dans ses paroles, et les exploits qu'il faisait eussent paru étonnans aux plus présomptueux. Tel était le champion des Maures. S'ils

avaient possédé plusieurs guerriers comme lui, ou si Musa se fût fait connaître dès le commencement de la guerre, la chute de Grenade aurait probablement été différée, et le Maure aurait conservé long-temps encore son trône dans l'Alhambra.

CHAPITRE XCI.

De la prudence avec laquelle le roi Ferdinand conduisit le siége, et de l'arrivée de la reine Isabelle au camp.

Quoique Grenade eût perdu son éclat et fût privée de presque tout secours extérieur, cependant ses puissantes tours et ses remparts massifs semblaient devoir rendre toute attaque infructueuse. Comme elle était le dernier asile de la puissance des Maures, elle avait réuni dans ses murs les débris des armées qui avaient défendu pas à pas leur pays contre les conquérans. Tout ce qui lui restait de chevaliers illustres et distingués y était; tous ceux qui conservaient des sentimens de patriotisme étaient animés par la pensée du danger commun, et Grenade, qui était demeurée si long-

temps inactive par une vaine espérance de sécurité, prenait un aspect formidable, maintenant que l'heure du désespoir était arrivée.

Ferdinand reconnut que toute tentative pour soumettre la ville à force ouverte serait périlleuse et coûterait beaucoup de sang. Prudent dans sa politique et aimant mieux faire des conquêtes par la ruse que par la valeur, il eut recours au plan qui lui avait si bien réussi à Baza, et il résolut de réduire la place par la famine. A cet effet ses armées pénétrèrent jusqu'au cœur des Alpuxarras, ravagèrent les vallées, saccagèrent et brûlèrent les villes sur lesquelles la place comptait pour ses approvisionnemens. Des détachemens parcoururent aussi les montagnes derrière Grenade, et s'emparèrent de toutes les provisions qu'ils rencontrèrent. Cependant plus la situation des Maures devenait désespérée, plus ils se montraient téméraires. Jamais Ferdinand n'avait éprouvé des sorties et des attaques si vigoureuses. Muza, à la tête de sa cavalerie, harcelait les extrémités du camp, et pénétrait même dans l'intérieur, où il faisait un ravage inattendu et laissait une foule de morts et de blessés pour marques de son passage. Afin de mettre son camp à l'abri

de pareilles attaques, Ferdinand le fortifia par des retranchemens et des fossés profonds. Il était de forme quadrangulaire et divisé par rues comme une ville; les troupes étaient logées soit dans des tentes, soit dans des cabanes formées de branches d'arbres et de verdure. Quand il fut achevé, la reine Isabelle vint en grande cérémonie avec le prince et les princesses pour assister au siége. Le but de cette mesure, qui avait déjà réussi en d'autres occasions, était de réduire les assiégés au désespoir, en montrant la résolution irrévocable des souverains de rester au camp jusqu'à ce que la ville fût rendue. Aussitôt après son arrivée, la reine fit le tour du camp et de ses environs. Partout où elle allait elle était suivie d'un nombreux et brillant cortége, et tous les commandans luttaient à qui la recevrait avec le plus de pompe et de cérémonie. On n'entendait du matin au soir que des cris de joie, des acclamations et des symphonies guerrières; de sorte que les Maures durent penser qu'une fête et un triomphe perpétuels régnaient dans le camp des Chrétiens.

Cependant ni l'arrivée de la reine, ni le long siége dont ils étaient menacés, ne purent abattre le courage de la chevalerie maure. Muza

inspirait aux jeunes guerriers un héroïsme à toute épreuve.

« Nous n'avons plus rien à défendre, leur dit-il, que le terrain sur lequel nous sommes; dès que nous l'aurons perdu, nous serons privés à la fois d'une patrie et d'un nom. »

S'étant aperçu que le roi chrétien évitait d'attaquer, Muza engagea ses cavaliers à envoyer des défis à la jeune chevalerie chrétienne, soit pour des combats singuliers, soit pour des escarmouches. Il ne se passait presque pas de jours où il n'y eût quelqu'unc de ces rencontres à la vue de la ville et du camp. Les combattans rivalisaient par la splendeur de leurs armes et de leurs habits, ainsi que par l'éclat de leurs exploits. Leurs combats ressemblaient plus à des tournois qu'à de véritables actes d'hostilité. Cependant Ferdinand ne tarda pas à découvrir qu'ils ne servaient qu'à animer le zèle et le courage des Maures, tandis qu'ils lui faisaient perdre ses plus vaillans chevaliers. Il défendit en conséquence tout combat singulier, et ordonna même d'éviter soigneusement toute escarmouche. La froide et sévère politique du roi affligea les cœurs généreux des deux armées; mais les Maures surtout furent remplis d'indignation

en voyant qu'on avait le projet de les subjuguer d'une manière si peu glorieuse.

« A quoi servent, s'écrièrent-ils, la chevalerie et la valeur héroïque? Le rusé monarque des Chrétiens fait la guerre sans magnanimité; il cherche à nous soumettre par la faiblesse de nos corps, et craint d'avoir à lutter contre le courage de nos ames. »

CHAPITRE XCII.

De l'insolente bravade de Tarfe, le Maure, et de l'exploit hardi de Fernando Perez del Pulgar.

Quand les chevaliers maures virent que tous leurs défis étaient inutiles, ils essayèrent divers autres moyens de provoquer les guerriers chrétiens au combat. Souvent des détachemens de cavaliers, montés sur des coursiers rapides, arrivaient au grand galop jusqu'aux retranchemens ennemis, et feignaient de lutter à qui jetterait sa lance plus avant dans le camp; leurs noms y étaient tracés, ou bien ils y avaient attaché un écrit renfermant le défi le plus insultant. Ces bravades causèrent beaucoup d'irritation parmi les guerriers espagnols; mais la défense du roi ne leur permettait pas d'y répondre.

Au nombre des cavaliers maures, il s'en trou-

vait un, nommé Tarfe, célèbre pour la force de son corps et pour son esprit entreprenant; mais son courage tenait plus d'une farouche audace que d'un héroïsme chevaleresque. Dans une de ces expéditions dont nous venons de parler, et comme le détachement longeait le camp chrétien, ce Maure arrogant prit le devant sur ses camarades, sauta par dessus les barrières, et, galopant jusqu'auprès du quartier occupé par le roi, il y jeta sa lance avec tant de force qu'elle demeura fichée en terre, devant les pavillons même des souverains. Les gardes du roi sortirent aussitôt pour se mettre à la poursuite de l'insolent; mais ils ne purent l'atteindre, les cavaliers maures étaient déjà bien loin du camp, et rentraient dans la ville, enveloppés d'un nuage de poussière. En arrachant la lance du terrain, on y trouva un écrit annonçant qu'elle avait été destinée à la reine.

Rien ne peut se comparer à l'indignation des guerriers chrétiens quand ils entendirent parler d'une pareille insolence. Fernando Perez del Pulgar, *l'homme aux exploits*, en avait été témoin, et il résolut de ne pas se laisser vaincre en témérité par cet audacieux infidèle.

« Y a-t-il quelqu'un ici, dit-il, qui consente

à m'assister dans une entreprise d'un péril éminent ? »

Les chevaliers chrétiens connaissaient bien la valeur presque insensée de Pulgar; personne n'hésita pourtant à s'offrir pour l'accompagner. Il en choisit quinze, vigoureux de bras et intrépides de cœur. Au milieu de la nuit, il se mit à leur tête et sortit avec eux du camp. Ils approchèrent de la ville avec précaution, et parvinrent à une poterne qui s'ouvrait du côté du Darro, et qui était gardée par de l'infanterie. Les soldats du poste, ne s'attendant nullement à une pareille attaque, étaient presque tous endormis. La poterne fut forcée, et un combat confus en fut la suite. Fernando del Pulgar ne s'arrêta pas pour y prendre part. Donnant de l'éperon à son cheval, il traversa au grand galop les rues de la ville. Arrivé à la porte de la principale mosquée, il descendit de cheval, et, s'étant mis à genoux, il déclara qu'il prenait possession de l'édifice, le changeait en temple chrétien et le consacrait à la Sainte-Vierge. En témoignage de cette cérémonie, il prit une tablette de parchemin, qu'il avait apportée avec lui et sur laquelle étaient écrits en grandes lettres les mots Ave Maria, et la cloua sur la

porte de la mosquée avec son poignard. Cela fait, il remonta à cheval et retourna au galop à la poterne. L'alarme avait été donnée; le tumulte régnait dans la ville, et des soldats se rassemblaient de toutes parts. Leur étonnement fut grand en voyant un guerrier chrétien traversant avec rapidité les rues de la ville. Fernando del Pulgar, après avoir renversé les uns et tué les autres, rejoignit ses camarades qui, par des prodiges de valeur, avaient conservé la possession de la poterne, et ils retournèrent tous ensemble au camp. Les Maures eurent de la peine à s'expliquer le but d'une attaque, si inutile en apparence; mais leur fureur fut extrême lorsque, le lendemain, ils découvrirent le trophée de la hardiesse et de la valeur, l'hommage à la Sainte Mère de Dieu rendu ainsi au cœur même de leur ville. La mosquée, consacrée par Fernando del Pulgar, fut convertie en cathédrale après la prise de la ville (1).

(1) En souvenir de cet exploit hardi l'empereur Charles-Quint accorda par la suite à Pulgar et à ses descendans le droit d'être enterrés dans cette église, et celui d'être assis dans le chœur pendant la célébration de la grand'messe. Ce Fernando Perez del Pulgar était homme de lettres aussi bien que guerrier. Il écrivit un abrégé de l'histoire de Gonzalve de Cordoue,

surnommé le Grand Capitaine, dont il avait été un des compagnons d'armes, et dédia son ouvrage à Charles v. On le confond souvent avec Fernando del Pulgar, historien et secrétaire de la reine Isabelle. Voyez la note de la *Chronique des Souverains catholiques*, part. III, ch. 3. Édit. Valence, 1780.

CHAPITRE XCIII.

Comment la reine Isabelle voulut voir la ville de Grenade de près, et comment sa curiosité coûta la vie à plusieurs chevaliers tant chrétiens que maures.

Le camp royal était situé si loin de Grenade que l'on ne pouvait distinguer de son enceinte que l'aspect général de la ville, s'élevant gracieusement au milieu de la Vega, et couvrant les côtés des montagnes de tours et de palais. La reine Isabelle exprima le désir de contempler de plus près un lieu dont la beauté était si célèbre par tout le monde; et le marquis de Cadix, avec sa courtoisie accoutumée, prépara une escorte militaire et une garde nombreuse, pour protéger sa souveraine et les dames de sa cour pendant qu'elles jouiraient de ce plaisir dangereux.

Ce fut le matin, après l'aventure dont nous venons de parler, qu'un cortége brillant et redoutable sortit du camp chrétien. L'avant-garde était composée de légions de cavalerie pesamment armée, et qui ressemblait à des masses de fer poli en mouvement. Ensuite venaient le roi, la reine, le prince et les princesses, avec les dames de la cour. Ils étaient entourés des gardes du corps richement habillés, et qui se composaient de jeunes gens des plus illustres maisons de l'Espagne. Après eux marchait l'arrière-garde, c'est-à-dire un corps considérable d'infanterie et de cavalerie. Tout ce que le camp avait de plus distingué en sortit ce jour là. Les Maures contemplèrent ce cortége magnifique avec une admiration mêlée de frayeur; car la pompe des cours s'y joignait à ce que la guerre avait de plus terrible. Il traversa la Vega comme une ligne radieuse, au son mélodieux de la musique guerrière; les bannières, les plumets, les écharpes de soie, les riches étoffes, relevaient d'un éclat inusité le fer guerrier qu'ils recouvraient.

L'armée se dirigea vers le hameau de Zubia, bâti sur le bord des montagnes à la gauche de Grenade, et d'où l'on jouissait de la perspective

de l'Alhambra, qui était le plus beau quartier de la ville. En approchant du hameau, le marquis de Villena, le comte d'Urena, et don Alonze d'Aguilar, défilèrent avec leurs bataillons brillans, et se placèrent sur le penchant de la montagne, au-dessous du village. Pendant ce temps, le marquis de Cadix, le comte de Tendilla, le comte de Cabra, et don Alonze Fernandez, seigneur d'Alcandrete et de Montemayor, se rangèrent en bataille dans la plaine, au-dessous du hameau, et offrirent une barrière vivante de fidèle chevalerie placée entre les souverains et la ville. Ainsi gardée, la royale société descendit de cheval, et entrant dans une des maisons du hameau qui avait été préparée pour la recevoir, elle put jouir de dessus son toit en terrasse d'une vue distincte de la ville tout entière. Les dames de la cour contemplèrent avec ravissement les tours rouges de l'Alhambra, s'élevant du milieu des bocages touffus, et se réjouirent en songeant au temps où les souverains catholiques régneraient dans leurs murs, et où la magnifique chevalerie espagnole remplirait ses cours. Les prélats et les religieux qui entouraient la reine regardèrent aussi avec satisfaction cette moderne Babylone, par la pen-

sée que ses mosquées ne tarderaient pas à être converties en églises, et que des évêques et des prêtres succéderaient aux infidèles alfaquis.

Les Maures voyant les Chrétiens ainsi rangés en ligne dans la plaine, crurent que leur intention était de leur offrir la bataille, et ils n'hésitèrent point à l'accepter. Au bout de peu d'instans, la reine vit un corps de cavalerie maure se répandre dans la plaine; les cavaliers guidaient leurs chevaux vigoureux et rapides avec une admirable dextérité. Ils étaient richement armés et vêtus de plusieurs couleurs brillantes; les caparaçons de leurs coursiers étincelaient d'or et de broderies. C'était l'escadron de prédilection de Muza, composé de la fleur de la chevalerie de Grenade. Après lui il en vint d'autres, ceux-ci pesamment armés, ceux-là *à la genete*, avec la lance et le bouclier; en dernier lieu arrivèrent les légions d'infanterie, armées d'arquebuses, d'arbalètes, de piques et de cimeterres.

Quand la reine vit l'armée sortir de la ville, elle fit dire au marquis de Cadix qu'elle lui défendait d'attaquer l'ennemi ou d'accepter aucune espèce de défi; car elle ne voulait pas que sa curiosité coûtât la vie à personne.

Le marquis promit d'obéir quoique à grand regret, et le courage des chevaliers espagnols fut singulièrement affligé de ce qu'ils étaient forcés de demeurer l'épée dans le fourreau en présence de l'ennemi. Les Maures ne concevaient rien à cette inaction des Chrétiens, après les avoir invités au combat. Ils sortirent plusieurs fois de leurs rangs, s'approchèrent jusqu'à la portée de l'arc, et lancèrent quelques flèches; mais les Chrétiens demeuraient immobiles. Plusieurs cavaliers maures galopèrent tout près des rangs chrétiens, brandissant leurs lances et leurs cimeterres, et défiant au combat les cavaliers en les appelant par leurs noms; mais le roi Ferdinand avait rigoureusement défendu tout combat singulier, et l'on n'osait lui désobéir sous ses yeux.

Pendant que cette tranquillité se prolongeait tristement et avec répugnance dans l'armée chrétienne, il s'éleva près de la porte de la ville des cris mêlés de rires. Un cavalier maure armé de pied en cap sortit suivi de la populace, qui s'éloigna quand il fut près du théâtre du danger. Le Maure était plus robuste et plus musculeux que ne le sont d'ordinaire ses compatriotes. Sa visière était baissée; il tenait un

large bouclier et une pesante lance; son cimeterre était une lame de Damas, et son poignard richement orné sortait des mains d'un ouvrier de Fez. Ses couleurs et ses emblèmes le faisaient reconnaître : c'était Tarfe, le plus insolent, mais le plus vaillant des guerriers musulmans; c'était lui qui avait jeté dans le camp royal sa lance adressée à la reine. Comme il passait lentement sur le front de l'armée, son cheval lui-même, par ses caracoles, son œil enflammé et ses narines distendues, semblait défier les Chrétiens. Mais que l'on juge de ce que durent éprouver les chevaliers espagnols quand ils virent attaché à la queue de son coursier, et traînant dans la poussière, le parchemin avec l'inscription *Ave Maria*, que Fernando Perez del Pulgar avait cloué à la porte de la mosquée! Un cri d'horreur et d'indignation s'éleva dans tous les rangs de l'armée. Fernando del Pulgar n'était pas présent pour soutenir son exploit; mais un de ses jeunes compagnons d'armes, Garcilasso de la Vega, donnant de l'éperon à son cheval, se rendit au grand galop au hameau de Zubia, se jeta à genoux devant le roi, et le supplia de permettre qu'il acceptât le défi de cet insolent infidèle, et qu'il vengeât

l'insulte faite à Notre-Dame. La prière était trop pieuse pour qu'elle pût être refusée. Garcilasso remonta donc à cheval, ferma son casque orné de quatre plumes noires, saisit son bouclier fait par un armurier de Flandre, sa lance d'une trempe sans pareille, et courut défier le Maure au milieu de sa carrière. Un combat eut lieu entre eux à la vue des deux armées et de la cour de Castille. Le Maure maniait ses armes avec vigueur et son cheval avec adresse. Il était plus grand et plus fort que Garcilasso, et plus complétement armé; aussi les Chrétiens tremblèrent-ils pour leur champion. Le premier choc fut terrible; leurs lances brisées volèrent en éclats dans les airs. Garcilasso fut jeté en arrière sur sa selle, et son cheval parcourut un grand espace avant que le cavalier pût reprendre sa position, saisir de nouveau les rênes et retourner au combat. Leur rencontre eut lieu après cela à l'épée. Le Maure tournait autour de son adversaire comme un faucon qui va saisir sa proie; son coursier obéissait au mors avec une étonnante rapidité. A chaque attaque de l'infidèle, il semblait que le chevalier chrétien dût succomber sous son brillant cimeterre. Mais si Garcilasso était

moins fort que lui, il était plus agile. Il para plusieurs de ses coups, en reçut d'autres sur son bouclier flamand, qui était à l'épreuve de l'acier de Damas. Le sang coulait des nombreuses blessures que l'un et l'autre avaient reçues. Le Maure voyant que son adversaire était épuisé, crut devoir profiter de la supériorité de sa force. Il le saisit par le milieu du corps, et voulut le tirer hors de sa selle. Tous deux tombèrent par terre; le Maure posa son genou sur la poitrine de sa victime, et brandissant son poignard, il le dirigea vers le cou du Chrétien. Un cri de désespoir fut poussé par les guerriers espagnols; mais tout à coup ils virent le Maure rouler sans vie sur la poussière. Au moment où il avait levé la main pour frapper, Garcilasso raccourcissant son épée, la lui avait enfoncée dans le cœur. Cette victoire fut singulière et miraculeuse; mais le chevalier chrétien était armé par la sainteté de sa cause. La Mère de Dieu lui donna la force de tuer, comme un autre David, ce gigantesque champion des Gentils.

Les lois de la chevalerie avaient été observées pendant tout le cours du combat. Personne n'y avait pris part d'aucun côté. Garci-

lasso dépouilla pour lors son adversaire, et déliant la sainte inscription d'*Ave Maria* de son humiliante situation, il l'éleva sur la pointe de son épée, et l'emporta en triomphe au milieu des acclamations de l'armée chrétienne.

Le soleil était parvenu au plus haut point de sa carrière, et le sang bouillant des Maures s'enflamma à la fois par ses rayons et par l'aspect de la défaite de leur champion. Muza ordonna que deux pièces de canon commençassent à tirer sur les chrétiens. Cette décharge occasiona un peu de confusion dans leurs rangs. Muza dit aux chefs de l'armée :

« Ne perdons plus de temps en vains défis. Chargeons l'ennemi. Celui qui attaque conserve toujours de l'avantage dans le cours de l'action. »

En parlant ainsi, il s'élança en avant, suivi d'un corps considérable de cavalerie et d'infanterie, et attaqua avec tant de véhémence l'avant-garde des Chrétiens, qu'il la repoussa jusque sur le bataillon du marquis de Cadix. Le vaillant marquis jugea que cette circonstance le dispensait d'obéir plus long-temps aux ordres de la reine. Il donna le signal de l'attaque. Le cri de guerre : « Saint-Jacques, »

retentit tout le long de la ligne, et le marquis s'avança vivement avec son bataillon de douze cents lances. Les autres chevaliers suivirent son exemple, et la bataille devint bientôt générale.

Quand le roi et la reine virent les armées courir ainsi au combat, ils se jetèrent à genoux, et implorèrent la sainte Vierge pour qu'elle protégeât ses fidèles guerriers. Le prince, la princesse, les dames de la cour, ainsi que les prélats et les religieux présens, les imitèrent, et l'effet des prières de ces illustres et saints personnages se fit voir sur-le-champ. La férocité avec laquelle les Maures avaient commencé l'attaque se calma soudain. Ils étaient hardis et adroits dans les escarmouches; mais ils ne pouvaient pas lutter contre les vétérans espagnols dans une bataille rangée. Une terreur panique s'empara de l'infanterie; elle tourna le dos et prit la fuite. Muza et ses cavaliers essayèrent en vain de la rallier. Quelques uns cherchèrent un asile dans les montagnes; mais la plupart se sauvèrent dans la ville, et avec tant de confusion, qu'ils se renversèrent les uns les autres et se foulèrent aux pieds. Les Chrétiens les poursuivirent jusqu'à leurs portes. Plus de

deux mille furent tués, blessés ou faits prisonniers, et les deux pièces de canon furent emportées comme des trophées de la victoire. Il n'y eut pas une lance de chrétien qui ne se baignât ce jour-là dans le sang d'un infidèle (1).

Telle fut l'action courte, mais sanglante, qui reçut des guerriers chrétiens le nom de l'Escarmouche de la Reine; car le marquis de Cadix s'étant jeté aux pieds de sa Majesté pour lui demander pardon d'avoir transgressé ses ordres, il attribua la victoire uniquement à sa présence. La reine répondit qu'elle avait au contraire été due à ce que les troupes avaient eu un si vaillant chef pour les commander. Sa Majesté n'était pas encore remise de l'émotion que lui avait fait éprouver un spectacle si terrible, quoique certains vieux guerriers déclarassent qu'ils n'avaient jamais assisté à un combat si galant et si gai.

En commémoration de cette victoire, la reine érigea plus tard un monastère dans le village de Zubia, et le dédia à saint François; ce monastère existe encore, et dans le

(1) Cura de los Palacios.

jardin se voit un laurier planté des mains de Sa Majesté (1).

(1) La maison d'où le roi et la reine contemplèrent la bataille se voit encore aujourd'hui. Elle est située dans la première rue sur la droite en entrant dans le village par la vega, et les armes royales sont peintes sur les plafonds. Elle est habitée par un digne fermier nommé Francisco Garcia qui, en faisant voir la maison, refuse toute rémunération avec un véritable orgueil espagnol. Il offre au contraire aux étrangers tous les genres d'hospitalités que permet sa maison. Ses enfans connaissent toutes les anciennes romances espagnoles sur les exploits de Fernando Perez del Pulgar et de Garcilasso de la Vega.

CHAPITRE XCIV.

Incendie du camp chrétien.

Les ravages de la guerre avaient encore épargné une petite partie de la Vega de Grenade. Une vaste ceinture de vergers et de jardins fleurissait encore autour de la ville, s'étendant le long des bords du Xenil et du Darro. Ces jardins avaient été la consolation et les délices des habitans dans des jours plus heureux, et contribuaient à leur subsistance dans ces temps de disette. Ferdinand résolut de porter un dernier coup, et d'étendre ses dévastations jusqu'aux murs de la ville, de façon à ce qu'il ne restât pas une apparence de verdure qui pût servir à la nourriture soit des hommes, soit des chevaux.

On était vers la fin des journées les plus chaudes du mois de juillet. Le soleil brillait avec éclat, et le plus grand tumulte régnait dans le camp chrétien, car l'expédition était fixée au lendemain, et l'on s'attendait à une résistance opiniâtre de la part des Maures. Les tentes de la famille royale et celles des seigneurs de leur suite étaient ornées de riches tapisseries, d'ingénieux emblèmes et de meubles somptueux. Elles formaient, pour ainsi dire, une petite ville de soie et d'autres étoffes précieuses, tandis que les sommets des tentes, de différentes couleurs brillantes, surmontées d'étendards et de banderolles flottantes, pouvaient lutter avec les dômes et les minarets de la capitale assiégée.

La tente de la reine dominait au-dessus des autres comme un superbe palais. Le marquis de Cadix lui avait galamment cédé la sienne. Elle était la plus complète et la plus magnifique de toutes celles de la chrétienté, et il l'avait portée avec lui pendant tout le cours de la guerre. Au centre s'élevait un majestueux alfanèque ou pavillon, dans le goût oriental, et dont les riches draperies étaient soutenues par des colonnes de lances, ornées d'emblèmes militaires. Ce pavil-

lon central ou cette tour de soie était entouré d'autres compartimens, dont les uns étaient de toile peinte doublée de soie, et tous séparés les uns des autres par des rideaux ou portières. C'était, en un mot, un de ces palais militaires qui s'élèvent et se démolissent en un instant, comme la ville de toile qui les environne.

A mesure que la soirée avançait, le tumulte s'apaisait dans le camp. Tout le monde cherchait le repos, afin d'être en état de supporter les fatigues du lendemain. Le roi se retira de bonne heure, dans l'intention de se lever au premier chant du coq, et de se mettre en personne à la tête de l'armée destructrice. La tranquillité la plus parfaite régna dans le quartier royal; on n'entendit pas même les chants des troubadours; pas une guitare ne retentit dans les tentes des dames de la cour.

La reine était rentrée dans la partie la plus retirée de sa tente, et, agenouillée sur son prie-Dieu, elle faisait ses actes de dévotion. Elle y mettait plus de ferveur encore qu'à l'ordinaire, par la pensée du péril auquel le roi allait être exposé. Tout à coup elle fut surprise par un éclat soudain de lumière, et par une épaisse et suffocante fumée. En un instant, toute la tente

fut en feu. Le vent était élevé, de sorte que les flammes se communiquèrent rapidement d'un bout à l'autre, et bientôt l'incendie eut gagné le camp entier.

Isabelle eut à peine le temps de se sauver par une prompte fuite. Sa première pensée, dès qu'elle fut hors de sa tente, fut pour la sûreté du roi. Elle courut vers celle qu'il occupait; mais le vigilant Ferdinand était déjà à l'entrée. S'élançant de son lit à la première alarme, et croyant qu'elle provenait d'une attaque de l'ennemi, il avait saisi son épée et son bouclier, et était sorti sans prendre le temps de s'habiller, et sa cuirasse sur le bras.

Le camp, naguère si brillant, s'était changé en une vaste scène de confusion. Les flammes continuaient à gagner d'un pavillon à l'autre, se réfléchissant dans les brillantes armures et dans les vases d'or et d'argent, qui semblaient prêts à se fondre dans une chaleur si intense. Plusieurs d'entre les soldats avaient érigé des cabanes de branches et de feuillage, qui, desséchés par le soleil, brûlaient avec une rapidité étonnante. Les dames de la cour sortaient de leurs tentes, effrayées et à demi nues. Les tambours battaient, les trompettes sonnaient de

tous côtés, et les soldats couraient çà et là, négligemment armés.

Le prince Juan avait été arraché de son lit par un serviteur, et porté dans le quartier du comte de Cabra, qui était à l'entrée du camp. Ce fidèle comte rassembla sur-le-champ ses amis et ceux de son cousin, don Alonze de Montemayor, pour former une garde autour de la tente où le prince avait été placé.

L'idée que l'incendie avait été allumé par les Maures ne se confirma point; mais on craignit qu'ils n'en profitassent pour commencer une attaque. Le marquis de Cadix prit donc avec lui trois mille hommes de cavalerie, pour les tenir en respect dans le cas où ils feraient une sortie. En traversant le camp, il y vit régner la plus grande confusion; les uns, avertis par le son du tambour et de la trompette, s'empressaient de courir à leurs postes; d'autres s'efforçaient de sauver leurs brillantes armures et leurs effets précieux; d'autres enfin, tiraient après eux leurs chevaux effarouchés et rétifs.

En sortant du camp, il trouva tout le firmament illuminé. Les flammes s'élevaient en longues et brillantes flèches; l'air était rempli d'étincelles et de cendres. Le reflet de l'incendie

se reportant sur la ville, permettait d'en distinguer chaque tour, chaque créneau. On voyait des turbans sur tous les toits, des gens armés parcouraient les remparts; mais pas un seul guerrier ne sortait encore des portes. Les Maures craignaient quelque stratagème de la part des Chrétiens, et se tenaient tranquilles derrière leurs murs. Peu à peu l'incendie se calma, la ville disparut aux regards, tout rentra dans le repos et dans l'obscurité, et le marquis de Cadix revint au camp avec sa cavalerie.

CHAPITRE XCV.

Dernier ravage devant Grenade.

QUAND l'aurore éclaira le camp chrétien, il ne restait plus rien de ce brillant assemblage de magnifiques pavillons que des tas de cendres fumantes, entremêlées de casques, de corselets et d'autres objets de guerre, avec des morceaux informes d'or et d'argent fondus. La garde-robe de la reine était entièrement détruite, et la perte en vaisselle, en bijoux, en étoffes précieuses et en riches armures était immense. Le feu avait d'abord été attribué à la trahison; mais des recherches ayant été faites, on découvrit qu'il avait été purement accidentel. La reine, en se mettant à ses prières, avait dit à la dame qui était de service auprès d'elle d'éloigner la lumière qui brûlait près de

son lit, pour qu'elle ne l'empêchât pas de dormir. Cette bougie fut placée par négligence trop près des draperies, auxquelles un coup de vent avait fait prendre feu.

Le rusé Ferdinand connaissait le caractère des Maures, et se hâta d'après cela d'empêcher que l'événement malheureux qui venait d'avoir lieu ne ranimât leur courage. Au point du jour les tambours et les trompettes appelèrent les soldats aux armes, et l'armée chrétienne sortit du milieu de son camp fumant, en escadrons brillans, bannières flottantes, et aux sons d'une musique guerrière, comme si la nuit qui venait de s'écouler se fût passée dans la joie au lieu de la terreur et de la confusion.

Les Maures avaient contemplé l'incendie avec étonnement et avec embarras. Quand le jour parut, ils jetèrent les yeux sur le camp chrétien, et ne virent qu'une masse noire et fumante. Leurs éclaireurs vinrent, le visage joyeux, leur dire que tout le camp n'était qu'une scène de désolation. Mais à peine cette nouvelle avait-elle eu le temps de se répandre dans la ville, qu'ils virent l'armée chrétienne s'avancer vers leurs murs. Ils regardèrent ce

mouvement comme une feinte des Espagnols, pour couvrir leur situation désespérée, et pour se préparer à la retraite. Boabdil se trouvait dans un de ses accès de courage. Il résolut de se mettre lui-même à la tête de ses troupes, afin de tirer le plus grand parti possible du coup fatal qu'Allah avait porté à l'ennemi.

L'armée chrétienne s'était approchée de la ville, et elle dévastait déjà les jardins et les vergers, quand Boabdil sortit entouré de tout ce qui restait de la fleur de la chevalerie de Grenade. Il y a des lieux ou les plus lâches deviennent braves, et ces lieux ce sont les foyers domestiques. Que l'on juge d'après cela quelle dut être en ce moment la valeur des Maures, peuple d'un courage naturellement ardent, et qui voyaient alors la guerre arrivée jusqu'au seuil de leurs portes! Ils combattaient dans les lieux témoins de leurs amours et de leurs plaisirs, des jeux de leur enfance et de leur bonheur domestique. Ils combattaient sous les yeux de leurs femmes et de leurs enfans, de leurs vieillards et de leurs vierges, de tout ce qui leur était cher et de tout ce qui avait besoin de leurs secours; car la ville de Grenade tout entière s'était portée sur les tours

et sur les remparts, et attendait, le cœur palpitant, le résultat de cette terrible journée.

C'était moins une bataille qu'une réunion de plusieurs batailles. Chaque jardin, chaque verger devenait le théâtre d'une sanglante lutte; chaque pied de terrain était défendu par la valeur qu'inspire la douleur et le désespoir; chaque pied de terrain que les Chrétiens gagnaient était maintenu avec un brillant courage; mais jamais ils n'en avaient remporté au prix de tant de fatigues et de tant de sang.

La cavalerie de Muza était partout, et partout où elle venait elle donnait une nouvelle ardeur au combat. Le soldat maure, épuisé par la chaleur, la fatigue et les blessures, retrouvait une nouvelle vie à l'approche de Muza; et celui qui déjà sentait les atteintes de la mort, tournait sa tête vers lui, et lui adressait en passant d'une voix affaiblie des encouragemens et des bénédictions.

Cependant les Chrétiens s'étaient emparés des diverses tours situées aux environs de la ville, et d'où ils avaient été gênés par des décharges d'arbalètes et d'arquebuses. Les Maures éparpillés en divers combats étaient serrés de près. Boabdil, à la tête des cavaliers de sa

garde, déployait la plus grande valeur; il se mêlait aux combattans, passait d'un endroit à l'autre, et s'efforçait surtout d'encourager l'infanterie. Mais on ne pouvait jamais se fier sur les fantassins maures. Il arrivait souvent qu'au milieu de l'action la plus vive, ils étaient saisis d'une terreur panique. Ils fuirent donc, laissant leur souverain exposé avec une poignée de cavaliers à une force accablante. Boabdil fut sur le point de tomber dans les mains des Chrétiens; mais tournant la bride, ses cavaliers et lui laissèrent tomber les rênes sur le cou de leurs chevaux, et se réfugièrent en toute hâte dans la ville (1).

Muza fit les plus grands efforts pour rétablir le combat. Il se jeta au devant de l'infanterie qui fuyait; la supplia de se retourner, en lui rappelant qu'elle combattait pour ses foyers, pour ses familles, pour tout ce qu'elle avait de plus sacré et de plus cher. Tout fut inutile. Son effroi était au comble, et elle fuit en confusion jusqu'aux portes de la ville. Muza voulut alors conserver le terrain avec sa cavalerie; mais cette troupe de victimes ayant supporté tout le poids de la guerre pendant cette sanglante

(1) Zurita, liv. XX., chap. 88.

campagne était bien diminuée en nombre, et parmi ceux qui restaient, il y avait beaucoup de blessés et de mutilés. Il se retira donc lentement et à regret vers Grenade, le cœur gonflé d'indignation et de désespoir. Quand il fut rentré dans les portes, il ordonna qu'on les fermât et qu'on y mît les verroux et les barres; car il ne voulait plus se confier aux archers et aux arquebusiers qui étaient chargés de les défendre, et il prêta le serment de ne plus faire de sortie avec des soldats d'infanterie.

En attendant, l'artillerie commença à tonner du haut des remparts, et empêcha les Chrétiens d'avancer plus loin. Le roi Ferdinand fit donc sonner la retraite, et retourna en triomphe aux ruines de son camp, laissant la ville de Grenade enveloppée dans la fumée de ses champs et de ses jardins, et entourée des corps de ses enfans tués.

Ce fut là la dernière sortie que firent les Maures pour défendre leur ville chérie. L'ambassadeur de France, qui assista au combat, fut surpris de la bravoure, de la dextérité et de la hardiesse des musulmans. Il est certain que toute cette guerre offrit un exemple, mémorable dans l'histoire, de la plus courageuse per-

sévérance. Pendant les dix années qu'elle dura, elle ne fut qu'une suite presque non interrompue de désastres pour les Maures. Leurs villes avaient été prises l'une après l'autre, et leurs frères tués ou emmenés en captivité. Et pourtant ils disputèrent chaque ville, chaque forteresse, chaque château, je dis plus, chaque rocher même, comme s'ils eussent été animés par des victoires. Partout où ils trouvèrent un espace pour poser le pied, ou un abri derrière lequel ils purent lancer une flèche, ils combattirent pour leur pays chéri; et quand leur capitale, privée de toute espérance de secours, vit un peuple entier tonner contre ses portes, ils continuèrent à la défendre, dans l'espoir sans doute qu'un miracle viendrait la délivrer. Leur résistance opiniâtre, dit un ancien écrivain, montre la douleur avec laquelle les Maures abandonnèrent la Vega, qui était à leurs yeux un paradis. Ils embrassèrent pour ainsi dire de toute la force de leurs bras ce sol bien aimé, d'où ils ne se laissèrent arracher ni par les blessures, ni par les défaites, ni par la mort elle-même (1).

(1) Abarca, *Reyn. de Aragon*, rey. XXX, ch. 3.

CHAPITRE XCVI.

Construction de la ville de Santa-Fé. Désespoir des Maures.

Les Maures se renfermèrent après cela tristement dans leurs murs. Ils ne firent plus de brillantes sorties. Le son guerrier des tambours et des trompettes, qui naguère ne cessait de retentir dans leur ville, ne se fit plus entendre sur leurs remparts. Pendant quelque temps, à la vérité, ils se flattèrent que l'incendie du camp découragerait les assiégeans, que, de même que dans les années précédentes, leur invasion se terminerait avec l'été et qu'ils se retireraient avant le commencement des pluies de l'automne. Les mesures que prirent Ferdinand et Isabelle ne tardèrent pas à anéantir ces espérances. Ils donnèrent l'ordre de construire

une ville régulière à l'endroit où le camp avait été placé, afin de convaincre les Maures que le siége durerait jusqu'à la reddition de Grenade. Neuf des principales villes de l'Espagne furent chargées de cette gigantesque entreprise, et elles rivalisèrent ensemble avec un zèle digne de cette cause. Il semblait vraiment que cette œuvre pieuse fût secondée par quelque miracle céleste, tant fut grande la promptitude avec laquelle s'éleva une cité formidable, munie d'édifices solides, d'épaisses murailles et de hautes tours, là où peu de jours auparavant on ne voyait que des tentes et de légers pavillons. La ville était traversée par deux rues principales se croisant au centre et aboutissant à quatre portes. Le point de jonction formait une vaste place sur laquelle toute l'armée pouvait se réunir. La première idée avait été de donner à cette ville le nom d'Isabelle, nom si cher à l'armée et à la nation; mais cette pieuse princesse, se rappelant la sainte cause qui l'avait fait construire, voulut qu'elle portât celui de Santa-Fé; et elle demeure jusqu'à nos jours comme un monument de la piété et de la gloire des souverains catholiques.

Des marchands de toute espèce ne tardèrent

pas à y affluer. De longues files de mulets entraient journellement dans ses portes et en ressortaient. Les rues étaient remplies de magasins où les marchandises les plus précieuses étaient étalées aux regards. La ville de Santa-Fé était le séjour du commerce et de l'abondance, pendant que la malheureuse Grenade demeurait triste et fermée.

Cependant les assiégés commencèrent à éprouver les horreurs de la famine. Toutes les communications étaient coupées. Un convoi de troupeaux et de mulets chargés d'argent, qui venait des monts Alpuxarras au secours de la ville, fut intercepté par le marquis de Cadix, et amené au camp à la vue des Maures affamés. L'automne arriva, mais toutes les récoltes avaient été détruites; un hiver rigoureux approchait, et la ville était presque dépourvue de provisions de toute espèce. Le peuple se livra au plus profond désespoir. Il se rappela ce qui avait été prédit par des astrologues à la naissance de leur infortuné souverain, et tout ce qui avait été annoncé sur le sort de Grenade à l'époque de la prise de Zahara.

Boabdil fut alarmé à la fois et par les dangers du dehors et par les murmures du peuple.

Il convoqua un conseil composé des principaux officiers de son armée, des alcaydes des forteresses, des xeques ou sages de la ville, des alfaquis ou docteurs de la Foi. Ils s'assemblèrent dans la grande salle d'audience de l'Alhambra, et le désespoir était peint sur leurs physionomies. Boabdil leur demanda ce qui restait à faire dans une pareille extrémité, et leur réponse fut qu'il ne restait qu'à se rendre. Le vénérable Abul-Casim-Abdelmelic, gouverneur de la ville, dépeignit sa triste situation :

« Nos greniers, dit-il, sont épuisés, et nous n'avons aucun secours à attendre. Nous donnons aux soldats ce qui servait à nourrir les chevaux, qui sont eux-mêmes tués pour fournir à la subsistance des troupes. Sur sept mille chevaux que nous pouvions envoyer au combat, il n'en reste pas maintenant trois cents en état de servir. Notre cité renferme deux cent mille habitans, jeunes et vieux, et ce sont autant de bouches qui demandent à grands cris du pain. »

Les xeques et les principaux citoyens déclarèrent que le peuple n'était plus en état de supporter les travaux et les privations d'un siége, et ils ajoutèrent :

« A quoi sert d'ailleurs notre défense, puisque

l'ennemi est décidé à persister? Quelle autre alternative nous reste-t-il, si ce n'est de nous rendre ou de mourir? »

Le cœur de Boabdil fut ému par ces touchantes remontrances. Jusqu'alors il avait entretenu une faible lueur d'espérance que le soudan d'Égypte ou les puissances barbaresques viendraient à son secours; mais cette lueur s'était aussi dissipée: car, quand même ces secours arriveraient, il ne possédait plus un seul port de mer où ils pussent débarquer. Les conseillers s'aperçurent que la résolution du roi commençait à s'ébranler, et ils unirent leurs efforts pour l'engager à capituler.

Le vaillant Muza seul fut d'un avis contraire.

« Il est encore trop tôt, dit-il, pour songer à se rendre. Nos moyens de défense ne sont point épuisés, et il nous reste encore une source de force, terrible dans ses effets, et qui seule a souvent suffi pour procurer la victoire la plus complète : c'est notre désespoir. Soulevons la masse du peuple; mettons-lui les armes à la main; combattons les ennemis jusqu'à la dernière extrémité, et, s'il le faut, précipitons-nous sur la pointe de leurs lances. Je suis prêt à marcher le premier dans le plus épais de leurs escadrons,

et j'aimerais bien mieux être compté au nombre de ceux qui sont morts pour la défense de Grenade que de ceux qui ont survécu pour la rendre à ses ennemis. »

Les paroles de Muza furent cette fois sans effet; car elles s'adressaient à des hommes découragés et que d'ailleurs l'expérience avait rendu sages. Ils étaient arrivés à ce point où l'héroïsme de la jeunesse n'enflamme plus les cœurs, et où les conseils des vieillards trouvent des esprits avides de les recueillir. Boabdil-el-Chico céda à la voix unanime. Il fut décidé que l'on capitulerait avec les souverains chrétiens, et le vénérable Abul-Casim-Abdelmelic fut envoyé à leur camp, chargé de pouvoirs pour traiter.

CHAPITRE XCVII.

Capitulation de Grenade.

Le vieux gouverneur Abul-Casim-Abdelmelic fut reçu avec beaucoup de distinction par Ferdinand et Isabelle, qui nommèrent Gonzalve de Cordoue et Fernando de Zafra, secrétaire du roi, pour conférer avec lui. Tout Grenade attendait avec une tremblante anxiété le résultat des négociations. Après plusieurs conférences le gouverneur revint enfin avec les dernières conditions des souverains catholiques. Ils consentaient à suspendre leurs attaques pendant soixante-dix jours, et si au bout de ce temps la ville de Grenade n'était pas secourue, elle leur serait remise.

Tous les captifs chrétiens devaient être délivrés sans rançon.

Boabdil et ses principaux chevaliers devaient prêter serment de fidélité à la couronne de Castille, et certains domaines de grande valeur, dans les monts Alpuxarras, devaient être assignés pour la subsistance du monarque maure.

Les Maures de Grenade devaient devenir sujets des souverains espagnols, et conserver leurs biens, leurs armes et leurs chevaux. Ils ne livreraient que leur artillerie. Ils devaient être protégés dans l'exercice de leur religion, gouvernés par leurs propres lois, administrés par des cadis de leur croyance, sous l'autorité suprême des gouverneurs nommés par les souverains. Ils devaient être exempts de tout tribut pendant trois ans, et payer après cela les mêmes impositions qu'ils avaient coutume de rendre à leurs propres monarques.

Ceux qui avant l'expiration de trois années désireraient partir pour l'Afrique, y seraient transportés aux frais du gouvernement, avec leurs familles et leurs effets, en partant de tels ports qu'ils jugeraient convenable.

Pour l'exécution de cet article, quatre cents otages des principales familles devaient être

livrés avant la reddition de la ville, pour être rendus après. Le fils du roi de Grenade et tous les otages qui se trouvaient dans les mains des souverains castillans devaient être rendus en même temps.

Telles furent les conditions que le wazir Abul-Casim mit sous les yeux du conseil de Grenade, comme les meilleures qu'il avait pu obtenir des assiégeans.

Quand les membres du conseil virent que le moment fatal était arrivé dans lequel ils devaient signer la destruction de leur empire et l'effacer du rang des nations, toute leur fermeté les abandonna, et plusieurs d'entre eux fondirent en larmes. Muza seul gardait un visage imperturbable.

« Laissez, dit-il, ces vaines lamentations aux femmes et aux enfans. Nous sommes des hommes; il nous a été donné des cœurs pour verser du sang et non des larmes. Je vois bien que l'esprit du peuple est tellement abattu qu'il n'y a plus moyen de sauver le royaume; mais pour les cœurs généreux il reste encore une alternative,.... une mort glorieuse! Mourons pour défendre nos libertés et venger les maux de Grenade! La terre, qui est notre mère com-

mune, recevra ses enfans dans ses bras, où ils seront à l'abri des chaînes et de l'oppression des vainqueurs; ou bien, si quelqu'un de nous manquait de tombeau pour cacher ses restes, il aura du moins un ciel pour les couvrir. Qu'il ne soit jamais dit que les nobles de Grenade aient craint de mourir pour la défendre! »

Muza cessa de parler, et le silence de la mort régna dans l'assemblée. Boabdil-el-Chico regarda autour de lui d'un air inquiet, et chercha à lire sur tous les visages ce que l'on en pensait; mais il ne lut sur tous que l'inquiétude d'hommes abattus par les peines, dans les cœurs desquels tout enthousiame était éteint, et qui étaient devenus sourds aux appels de l'honneur.

« Allah achbar, s'écria-t-il, il n'y a point d'autre Dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète! C'est en vain qu'on veut lutter contre la volonté du Ciel. Il n'a été que trop sûrement écrit dans le livre de la destinée que je serais malheureux, et que le royaume expirerait sous mon règne! »

« Allah achbar! répétèrent d'une voix una-

nime les wasirs et les alfaquis; la volonté de Dieu soit faite! »

Tous s'accordèrent avec le roi pour dire que ces maux avaient été prédits d'avance, qu'il était inutile de vouloir lutter contre eux, et que les conditions offertes par *les rois* castillans (1) étaient aussi avantageuses qu'on pouvait l'espérer. Quand Muza vit qu'ils étaient sur le point de signer la capitulation, il se leva dans une vive indignation :

« Ne vous trompez pas, s'écria-t-il; ne pensez pas que les Chrétiens soient fidèles à leurs promesses, ni que leur roi soit aussi magnanime dans la paix qu'il a été victorieux dans la guerre. La mort n'est pas ce que nous avons à craindre de pis. C'est le sac et le pillage de notre ville, la profanation de nos mosquées, la ruine de nos maisons, le viol de nos femmes et de nos filles; une oppression cruelle, une sombre intolérance, des fouets et des chaînes, des poisons et des bûchers, ce sont là les misères que nous verrons et que nous souffrirons; ou du moins ces ames viles les verront qui tremblent devant une mort honorable. Quant à moi,

(1) Isabelle avait coutume de prendre le titre de *roi* de Castille.

j'en jure par Allah, je n'en serai pas témoin. »

En parlant ainsi il quitta la chambre du conseil, et traversa d'un air lugubre la cour des lions et les appartemens extérieurs de l'Alhambra, sans daigner adresser la parole aux courtisans qui s'y tenaient dans l'attitude du respect. Il rentra dans sa maison, s'arma de pied en cap, monta sur son coursier favori, sortit de la ville par la porte d'Elvire, et disparut sans qu'on ait jamais depuis entendu parler de lui.

Voici cependant les bruits qui coururent à cette époque sur la destinée de Muza-Ben-Abel-Gazan.

Le soir de cette même journée, un détachement de cavaliers andalousiens, composé d'environ dix lances, se promenait sur les bords du Xenil, à l'endroit où il serpente à travers la Vega. Le crépuscule tombait déjà quand ils virent s'approcher un guerrier maure tout couvert de fer. Sa visière était baissée, il tenait la lance en arrêt, et son coursier vigoureux était aussi complétement armé que lui-même. Les Chrétiens n'avaient que le corselet, le casque et la targe; car pendant la trève ils ne craignaient point d'être attaqués. En attendant, ce

guerrier étranger continuant à s'approcher d'une manière hostile, ils lui crièrent de s'arrêter et de dire qui il était.

Le musulman ne répondit pas, mais se jetant au milieu d'eux, il perça un chevalier de sa lance, et le soulevant de dessus sa selle il le posa par terre. Se retournant ensuite il attaqua les autres avec son cimeterre. Ses coups furent terribles. Chacun d'eux donnait une mort assurée. Il semblait dédaigner les blessures qu'il recevait, pourvu qu'il pût tuer des ennemis. Il était évident qu'il ne se battait que pour la gloire; mais par esprit de vengeance, il voulait donner la mort, sans chercher à remporter la victoire. Près de la moitié des cavaliers étaient déjà tombés sous ses coups avant qu'il ne reçût une blessure dangereuse, tant son armure était à l'épreuve. A la fin il fut mortellement blessé, et son cheval ayant été en même temps percé d'un coup de lance resta sur le terrain. Les Chrétiens admirant la valeur de ce Maure auraient voulu l'épargner; mais il continua à combattre sur les genoux, tenant à la main un poignard de Fez. Sentant enfin qu'il n'avait plus la force de se défendre, et ne voulant pas être fait prisonnier, il fit un dernier effort et

se précipita dans le Xenil, où la pesanteur de son armure le fit aller sur-le-champ au fond.

Ce guerrier inconnu était, à ce que l'on prétendit, Muza-Ben-Abel-Gazan. Quelques Maures convertis qui se trouvaient dans le camp chrétien assurèrent qu'ils reconnaissaient son cheval; mais le fait est toujours demeuré incertain.

CHAPITRE XCVIII.

Troubles à Grenade.

La capitulation pour la reddition de Grenade fut signée le 25 novembre 1491, et donna lieu à la cessation des hostilités qui régnaient depuis tant d'années. Les Chrétiens et les Maures se mêlèrent avec courtoisie sur les bords du Xenil et du Darro, où peu de jours auparavant leur rencontre eût été le signal d'un combat sanglant. En attendant, comme il était possible que, dans l'espace des soixante-dix jours qui leur étaient accordés, les Maures reçussent du secours, et sentissent en conséquence renaître la fougue naturelle à leur caractère, le prudent Ferdinand surveilla strictement la ville, et ne permit pas que des provisions d'aucune espèce y fussent introduites. Les garni-

sons qu'il tenait dans les ports de mer, et ses croiseurs dans le détroit de Gibraltar, avaient ordre aussi d'empêcher que le soudan d'Égypte et les princes de la Barbarie n'envoyassent des renforts aux assiégés.

Mais ces précautions étaient superflues; ces puissances étaient trop occupées de leurs propres guerres, ou trop intimidées par le succès des armes espagnoles, pour venir au secours d'une cause désespérée, et les malheureux Maures de Grenade furent abandonnés à leur destinée.

Le mois de décembre était presque écoulé; la famine devenait excessive, et il n'y avait aucun espoir d'un événement favorable dans le terme fixé par la capitulation. Boabdil voyait qu'en attendant l'expiration de ce terme, il ne ferait que prolonger la misère du peuple. En conséquence, avec le consentement de son conseil, il résolut de rendre la ville le 6 janvier. Le 30 décembre, il envoya son grand visir Jussef-Aben-Comixa, avec les quatre cents otages, au roi Ferdinand, pour lui faire connaître ses intentions. Il lui faisait passer en même temps en présent un magnifique cimeterre, et deux coursiers arabes superbement caparaçonnés.

Le malheureux Boabdil était destiné à éprouver des peines jusqu'au dernier moment de son pouvoir. Le lendemain, le santon ou derviche, Hamet-Aben-Zarah, le même qui avait prophétisé et causé du trouble dans des occasions précédentes, reparut tout à coup. Personne ne savait d'où il venait. On prétendait qu'il avait parcouru les monts Alpuxarras et la côte de Barbarie, pour exciter les Musulmans à venir au secours de Grenade. Quoi qu'il en soit, il n'était plus qu'un squelette. Ses yeux brillaient dans leurs orbites comme des charbons ardens, et ses discours étaient, à peu de chose près, ceux d'un insensé. Il harangua le peuple dans les rues et sur les places; se plaignit de la capitulation; dit que le roi et les nobles n'étaient des Musulmans que de nom, et exhorta le peuple à faire une sortie contre les incrédules, parce qu'Allah avait décrété qu'il remporterait une victoire signalée.

Plus de vingt mille hommes de la populace saisirent en effet leurs armes, et se mirent à parcourir les rues avec des cris furieux. Les maisons et les boutiques furent fermées; le roi lui-même n'osa pas se montrer, et demeura en quelque sorte prisonnier dans l'Alhambra.

La multitude turbulente continua en effet à courir, à crier et à hurler pendant le reste du jour et une partie de la nuit. La faim et une tempête calmèrent sa fureur, et quand l'aurore reparut, l'enthousiaste qui les avait excités ne se retrouva plus. On ne sait s'il fut mis à mort par les émissaires du roi ou par les chefs de la ville. Sa disparition est restée un mystère (1).

Le roi maure sortit pour lors de l'Alhambra, et, entouré des principaux seigneurs de sa cour, il harangua le peuple. Il exposa la nécessité d'exécuter la capitulation, tant à cause de la famine qui désolait la ville, et de l'inutilité d'une plus longue défense, que parce que les otages avaient déjà été envoyés aux assiégeans.

Dans l'abattement de son esprit, l'infortuné Boabdil se reprochait d'avoir été la cause des malheurs de son pays.

« C'est le crime, disait-il douloureusement, que j'ai commis en me révoltant contre mon père, qui a causé tous les maux de mon royaume; mais Allah a fait retomber tous mes péchés sur ma tête! C'est à cause de vous, mon peuple, que je viens de conclure ce traité; pour vous protéger vous-même contre le fer, vos enfans contre la

(1) Mariana.

famine, vos femmes et vos filles contre les outrages de la guerre; enfin, pour vous assurer la jouissance de vos biens, de vos libertés, de vos lois et de votre religion, sous un souverain plus heureux que le déplorable Boabdil! »

L'inconstante populace fut touchée de l'humilité que montrait son souverain, et elle promit d'observer la capitulation; il y eut même quelques cris de : « Vive Boabdil l'infortuné! » après quoi chacun rentra en paix dans sa maison.

Boabdil envoya sur-le-champ des lettres au roi Ferdinand pour l'instruire de ce qui s'était passé, et de la crainte qu'il avait qu'un plus long retard ne causât de nouveaux troubles. Il proposait en conséquence de remettre la ville le lendemain. Les souverains castillans y consentirent sans difficultés, et des préparatifs furent faits, tant dans la ville que dans le camp, pour ce grand événement, qui devait mettre le sceau à la destinée de Grenade.

La nuit se passa dans l'Alhambra au milieu des plus tristes lamentations, car la maison de Boabdil allait prendre à jamais congé de ce délicieux séjour. Tous les trésors royaux et les effets les plus précieux de l'Alhambra furent

chargés à la hâte sur des mulets; les superbes appartemens furent dépouillés, au milieu de lamentations et de larmes, par leurs propres habitans. Avant le point du jour, une triste cavalcade sortit obscurément d'une porte de derrière de l'Alhambra, et quitta la ville en traversant un des quartiers les plus retirés. Elle se composait de la famille du malheureux Boabdil, qu'il renvoyait ainsi en secret, afin qu'elle ne fût pas exposée aux regards des railleurs ou au triomphe de l'ennemi. La mère de Boabdil, la sultane Ayxa-la-Horra, gardait un silence morne, mais plein de dignité, tandis que son épouse Zorayna, et toutes les femmes de sa maison, se livraient à des plaintes excessives en quittant leur demeure chérie, qui ne se montrait plus derrière elles que comme une obscure masse de tours. Elles étaient accompagnées des anciens serviteurs de la maison, et d'une garde peu nombreuse de vétérans maures, fidèlement attachés au monarque déchu, et qui auraient volontiers sacrifié leur vie pour défendre sa famille. La ville était encore ensevelie dans le sommeil pendant qu'ils passaient à travers ses rues silencieuses. Les gardes à la porte versèrent des larmes en l'ouvrant pour les laisser

passer. Ils ne perdirent pas de temps, et suivirent, le long des bords du Xenil, la route qui conduisait aux monts Alpuxarras ; arrivés à un hameau situé à peu de distance de la ville, ils s'arrêtèrent pour attendre que le roi Boabdil vint les rejoindre.

CHAPITRE XCIX.

Reddition de Grenade.

Le soleil avait à peine commencé à verser ses premiers rayons sur les sommets des montagnes neigeuses qui s'élèvent au-dessus de Grenade, que le camp chrétien se mit en mouvement. Un détachement de cavalerie et d'infanterie, commandé par des chevaliers distingués, et qu'accompagnait Hernando de Talavera, évêque d'Avila, se prépara à prendre possession de l'Alhambra et des tours. Il avait été stipulé dans la capitulation que le détachement qui serait envoyé à cet effet ne passerait pas par les rues de la ville. Une route avait en conséquence été ouverte hors des murs, conduisant par la porte des Moulins (puerta de los Molinos) jusqu'au

sommet de la montagne des Martyrs, et de là jusqu'à une poterne de l'Alhambra.

Quand le détachement arriva au sommet de la montagne, le roi maure sortit de la porte, accompagné d'un petit nombre de chevaliers, après avoir laissé son visir Jusef-Aben-Comixa pour faire la remise du palais.

« Allez, seigneur, dit le roi au commandant du détachement, allez prendre possession de cette forteresse qu'Allah a donnée à votre puissant maître, en punition des péchés des Maures. »

Il n'en dit pas davantage et poursuivit tristement son chemin par la même route par laquelle les cavaliers espagnols étaient venus. Il descendit vers la Vega pour aller au devant des souverains catholiques. Les troupes entrèrent dans l'Alhambra dont les portes étaient tout ouvertes, et dont les magnifiques cours et salles étaient silencieuses et abandonnées. Pendant ce temps, la cour chrétienne et l'armée sortirent en foule de la ville de Santa-Fé et s'avancèrent à travers la Vega. Le roi et la reine, avec le prince, la princesse, les dignitaires et les dames de la cour marchaient en tête, accompagnés des divers ordres de religieux et entourés de la garde royale magniquement vêtue. Le cortége

s'avança lentement et s'arrêta au village d'Armilla, situé à une demi-lieue de Grenade.

Les souverains attendirent en ce lieu avec impatience et les yeux fixés sur la principale tour de l'Alhambra, pour voir le signal convenu de l'occupation. Le temps qui s'était écoulé depuis le départ du détachement leur semblait plus que suffisant pour qu'il y fût arrivé, et l'esprit inquiet de Ferdinand commençait à craindre qu'il n'y eût eu quelque sédition dans la ville. A la fin pourtant ils aperçurent la croix d'argent, grand étendard de cette croisade, élevé sur la torre de la Vela ou tour de garde, et brillant aux rayons du soleil. Ce fut Hernando de Talavera, évêque d'Avila, qui l'arbora. A côté se voyait le guidon du glorieux apôtre saint Jacques, et à cet aspect de grands cris de « San Iago! San Iago! » se firent entendre dans toute l'armée. En dernier lieu, le roi d'armes éleva l'étendard royal aux cris de « Castille! Castille! Pour le roi Ferdinand et la reine Isabelle! » Ces mots furent répétés par l'armée entière avec des acclamations qui retentirent dans toute la Vega. Quand les souverains eurent vu ces signaux de la prise de possession, ils tombèrent à genoux et remercièrent Dieu d'un si grand triomphe.

Tous les assistans suivirent leur exemple, et les choristes de la chapelle entonnèrent l'hymne solennelle, *Te Deum laudamus!*

Le cortége se remit après cela en marche avec la promptitude de la joie et au son d'une musique triomphante, jusqu'à une petite mosquée, sur les bords du Xenil et non loin du pied de la montagne des Martyrs, édifice qui subsiste encore de nos jours, et qui est consacré à saint Sébastien. Là les souverains trouvèrent l'infortuné Boabdil accompagné d'environ cinquante chevaliers et domestiques. En voyant approcher Ferdinand, il voulut descendre de cheval, en signe d'hommage; mais le roi l'en empêcha. Il offrit ensuite de baiser la main du roi comme de son seigneur suzerain; mais cette marque de vasselage fut aussi refusée. Sur quoi, pour ne pas se laisser surpasser en magnanimité, il se pencha en avant et baisa le bras droit de Ferdinand. La reine Isabelle refusa de même de recevoir aucune marque d'hommage, et, pour le consoler dans son malheur, elle lui présenta son fils qui était demeuré en otage depuis la première fois que Boabdil avait été délivré de captivité. Le monarque maure pressa son enfant contre son sein avec une tendre émotion,

et ils parurent être devenus plus chers l'un à l'autre par leur infortune (1).

Boabdil remit ensuite à Ferdinand les clés de la ville, d'un air de mélancolie mêlée de résignation.

« Ces clés, dit-il, sont les derniers restes de l'empire arabe en Espagne. A toi, ô roi, appartiennent maintenant nos trophées, nos États, notre personne! Telle est la volonté de Dieu! Reçois-les avec la clémence que tu as promise et que nous attendons de toi (2). »

Le roi Ferdinand cacha sa joie sous un air de tranquille magnanimité.

« Ne doute pas de nos promesses, répondit-il, et sois sûr que notre amitié te rendra la prospérité dont la fortune de la guerre t'a privé. »

En recevant les clés, le roi Ferdinand les présenta à la reine, qui les présenta à son tour à son fils le prince Juan, qui les remit au comte de Tendilla; car ce brave et fidèle chevalier avait été désigné pour la place d'alcayde de la ville, et de capitaine général du royaume de Grenade.

Ayant remis le dernier emblème du pouvoir,

(1) Zurita, *Anales de Aragon.*

(2) Abarca, *Anales de Aragon*, liv. XXX, ch. 3.

l'infortuné Boabdil prit le chemin des monts Alpuxarras, afin de ne pas être témoin de l'entrée des Chrétiens dans sa capitale. Sa petite troupe de chevaliers dévoués l'accompagnait dans un triste silence; mais de profonds soupirs échappèrent de leurs poitrines, quand la brise apporta jusqu'à eux les cris de joie et les accords triomphans de l'armée victorieuse.

Quand il eut rejoint sa famille, Boabdil partit, le cœur oppressé, pour le lieu qui avait été fixé pour sa résidence dans la vallée de Purchena. A deux lieues de distance, la cavalcade, avant d'entrer dans la chaîne des Alpuxarras, monta sur une éminence, d'où elle vit pour la dernière fois Grenade. En arrivant en ce lieu, les Maures s'arrêtèrent involontairement, afin de faire d'éternels adieux à leur cité chérie, qui, au bout de quelques pas, allait disparaître pour toujours à leurs yeux. Jamais elle ne leur avait paru aussi belle. Les rayons du soleil, si brillans sous le ciel pur de ce climat, éclairaient chaque tour, chaque minaret, et se reposaient glorieusement sur les remparts de l'Alhambra, qui couronnaient la ville, pendant que la Vega étendait à leurs pieds son sein émaillé de verdure, arrosé par les détours ar-

gentés du Xenil. Les chevaliers maures contemplèrent en silence, et avec un mélange de tendresse et de douleur, ce séjour délicieux de leurs amours et de leurs plaisirs. Ils regardaient encore, quand un léger nuage de fumée s'éleva au-dessus de la citadelle, et une salve d'artillerie, dont le son n'arriva que faiblement jusqu'à eux, leur apprit que les Espagnols avaient pris possession de la ville, et que le trône des rois musulmans était à jamais renversé. Le cœur de Boabdil, adouci par ses malheurs et surchargé de douleurs, ne put plus se contenir.

« Allah achbar ! » s'écria-t-il ; mais ces paroles de résignation expirèrent sur ses lèvres, et il versa un torrent de larmes.

Sa mère, l'intrépide sultane Ayxa-la-Horra, fut indignée de sa faiblesse.

« Vous avez raison, lui dit-elle, de pleurer comme une femme ce que vous n'avez pas su défendre comme un homme ! »

Le visir Aben-Comixa essaya de consoler son royal maître ; il lui dit :

« Considérez, sire, que de fort grands malheurs rendent souvent les hommes aussi célèbres que les exploits les plus glorieux, pourvu

qu'ils sachent les supporter avec magnanimité. »

Mais le cœur du malheureux monarque n'était pas en état de recevoir des consolations; ses larmes continuèrent à couler.

« Allah achbar! répéta-t-il; quelles infortunes ont jamais égalé les miennes! »

Cette circonstance fit donner à la montagne qui n'est pas loin de Padul le nom de Fez Allah achbar; mais le point d'où l'on découvre la perspective de Grenade est connu parmi les Espagnols sous le nom de *el ultimo Suspiro del Moro*, c'est-à-dire : le dernier Soupir du Maure.

CHAPITRE C.

Comment les souverains catholiques prirent possession de Grenade.

Quand les souverains castillans eurent reçu les clés de Grenade des mains de Boabdil-el-Chico, l'armée royale reprit sa marche triomphante. Comme elle approchait des portes de la ville, marchant avec une pompe de cour et de chevalerie, une procession d'un genre bien différent vint à sa rencontre. Elle se composait de plus de cinq cents captifs chrétiens, dont plusieurs sortaient des cachots dans lesquels ils avaient gémi. Pâles et exténués, ils arrivèrent, secouant leurs chaînes en signe de réjouissance, et versant des larmes de joie. Ils furent reçus avec tendresse par les souverains. Le roi les accueillit comme de bons Espagnols, comme des

hommes fidèles et braves, comme des martyrs d'une sainte cause. La reine leur distribua de sa propre main des secours abondans, et ils défilèrent devant l'armée, en chantant des hymnes d'actions de grâces (1).

Les souverains n'entrèrent pas dans la ville le jour même de sa reddition. Ils préférèrent attendre jusqu'à ce qu'elle fût entièrement occupée par leurs troupes, et la tranquillité publique bien assurée. Le marquis de Villena et le comte de Tendilla, à la tête de trois mille hommes de cavalerie et autant d'infanterie, arrivèrent dans la place, et en prirent possession. Ils étaient accompagnés du prince prosélyte Cidi-Yahye, qui avait pris le nom chrétien de don Pedro de Grenade. Il fut nommé premier alguasil de la ville, et chargé de la surveillance des habitans maures. Son fils, le prince Alnayer, alors don Alonze de Grenade, fut nommé amiral des flottes. Au bout de fort peu de temps, tous les remparts furent garnis de lances et de casques chrétiens, l'étendard de la Foi et celui du royaume flotta sur toutes les tours, et le tonnerre de l'artillerie

(1) Abarca, *ubi suprà*. Zurita, etc.

annonça au monde que la soumission de la ville était complète.

Les grands et les chevaliers s'agenouillèrent alors devant le roi, la reine et le prince Juan. Ils leur baisèrent la main, et les félicitèrent de l'acquisition d'un si grand royaume. Le cortége royal retourna ensuite en cérémonie à Santa-Fé.

Ce fut le 6 janvier, jour des Rois et fête de l'Épiphanie, que les souverains firent leur entrée triomphale à Grenade. Le roi et la reine eurent l'air, dans cette occasion, d'être plus que des mortels. Les vénérables ecclésiastiques, aux conseils et au zèle desquels il fallait en grande partie attribuer cette glorieuse conquête, s'avançaient, le cœur rempli d'une sainte joie, mais les regards baissés dans une édifiante humilité, pendant que les fiers guerriers, avec leurs plumets flottans et leur brillant acier, paraissaient éprouver un plaisir plein de gravité, en se voyant à la fin en possession du but de tant de travaux et de tant de périls. Quand les rues retentirent des pas des chevaux et des chants de triomphe, les Maures se cachèrent dans les réduits les plus obscurs de leurs maisons. Ils déploraient en secret la gloire éteinte de leur

nation; mais ils réprimèrent leurs gémissemens, de peur que si leurs ennemis venaient à les entendre, ils n'ajoutassent encore à leur triomphe.

Le cortége royal s'avança vers la principale mosquée, qui avait déjà été consacrée, et était devenue la cathédrale. Les souverains y offrirent des prières et des actions de grâces, et les choristes de la chapelle royale chantèrent une hymne à laquelle les courtisans et les chevaliers joignirent leurs voix. Rien ne pouvait se comparer à la reconnaissance que le pieux roi Ferdinand éprouvait pour la bonté de Dieu, qui l'avait mis en état d'arracher du sol de l'Espagne l'empire et le nom de cette race maudite et païenne, et de planter la croix dans une ville qui avait si long-temps professé les doctrines impies de Mahomet. Dans la ferveur de son ame, il pria le Ciel de lui continuer sa faveur et de perpétuer ce glorieux triomphe (1).

Cette prière du pieux monarque fut répétée par son peuple, et ses ennemis eux-mêmes furent pour une fois convaincus de sa sincérité.

Quand les cérémonies religieuses furent terminées, la cour monta au magnifique palais de

(1) Mariana, liv. xxv, chap. 18.

l'Alhambra, et entra par la grande porte de Justice. Les salles naguère occupées par des infidèles, se remplirent de dames et de courtisans chrétiens, qui parcouraient avec une avide curiosité ce célèbre palais, en admirant ses vastes cours et ses fontaines jaillissantes, ses salles décorées d'élégans arabesques, ses murs couverts d'inscriptions, et ses plafonds dorés et peints de couleurs éclatantes.

Le malheureux Boabdil avait exprimé en partant un dernier désir, et qui montrait combien il sentait vivement le changement de sa destinée. C'était que désormais on ne permît à personne d'entrer ou de sortir par la porte (1) par laquelle il avait quitté l'Alhambra pour aller remettre les clefs de sa capitale. Sa prière lui fut accordée; la porte fut murée, et demeure encore aujourd'hui en cet état, muet témoin de cet événement (2).

(1) Garibay. Compud., *Hist.*, liv. XL, ch. 42.

(2) L'existence de cette porte et les détails qui s'y rattachent ne sont pas généralement connus; mais l'éditeur de cette histoire s'est assuré de leur exactitude, dans le cours des recherches qu'il a faites pour son ouvrage. La porte est située au bas d'une grande tour, à quelque distance du principal corps de bâtiment de l'Alhambra. La tour a été renversée par la poudre à canon, à l'époque où les Français évacuèrent la

Les souverains espagnols placèrent leur trône dans la salle d'audience du palais, qui avait été pendant si long-temps le siége de la puissance des Maures. Ce fut là que les principaux habitans de Grenade vinrent pour leur rendre hommage et leur baiser la main en signe de vasselage. Leur exemple fut suivi par les députés de toutes les villes et forteresses des Alpuxarras qui ne s'étaient pas encore soumises.

Ainsi se termina la guerre de Grenade, après des combats continuels qui durèrent dix ans. Ainsi finit l'empire des Maures en Espagne,

forteresse. De grandes masses de décombres sont éparses sur le terrain, à moitié couvertes de vignes et de figuiers. Un pauvre homme nommé Matteo Ximenes, qui habite une des cabanes construites au milieu des ruines de l'Alhambra et que sa famille occupe depuis plusieurs générations, a montré à l'éditeur cette porte encore murée. Il se rappelait avoir entendu dire à son père et à son grand-père qu'elle avait toujours été en cet état, et que c'était par là que le roi Boabdil était sorti pour rendre Grenade. La route du malheureux roi peut être suivie de là par le jardin du couvent de los Martyros, en descendant ensuite un ravin, passant par une rue composée de cavernes et de cabanes habitées par des Bohémiens, sortant par la porte de los Molinos jusqu'à l'hermitage de Saint-Sébastien. Mais il n'y a qu'un antiquaire qui puisse suivre ainsi ses traces, à moins d'être aidé par l'historien du lieu, Matteo Ximenes.

sept cent soixante-dix-huit ans après la mémorable défaite de Roderic, le dernier des Goths, sur les bords de la Guadalete. Le pieux Agapida, de la chronique duquel cette histoire n'est qu'une traduction libre, fixe l'époque de cet événement avec une singulière exactitude. Ce grand triomphe de notre sainte Foi catholique se passa, dit-il, le 6 janvier de l'an de Notre-Seigneur 1492, c'est-à-dire, 3655 ans depuis la population de l'Espagne par le patriarche Tubal, 3797 ans depuis le déluge universel, 5453 depuis la création du monde, d'après le calcul des Juifs, et dans le mois de Rabia de l'an 897 de l'Hégire ou de la fuite de Mahomet.

FIN.

APPENDIX.

APPENDIX.

SORT DE BOABDIL-EL-CHICO.

L'HISTOIRE de la conquête de Grenade est terminée; mais le lecteur désire peut-être qu'on l'instruise de la destinée subséquente de quelques uns des principaux personnages qui y ont joué un rôle.

L'infortuné Boabdil se retira dans la vallée de Porchena, où un territoire peu considérable mais très-fertile lui avait été concédé; il comprenait plusieurs villes avec tous leurs droits et revenus. De grands biens avaient aussi été accordés à son visir, Jusef-Aben-Comixa, et à son vaillant parent et ami Jusef Vanegas, qui tous deux demeurèrent auprès de lui. Si le cœur de l'homme pouvait se contenter de l'opulence après avoir connu la puissance, Boabdil aurait pu enfin être heureux. Habitant dans le sein d'une délicieuse vallée, entouré de vassaux obéissans, d'amis dévoués, et d'une famille pleine de tendresse, il aurait pu regarder

sa carrière passée comme un songe inquiet et effrayant, et remercier son étoile de lui avoir enfin accordé un réveil si doux et si tranquille. Mais ce monarque détrôné ne put jamais oublier qu'il avait été roi, et le souvenir de Grenade et de sa splendeur lui rendait digne de mépris l'aisance dont il jouissait. Ferdinand et Isabelle ne négligèrent aucun effort pour l'engager à embrasser la religion catholique; mais il demeura fidèle à la foi de ses pères, et l'idée d'être le vassal d'un souverain chrétien n'ajoutait pas peu à son humiliation.

Il y a lieu de croire que son séjour dans le royaume n'était pas non plus très-agréable au politique Ferdinand, qui ne devait pas se croire parfaitement assuré de ses conquêtes tant qu'il existerait dans leurs confins un homme qui pourrait se croire des droits à la couronne. En conséquence, un arrangement secret se fit dans l'année 1496, entre Ferdinand et Jusef-Aben-Comixa, par lequel ce dernier, en qualité de visir de Boabdil, disposa du mince territoire de son maître pour 80,000 ducats en or. On assure que ce traité fut conclu sans le consentement et à l'insu de Boabdil; mais il est probable que le visir croyait agir

dans les intérêts de son maître. L'adroit Ferdinand ne mit pas en doute le droit que le visir pouvait avoir de faire cette vente, et paya la somme avec une secrète joie. Jusef-Aben-Comixa chargea le trésor sur des mulets et partit pour les Alpuxarras. En arrivant, il étala l'argent d'un air de triomphe aux yeux de Boabdil.

« Seigneur, lui dit-il, j'ai observé que depuis que vous êtes ici vous êtes exposé à des périls continuels. Les Maures sont d'un caractère vif et irascible. Ils pourraient d'un moment à l'autre faire une insurrection, et lever votre étendard pour leur servir de prétexte et de signe de ralliement, et par là vous entraîner vous et vos amis dans une ruine irréparable. J'ai remarqué en outre que vous vous abandonniez à votre douleur. Tant que vous serez dans ce pays vous n'oublierez pas que vous en avez été le maître, et qu'il ne vous reste plus d'espoir de régner. J'ai donc mis fin à tous ces maux. Votre territoire est vendu. En voici le prix. Avec cet or vous pourrez acheter bien plus de terrain en Afrique, où vous vivrez honorablement et en sûreté. »

Quand Boabdil entendit ces paroles, il se

livra à un transport soudain de rage, et tirant son cimeterre, il aurait sacrifié à l'instant même l'officieux Jusef à sa colère, si les domestiques n'étaient pas survenus et n'eussent entraîné le visir hors de sa puissance.

Boabdil n'était pas vindicatif; aussi sa colère ne fut-elle pas de longue durée. Il vit que le mal était fait, et il connaissait trop bien le caractère du politique Ferdinand pour oser se flatter qu'il consentît à résilier la vente. Rassemblant donc son argent avec tous ses bijoux et ses effets précieux, il partit avec sa famille et les personnes de sa suite pour un port de mer, où le roi de Castille avait eu soin de faire préparer un vaisseau pour le transporter en Afrique.

Une foule de ses anciens sujets furent témoins de son embarquement. Quand les voiles furent tendues au vent et que le vaisseau s'éloigna de terre, les spectateurs eurent un moment le désir de le saluer à son départ; mais l'humiliation dans laquelle ils voyaient celui qui fut jadis leur souverain, leur rappela tout à coup le surnom qui lui avait été donné dans sa jeunesse, et ils ne purent prononcer que ces mots :

« Adieu Boabdil! Allah te conserve El Zogoybi! »

Ce triste et fatal surnom pénétra profondément dans le cœur du monarque exilé, et ses yeux se remplirent de larmes en voyant le sommet neigeux des montagnes de Grenade disparaître par degrés à sa vue.

Il fut très-bien reçu à la cour de son parent Muley Ahmed, roi de Fez, et demeura pendant plusieurs années dans son royaume. L'histoire ne dit pas s'il continua à se livrer à ses regrets. La dernière fois qu'elle parle de lui est dans l'année 1526, trente-quatre ans après la prise de Grenade. Il suivit à cette époque le roi de Fez à la guerre, pour l'aider à étouffer la révolte des deux frères nommés Xerifes. Les deux armées se rencontrèrent sur les bords de la Guadiswed, près du gué de Bacuba. La rivière était profonde et les bords élevés. Pendant trois jours les armées se tirèrent des coups de fusil d'un bord de la rivière à l'autre, sans qu'aucun des deux osât risquer le dangereux passage.

A la fin, le roi de Fez partagea son armée en trois divisions, dont la première fut commandée par son fils et par Boabdil-el-Chico.

Ils traversèrent courageusement le gué, gravirent péniblement le bord, et s'efforcèrent d'occuper l'ennemi pendant que les autres divisions passaient; mais ils furent attaqués par les rebelles avec tant de fureur que le fils du roi de Fez et plusieurs des plus braves alcaydes furent tués sur la place, et qu'un grand nombre de soldats se rejetèrent dans la rivière, déjà encombrée par les troupes qui passaient; une confusion horrible en fut le résultat. La cavalerie foulait l'infanterie aux pieds; les ennemis les poussèrent vivement et en firent un affreux carnage. Ceux qui échappèrent au fer périrent dans les flots. Le cours de la rivière fut interrompu par les corps des hommes et des chevaux ainsi que par les bagages. Dans ce combat funeste périt Boabdil, surnommé El Zogoybi ou l'Infortuné; et un ancien historien observe que, par un singulier caprice de la fortune, il est mort en défendant un royaume étranger, après avoir manqué de courage pour mourir en défendant le sien (1).

(1) Marmel, *Descrip. de Africa*, p. I, liv. II, ch. 40. *Id.*, *Hist. Rib. de los Moros*, lib. I, ch. 21.

Note.

On voit un portrait de Boabdil-el-Chico dans la galerie du Generalife. Il a l'air doux, le visage agréable, le teint blanc et les cheveux blonds. Son costume est de brocard jaune garni en velours noir ; il porte une toque de velours noir surmontée d'une couronne. A l'arsenal de Madrid, on montre deux armures qu'on dit lui avoir appartenu. L'une est d'acier solide presque sans ornemens ; le morion est fermé. D'après ces armures on peut juger qu'il devait être de haute taille et avoir les membres vigoureux.

MORT DU MARQUIS DE CADIX.

Le célèbre Rodrigue, ponce de Léon, marquis de Cadix, fut sans contredit, de tous les chevaliers espagnols, celui qui se distingua le plus par son zèle, son esprit entreprenant, et son héroïsme dans la grande croisade de Grenade. Il commença la guerre par la prise d'Alhama; il prit part à presque toutes les excursions, à presque tous les siéges importans qui eurent lieu pendant son cours; et il fut présent à la reddition de la capitale, qui en fut le dénouement. La renommée qu'il s'était acquise par ses exploits fut couronnée par sa mort; elle arriva dans la quarante-huitième année de son âge, après une longue suite de triomphes et avant qu'une feuille de ses lauriers eût encore eu le temps de se flétrir. Il mourut dans son palais à Séville, le 27 août 1492, peu de mois après la prise de Grenade, d'une maladie causée par les fatigues qu'il avait endurées

dans cette mémorable guerre. Le véridique historien Andres Bernaldos, curé de los Palacios, qui vivait du temps du marquis, fait son portrait d'après une connaissance et des observations personnelles. Il était universellement cité, dit Bernaldos, comme le modèle le plus parfait des vertus chevaleresques de son siècle. Il était sobre, chaste, et d'une grande dévotion; commandant plein de douceur, vaillant défenseur de ses vassaux, amateur de la justice, et ennemi juré des flatteurs, des menteurs, des voleurs, des traîtres et des lâches. Son ambition était du genre le plus élevé; il cherchait à se distinguer, ainsi que sa famille, par des actions héroïques et éclatantes, et à augmenter le patrimoine de ses ancêtres par l'acquisition de châteaux, de domaines, de vassaux et d'autres possessions convenables à un prince. Ses amusemens étaient tous guerriers : il faisait ses délices de la géométrie, dans ses rapports avec la défense des places, et il employa beaucoup de temps et d'argent à élever et à réparer des forteresses. Il aimait la musique, mais surtout la musique militaire; le son des clairons, des saquebuttes, des tambours et des trompettes le charmait. En preux chevalier il protégeait le

beau sexe dans toutes les occasions, et jamais femme insultée ne lui demanda en vain de venger son injure. Sa bravoure ainsi que sa courtoisie envers la beauté était si bien connue, que quand les dames de la cour accompagnaient la reine à la guerre, elles se réjouissaient de se trouver sous sa protection; car les Maures tremblaient toutes les fois qu'ils voyaient déployer sa bannière. Il était ami fidèle et dévoué, mais ennemi formidable; il était lent à pardonner, et sa vengeance était persévérante et terrible.

La mort de ce bon chevalier répandit la douleur dans toutes les classes et fit pousser des lamentations universelles; car il était honoré et chéri de tout le monde. Ses parens, ses vassaux et ses compagnons d'armes prirent tous le deuil, et ils étaient en si grand nombre que la moitié de Séville fut habillée de noir. Mais personne ne déplora sa mort plus profondément et plus sincèrement que son ami et compagnon chéri, don Alonze d'Aguilar.

Les obsèques furent solennelles et somptueuses. Le corps du marquis fut revêtu d'une chemise de grand prix, d'un pourpoint de brocard, d'un *sayo* ou longue robe de velours noir,

d'une *marlota* ou tunique mauresque de brocard qui descendait jusqu'aux pieds, et de bas écarlates. Son épée, qui était magnifiquement dorée, fut attachée à sa ceinture, ainsi qu'il avait coutume de la porter dans les combats. Ce fut dans ce magnifique costume que le corps fut renfermé dans une bière couverte de velours noir et ornée d'une croix de damas blanc. Elle fut placée sur une estrade superbe au milieu du grand vestibule de son palais.

La duchesse vint faire de grandes lamentations sur le corps de son époux. Après quoi, toute sa nombreuse suite de dames et de serviteurs, ainsi que les pages, les écuyers et les innombrables vassaux du marquis imitèrent son exemple.

A la fin de la soirée, comme on allait sonner l'*Angelus*, le cortége funéraire sortit du palais. Dix bannières furent portées autour de la bière : c'étaient les trophées des victoires particulières que le marquis avait remportées sur les Maures, avant que le roi Ferdinand eût commencé la guerre de Grenade. Une immense file d'évêques, de prêtres et de religieux de tous les ordres suivaient le convoi, avec les autorités civiles et militaires, et toute la chevalerie de

Séville, ayant à leur tête le comte de Cifuentes, qui était à cette époque intendant de la ville. Le cortége s'avança lentement, s'arrêtant de temps en temps et chantant l'office des morts. Deux cent quarante cierges répandaient autour du corps une lumière semblable à celle du jour. Les balcons et les fenêtres des maisons étaient garnis de dames qui versèrent des larmes en voyant passer le convoi, pendant que les femmes du peuple jetaient des cris comme si elles eussent perdu un père ou un frère. Quand le cortége approcha du couvent de Saint-Augustin, les religieux sortirent avec la croix et des cierges, et avec huit encensoirs. Ils firent entrer le corps dans l'église, où il fut posé sous un catafalque pendant que l'office se chantait par les différens ordres; après quoi, il fut déposé dans le caveau de la famille de Ponce dans cette même église, et les dix bannières furent suspendues au-dessus du sépulcre (1).

Le tombeau et les bannières qui tombaient en poussière furent pendant huit siècles un objet de vénération pour tous ceux qui avaient lu ou qui avaient entendu parler des vertus et des exploits du marquis de Cadix. Mais, dans

(1) Cura de los Palacios, chap. 104.

l'année 1810, la chapelle fut saccagée par les Français, ses autels furent renversés et les tombeaux de la famille de Ponce furent brisés. Madame la duchesse de Benavente, digne descendante de cette race illustre et héroïque, a depuis pieusement recueilli les cendres de ses ancêtres; elle a fait restaurer l'autel et réparer la chapelle. Mais les tombeaux avaient été complétement détruits, et une inscription en lettres d'or sur le mur de la chapelle, à droite de l'autel, sert maintenant seule à indiquer le lieu de la sépulture du brave Rodrigue Ponce de Léon.

RELATION DE LA MORT DE DON ALONZE D'AGUILAR.

Les personnes qui ont pris de l'intérêt aux aventures du vaillant don Alonze d'Aguilar, l'ami et le compagnon d'armes de Ponce de Léon, marquis de Cadix, et l'un des héros les plus distingués de la guerre de Grenade, verront sans doute avec plaisir ici quelques détails sur sa destinée remarquable. Ils se trouvent dans les manuscrits du père Antonio Agapida, et paraissent avoir été ajoutés à la fin de sa chronique.

Pendant plusieurs années, après la prise de Grenade, le pays demeura inquiet et comme agité par une sorte de fièvre. Les efforts pleins de zèle du clergé catholique pour la conversion des infidèles, et la pieuse violence employée à cet effet par le gouvernement, exaspérèrent les

Maures opiniâtres des montagnes. Plusieurs missionnaires furent maltraités, et, dans la ville de Dayrin, deux d'entre eux furent saisis; on voulut les engager à embrasser la foi mahométane, et, sur leur refus, ils furent tués à coups de pierres par les femmes et les enfans maures, et leurs corps furent brûlés (1).

A la nouvelle de ce tragique événement, un corps de chevaliers chrétiens s'assembla dans l'Andalousie. Ils étaient au nombre de huit cents, et, sans attendre les ordres du roi, ils vengèrent la mort de ces martyrs en pillant et en dévastant les villes et les villages des Maures. Ceux-ci se sauvèrent dans les montagnes et trouvèrent de l'appui auprès de ceux de leur nation qui habitaient ces âpres régions. La révolte s'amoncelait comme un nuage orageux, et son tonnerre se faisait déjà entendre dans les Alpuxarras. Il était répondu dans la Serrania de Ronda, toujours prête à se soulever; mais le centre de la rébellion était dans la Sierra-Vermeja ou chaîne de montagnes rouges, situées près de la mer, et dont les sauvages rochers et les précipices se distinguent de Gibraltar.

Quand le roi Ferdinand apprit ce qui se

(1) Cura de los Palacios, ch. 165.

passait, il publia une proclamation par laquelle tous les Maures des régions insurgées eurent ordre de les quitter sous dix jours et de se rendre en Castille; mais il donna des instructions secrètes d'après lesquelles tous ceux qui embrasseraient volontairement la foi chrétienne devaient avoir la permission de rester. En même temps il ordonna à don Alonze d'Aguilar et aux comtes d'Urena et de Cifuentes de marcher contre les rebelles.

Don Alonze d'Aguilar était à Cordoue quand il reçut les ordres du roi.

« Combien d'hommes nous donne-t-on pour cette expédition? » demanda-t-il.

Sur la réponse qu'on lui fit, il reconnut que les forces n'étaient nullement suffisantes.

« Quand un homme meurt, dit-il, nous envoyons quatre hommes dans sa maison pour enlever le corps. Et maintenant que l'on veut que nous châtions ces Maures qui sont vivans, vigoureux, en pleine rébellion et fortifiés dans leurs châteaux, l'on ne nous donne pas homme pour homme. »

Ces paroles du brave Alonze d'Aguilar furent répétées par la suite; mais quoiqu'il vît combien l'expédition était mal conçue, il n'hé-

sita point à l'entreprendre. Don Alonze était alors dans la cinquante-unième année de son âge. C'était un vieux guerrier chez lequel le feu de la jeunesse, quoique tempéré par l'expérience, n'était pas encore éteint. Il avait passé la plus grande partie de sa vie dans les camps et sur les champs de bataille, au point que le danger était devenu son élément naturel. Ses muscles avaient acquis la dureté du fer sans avoir la rigidité de la vieillesse. Ses armes et son armure semblaient être devenues une partie de lui-même, et quand il était assis sur son énorme coursier, on eût dit un homme d'acier.

Il prit avec lui dans cette expédition son fils don Pedre de Cordoue, jeune homme d'un esprit hardi et généreux, dans la fraîcheur de l'âge, armé et équipé ainsi qu'il convient à un chevalier espagnol. Quand le peuple de Cordoue vit le père, blanchi sous les armes, et qui avait assisté à mille batailles, conduire son jeune fils au combat, il se rappela le nom de cette famille, et cria :

« Voyez! l'aigle apprend à voler à son aiglon! Vive la race d'Aguilar (1)! »

(1) Un aigle se dit en espagnol *aguila*.

La valeur de don Alonze et de ses compagnons d'armes était célèbre dans toutes les villes Maures. Aussi à leur approche un grand nombre de rebelles se soumirent, et se hâtèrent de courir à Ronda pour embrasser le christianisme. Mais au nombre des montagnards, il y avait beaucoup de Gandules, féroce tribu africaine, trop fière pour plier sous le joug. Ils avaient à leur tête un maure nommé El Feri de Ben Estepar, célèbre pour sa force et son courage. A son instigation, ses partisans rassemblèrent leurs familles et leurs effets les plus précieux, les placèrent sur des mulets, et poussant devant eux leurs troupeaux, ils abandonnèrent leurs vallées, et se retirèrent dans les parties les plus sauvages de la Sierra-Vermeja. Au sommet il y avait une plaine fertile entourée de rochers et de précipices qui en faisaient une forteresse naturelle. El Feri plaça en cet endroit les femmes, les enfans et tous les effets. Ses hommes empilèrent par son ordre de grandes pierres sur les rochers qui commandaient les défilés et les passages escarpés des montagnes, et ils se préparèrent à défendre tous les chemins qui conduisaient à l'asile qu'ils avaient choisi.

Les chefs chrétiens étant arrivés, posèrent leur camp devant la ville de Monardo; c'était une place forte dont les fortifications étaient d'un genre singulier, et qui était située au pied de la partie la plus élevée de la Sierra-Vermeja. Ils y restèrent plusieurs jours sans pouvoir forcer la place à se rendre. Ils étaient séparés du pied de la montagne par une profonde barranca ou ravine, au fond de laquelle coulait un petit ruisseau. Les Maures, commandés par El Feri, descendirent des hauteurs, et vinrent se placer sur la rive opposée, afin de défendre un passage qui conduisait à leur asile.

Un soir, plusieurs soldats chrétiens, seulement par forme de bravade, s'emparèrent d'une bannière, traversèrent le ruisseau, et gravissant les bords opposés, se mirent à attaquer les Maures. Ils furent suivis par un grand nombre de leurs camarades; les uns pour les soutenir, les autres par émulation, mais la plus grande partie par l'espoir du butin. Un combat très-vif s'engagea en conséquence sur le penchant de la montagne. Les Maures avaient la supériorité du nombre et l'avantage de la position. Quand les comtes d'Urena et de Cifuentes virent ce qui se passait, ils demandèrent

à don Alonze d'Aguilar ce qu'il en pensait, à quoi il répondit :

« J'ai déjà dit à Cordoue ce que j'en pensais, et mon opinion n'a point changé. C'est une entreprise dont je regarde le succès comme impossible. Quoi qu'il en soit, nous sommes en présence des Maures; s'ils soupçonnent en nous la moindre faiblesse, cela augmentera leur courage et notre péril. Marchons donc à l'attaque, et avec l'aide de Dieu nous remporterons la victoire ! »

En parlant ainsi, il conduisit ses troupes au combat (1).

Sur le penchant de la montagne il y avait plusieurs endroits unis ressemblant à des terrasses. Quand les Chrétiens y arrivaient, ils avaient constamment l'avantage sur les Maures; mais ceux-ci se retiraient sur des hauteurs escarpées, d'où ils lançaient des flèches et des pierres sur les assaillans. Ils défendaient leurs passages et leurs défilés avec une valeur féroce; mais ils furent poussés de hauteur en hauteur jusqu'à ce qu'enfin ils arrivèrent à la plaine au sommet de la montagne où leurs femmes et leurs enfans avaient cherché un refuge. Ils

(1) Bleda, liv. 5, ch. 26.

voulurent en ce lieu s'arrêter pour recommencer le combat; mais Alonze d'Aguilar et son fils don Pèdre les chargèrent à la tête de trois cents hommes, et les mirent en fuite avec un grand carnage. Pendant qu'ils les poursuivaient, le reste de l'armée croyant la victoire assurée, se dispersa dans la petite plaine pour courir après le butin. Les soldats poursuivirent les femmes effrayées, leur arrachant leurs colliers, leurs bracelets et leurs anneaux de jambes d'or. Ils trouvèrent même tant d'objets précieux de différentes espèces, qu'ils jetèrent leurs armes pour pouvoir se charger d'une plus grande quantité de dépouilles.

Cependant la soirée tirait à sa fin. Les Chrétiens, ne songeant qu'au butin, avaient cessé de poursuivre les Maures, et ceux-ci furent arrêtés dans leur fuite par les cris de leurs femmes et de leurs enfans. Leur féroce chef El Feri se jeta au devant d'eux, et leur cria :

« Amis! soldats! où fuyez-vous? Quel asile trouverez-vous où l'ennemi ne puisse vous atteindre? Vos femmes, vos enfans sont derrière vous : retournez sur vos pas pour les défendre; vous n'avez d'espérance que dans vos armes. »

Les Maures se retournèrent à ces mots. Ils

virent les Chrétiens épars dans la plaine, plusieurs sans armes, et tous encombrés de butin.

« Voici le moment, cria El Feri; chargez-les pendant que vos dépouilles gênent leur mouvement. Je vais vous frayer une route. »

Il s'élança aussitôt suivi de ses Maures, et en poussant des cris que répétèrent les échos des montagnes. Les Chrétiens dispersés furent saisis d'une terreur panique, et jetant leur butin, ils se mirent à fuir de tous les côtés. Don Alonze d'Aguilar fit avancer sa bannière, et s'efforça de les rallier. S'apercevant que son cheval ne lui était d'aucun usage sur ces hauteurs escarpées, il descendit, et en fit faire autant à ses cavaliers. Il avait avec lui un petit nombre d'hommes éprouvés, avec lesquels il tint tête fièrement aux Maures, en criant à ses troupes dispersées de se rallier pendant ce temps sur les derrières.

La nuit était tout-à-fait tombée. Elle empêcha les Maures de reconnaître la faiblesse de leurs ennemis, tandis que don Alonze et ses cavaliers distribuaient leurs coups avec tant de vigueur, qu'aidés par l'obscurité leur nombre paraissait être décuplé. Malheureusement un petit baril de poudre sauta près du théâtre du

combat. L'éclat que répandit cette explosion ne dura qu'un instant; mais il jeta une vive lumière sur la plaine et sur les rochers. Les Maures virent avec surprise qu'ils n'avaient devant eux qu'une poignée d'hommes, et que la plus grande partie des Chrétiens étaient en fuite. A cet aspect ils poussèrent de grands cris de triomphe. Pendant que les uns continuaient à combattre avec un redoublement d'ardeur, les autres se mirent à la poursuite des fuyards, et leur lancèrent une grêle de flèches et de pierres. Plus d'un chrétien saisi d'effroi, et ne connaissant pas les chemins dans ces montagnes, se jeta du haut des précipices, et fut fracassé par sa chute.

Don Alonze d'Aguilar conservait toujours sa position; mais tandis qu'un détachement de Maures l'attaquaient de front, d'autres le gênaient en lui décochant des traits du haut des rochers. Quelques uns des cavaliers voyant que le combat était désespéré proposèrent d'abandonner la hauteur et de se retirer au bas de la montagne.

« Non, répondit fièrement don Alonze; jamais la bannière d'Aguilar n'a fait un pas en arrière sur le champ de bataille. »

A peine eut-il prononcé ces mots que son fils don Pèdre fut étendu à ses pieds. Une pierre lancée d'un rocher avait fait tomber deux de ses dents, et un javelot avait percé sa cuisse. Le jeune homme essaya de se lever et de combattre encore à côté de son père un genou par terre. Don Alonze voyant qu'il était blessé le pressa de quitter le combat.

« Fuyez, mon fils, dit-il, ne hasardons pas tous nos enjeux en même temps. Conduisez-vous en bon chrétien, et vivez pour consoler et honorer votre mère. »

Don Pèdre refusant encore de le quitter, don Alonze ordonna à plusieurs de ses hommes de l'emmener de force. Son ami don Francisco Alvarez, de Cordoue, le prenant dans ses bras le porta auprès du comte d'Urena, qui s'était arrêté sur les hauteurs à quelque distance du lieu du combat, afin de rallier et de secourir les fugitifs. Presque au même instant le comte vit ramener grièvement blessé son propre fils don Pedro Giron.

Pendant ce temps, don Alonze soutenait avec deux-cents cavaliers ce combat inégal. Entourés d'ennemis, ils tombaient l'un après l'autre comme autant de cerfs poussés par les chas-

seurs. Don Alonze demeura le dernier. Il était sans cheval et presque sans armure. Son corselet était délacé et sa poitrine couverte de blessures. Il tenait pourtant encore tête à l'ennemi, et s'étant retiré entre deux rochers, il se défendit avec tant de valeur qu'il avait devant lui un monceau de morts.

Dans cet asile, il fut assailli par un Maure d'une force et d'une férocité extraordinaires. La lutte fut pendant quelque temps douteuse; mais don Alonse reçut une blessure à la tête et une autre à la poitrine qui le firent chanceler. Saisissant son ennemi en travers du corps, ils luttèrent long-temps ensemble; mais le chevalier chrétien épuisé par ses blessures tomba enfin sur le dos. Il continuait pourtant encore à retenir l'ennemi d'une main vigoureuse.

« Ne pense pas remporter une victoire aisée, cria-t-il; sache que je suis don Alonze d'Aguilar! »

« Si tu es don Alonze, répondit le Maure, sache à ton tour que je suis El Feri de Ben Estepar! »

Ils continuèrent leur fatale lutte : tous deux tirèrent leurs poignards; mais don Alonze était épuisé par sept larges blessures. Il com-

battait encore quand son ame héroïque abandonna son corps, et il expira dans les bras du Maure.

Telle fut la fin d'Alonze d'Aguilar, le miroir de la chevalerie andalousienne, et l'un des plus illustres seigneurs d'Espagne pour les qualités personnelles, la naissance, la richesse et les places qu'il occupait. Pendant quarante ans il avait fait avec bonheur la guerre contre les Maures, dans son enfance par ses vassaux, et plus tard par la force de son bras, la justesse et la profondeur de son jugement. Son guidon était toujours le premier sur le chemin du danger. Il avait commandé en chef des armées, il avait été créé vice-roi d'Andalousie, et s'était trouvé à la tête d'entreprises glorieuses dans lesquelles des rois avaient été vaincus, d'illustres alcaydes et guerriers tués. Il avait donné de sa propre main la mort à plusieurs chefs musulmans, et entre autres au célèbre Ali-Atar de Loxa, en combattant à pied avec lui sur les bords du Xenil. Sa prudence, sa discrétion, sa magnanimité égalaient sa justice et sa valeur. Il fut le cinquième seigneur de son illustre maison qui périt en combattant les Maures. Son ame, dit le père Abarca, monta sans doute di-

rectement au Ciel pour y recevoir la récompense due à ses vertus chrétiennes, car sans savoir qu'il y aurait ce jour-là un combat, il fut assez heureux pour s'être confessé et avoir communié le matin.

Les Maures, fiers de leurs succès, poursuivirent les Chrétiens par les défilés et les côtés de la montagne. Ce fut avec peine que le comte d'Urena parvint à ramener les débris de l'armée de ces désastreuses hauteurs. Par bonheur, parvenus à la dernière côte, ils trouvèrent l'arrière-garde commandée par le comte de Cifuentes, qui avait passé le ruisseau et qui venait à leur secours; mais ce ne fut pas sans peine qu'à la vue des fuyards qui descendaient en toute hâte la montagne, le comte put empêcher ses propres soldats de se livrer à la même terreur et de fuir avec eux. Il réussit pourtant à maintenir l'ordre parmi ses troupes, à rallier les fugitifs, et à arrêter la fureur des Maures. Prenant ensuite position sur un rocher, il y resta jusqu'au jour, tantôt soutenant de vives attaques, tantôt s'élançant en avant et attaquant à son tour l'ennemi. Quand l'aurore parut, le Maure cessa de combattre, et remonta sur le sommet de la montagne.

Ce fut alors que les Chrétiens eurent le temps de respirer, et qu'ils reconnurent les pertes énormes qu'ils avaient faites. Au nombre des vaillans capitaines qui avaient été tués se trouvait don Francisco Ramirez, de Madrid, qui avait été capitaine général de l'artillerie pendant les guerres de Grenade, et qui avait beaucoup contribué par sa valeur et par ses inventions ingénieuses à cette grande conquête. Mais toutes les autres douleurs, toutes les peines furent oubliées, dans l'inquiétude que l'on éprouvait sur le sort de don Alonze d'Aguilar. Son fils don Pèdre de Cordoue avait été retiré avec beaucoup de difficulté du combat, et devint plus tard marquis de Priego. Mais quant à don Alonze, on ignorait ce qu'il était devenu, et l'on savait seulement qu'il était resté avec une poignée de cavaliers combattant contre des forces accablantes. Quand le soleil levant éclaira les rouges pics des montagnes, les soldats regardèrent avec inquiétude de tous côtés pour voir s'ils ne découvriraient pas son drapeau flottant au haut de quelque précipice ou de quelque défilé; mais ils ne virent rien qui y ressemblât. La trompette sonna l'appel à plusieurs reprises; les échos seuls répondi-

rent. Le plus profond silence régnait au sommet de la montagne, et indiquait que le sanglant combat était terminé. De temps à autre un guerrier blessé arrivait d'un pas affaibli du milieu des rochers. On le questionnait; mais il secouait tristement la tête : il ne savait rien du général.

La nouvelle de cette désastreuse défaite et de la situation périlleuse de ceux qui y avaient survécu, parvint au roi Ferdinand à Grenade. Il se mit en marche sur-le-champ à la tête de toute la chevalerie de sa cour pour les montagnes de Ronda. Sa présence avec une armée considérable mit bientôt un terme à la rébellion. Une partie des Maures obtint la permission de se racheter et de partir pour l'Afrique; d'autres embrassèrent la religion chrétienne. Mais les habitans de la ville où les missionnaires chrétiens avaient été assassinés furent réduits en esclavage. Ce fut par les Maures vaincus que l'on apprit la triste mais héroïque fin de don Alonze d'Aguilar. Le lendemain de la bataille, quand les Maures vinrent pour dépouiller et enterrer les tués, le corps de don Alonze fut trouvé au milieu de plus de deux cents des siens, au nombre desquels il y avait plusieurs alcaydes et chevaliers de distinction.

Quoique la personne de don Alonze fût bien connue des Maures, car il s'était fort distingué parmi eux tant dans la paix que dans la guerre, cependant son corps était tellement couvert de blessures et défiguré qu'ils eurent de la peine à le reconnaître. Ils le conservèrent avec soin, et quand ils firent leur soumission, ils le remirent au roi Ferdinand. Il fut transporté en grande pompe à Cordoue, au milieu des larmes et des lamentations de toute l'Andalousie. Quand le cortége funèbre entra à Cordoue, et quand les habitans virent le cercueil qui renfermait les restes de leur héros favori, et couvert d'ornemens de deuil, le coursier sur lequel ils l'avaient vu peu de temps auparavant sortir des portes de leur ville, il n'y eut de tous côtés qu'un cri de désespoir. Le corps fut enterré avec beaucoup de solennité dans l'église de Saint-Hyppolite. Plusieurs années après, sa petite-fille dona Cataline d'Aguilar de Cordoue, marquise de Priego fit changer son tombeau. En examinant le corps on trouva parmi les ossemens le fer d'une lance, qui sans doute était resté dans une des blessures qu'il avait reçues dans son dernier combat. La mort de ce chevalier accompli, de ce vrai chrétien, a fourni

depuis lors le sujet de maintes romances, et s'est perpétuée ainsi dans la mémoire de ses compatriotes. Pendant long-temps le peuple de Cordoue fut indigné contre le brave comte d'Urena, parce qu'il s'imaginait qu'il avait abandonné don Alonze dans son danger; mais le monarque castillan le justifia pleinement de cette imputation, en lui conservant ses places et ses honneurs. Il fut démontré qu'il avait été dans l'impossibilité de secourir don Alonze, et qu'il ignorait même son péril à cause de l'obscurité de la nuit. Il existe encore une romance espagnole pleine de mélancolie, qui dépeint la douleur publique à cette occasion. Quand le comte d'Urena revint à Cordoue, le peuple l'accueillit en lui chantant les deux vers de cette romance.

> « Decid Conde de Ureña
> Don Alonzo donde queda ? » (1)
>
> « Dis-nous comte de Urena
> Qu'as-tu fait de don Alonze ? »

(1) Bleda, liv. 5, chap. 26.

FIN DE L'APPENDIX.